COLLEGE OF SAN MATEO LIBRARY
PQ2603.O6 T8 1930
Tuilette.
3 9367 03299760 1
DISCARD

14955 1-28-36

$\$7$

$$\begin{array}{r} 193 \\ 125 \\ \hline 318 \end{array}$$

$$\begin{array}{r} \$16 \\ 318 \\ \hline 146 \end{array}$$

Il a été tiré de cet ouvrage :

17 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, dont 12 numérotés de 1 à 12, et 5 hors commerce, numérotés de I à V ;

28 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, dont 26 numérotés de 13 à 38, et 2 hors commerce numérotés de VI à VII ;

102 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, dont 98 numérotés de 39 à 136, et 4 hors commerce numérotés de VIII à XI ;

et des exemplaires sur papier d'alfa.

constituant l'édition originale.

TUILETTE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Le Chevalier de l'air. Vie héroïque de Guynemer.
La Chanson de Vaux-Douaumont. — I. Les Derniers jours du fort de Vaux (9 mars-7 juin 1916).
La Chanson de Vaux-Douaumont. — II. Les Captifs délivrés (Douaumont-Vaux : 21 octobre-3 novembre 1916).
Trois tombes. — La Jeunesse nouvelle. — Le Plessis-de-Roye.
Pour l'Alsace. Vie et mort du général Serret.

ROMANS ET NOUVELLES

Valombré.
Sous les pins aroles.
Andromède et le monstre.
Le Calvaire de Cimiez.
Rap et Vaga.
Le Barrage.
Les Jeux dangereux.
Le Cœur et le Sang.
L'Amour et le Bonheur.
La Chartreuse du Reposoir.
La Vie est un sport.
Yamilé sous les cèdres.
La Maison morte.
Ménages d'après-guerre.
Les Yeux qui s'ouvrent.
La Robe de laine.
La Neige sur les pas.
Le Pays natal.
La Fée de Port-Cros.
Jeanne Michelin.
*La Nouvelle Croisade des enfants.
Le Fantôme de la rue Michel-Ange.
La Vie recommence : La Résurrection de la chair.
La Vie recommence : La Chair et l'Esprit.
La Croisée des chemins.
L'Écran brisé.
*La Petite Mademoiselle.
La Maison.
Les Roquevillard.
Le Carnet d'un stagiaire.
L'Amour en fuite.
Le Lac noir.
Une honnête femme.
La Peur de vivre.

(Librairie Plon.)

ESSAIS DE CRITIQUE ET VOYAGES

La Claire Italie. — Visages français.
Vies intimes. — *Le Walter Scott normand :* Barbey d'Aurevilly.
Voyageurs d'Orient. 2 vol. — Dans la montagne des Druses.
Saint François de Sales et notre cœur de chair.
La Jeunesse d'Octave Feuillet. — Jules Lemaître.
*Les Pierres du Foyer. — Sur le Rhin.
La Vie au Théâtre (1907-1909, 1909-1911, 1911-1913, 1913-1919, 1919-1921). — 5 vol.
Portraits de femmes et d'enfants. — Portraits d'hommes. 2 vol.
Amours du temps passé.

(Librairie Plon.)

Ames modernes. (Perrin et Cie, éditeurs.)
Voici l'heure des âmes. (Beauchesne, éditeur.
Le Mariage hier et aujourd'hui. — La Glorieuse misères des prêtres. — Le Marchand de bonheur ou la Chasse aux misères. (Flammarion, éditeur.)
Châteaux en Suède. (Hachette, éditeur.)

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1930.

HENRY BORDEAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TUILETTE

PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Tous droits réservés

9192

Copyright 1930 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

A

MADAME ALPHONSE DAUDET

Madame,

Voulez-vous me permettre de vous offrir cette vie, qui n'est pas romancée, de Tuilette enfant, jeune fille et jeune femme, où j'ai tenté de peindre la génération féminine élevée pendant la guerre, en souvenir de la seule visite que je fis à Alphonse Daudet et dont les moindres circonstances sont demeurées fidèlement dans ma mémoire.

C'était à l'automne 1887. *Il souffrait déjà du mal qui devait le terrasser en pleine force créatrice, en pleine gloire, mais il était encore le maître de sa douleur. « Ma douleur, écrira-t-il plus tard, tient l'horizon, emplit tout. » Il n'avait à lui opposer que son courage. Ce fut une lutte magnifique et inégale, celle de la chèvre de M. Seguin qui se battit jusqu'à l'aurore contre le loup et ne se rendit pas. Elle savait*

qu'elle serait dévorée et ne se lassa pas pour autant de se défendre et même de prendre l'offensive. Il m'est arrivé, en montagne, de suivre un chamois blessé qui entraînait encore le chasseur au-dessus des abîmes et ne consentait à se coucher que mort.

Aucun des lecteurs d'Alphonse Daudet n'a pu se douter, en prenant son plaisir ou son émotion, que l'un et l'autre étaient payés par de tels sacrifices obtenus par un tel empire sur soi-même.

« *Dans ma pauvre carcasse creusée, vidée par l'anémie, note-t-il dans ce cahier qui est devenu* LA DOULOU, *la douleur retentit comme la voix dans un logis sans meubles ni tentures. Des jours, de longs jours où il n'y a plus rien de vivant en moi que de souffrir.* » *Et ceci, en revanche, qui est le sommet du courage :* « *Je ne sais qu'une chose, crier à mes enfants :* « *Vive la vie!* » *Déchiré de maux comme je* « *suis, c'est dur.* » *Il aimait la vie avec une sorte de fureur amoureuse, et la vie l'avait frappé. Cependant il ne lui en voulut pas, et ne lui retira pas son amour.*

C'était donc à l'automne 1887. *Je venais à Paris pour mes études de droit et de lettres et j'avais alors à peine dix-sept ans. La vocation littéraire, déjà, s'était emparée de moi, et j'apportais un cahier de poèmes recopiés de la main d'une sœur habile à la calligraphie. Or, j'avais obtenu une lettre d'intro-*

duction pour Alphonse Daudet. Il habitait alors rue de Bellechasse. Je mis plus d'un mois pour me décider à sonner à cette porte qui me paraissait ouvrir sur un monde de gloire. Il ne se doutait point qu'il subissait un siège en règle. J'aurais été de Tarascon et je serais venu pour venger ma ville affligée que je n'aurais pas déployé plus de stratégie. Enfin, un froid matin de décembre, je montai quatre à quatre les marches de son escalier et je sonnai sans même respirer. Mais je retrouvai ma timidité dans le cabinet de travail où l'on m'introduisit. Alphonse Daudet était là, assis, écrivant, la figure inclinée sur la table jusqu'à la toucher. Il ne fit aucun geste de mauvaise humeur en se voyant dérangé par un inconnu.

Pendant qu'il lisait ma lettre d'introduction, j'osai le regarder. Je dois dire que je ne le reconnus pas. On imagine toujours plus ou moins le visage de ses écrivains préférés. J'imaginai un Alphonse Daudet de vingt-cinq ans ou de trente, portant sur lui le rayonnement de sa gloire et le reflet de cet amour de vivre qu'il répandait à profusion. Ce qu'il y avait de réflexion, de connaissance de la vie, d'indulgence et de douce ironie sur cette figure déjà lasse et déjà touchée par la lancinante douleur physique qui l'a torturé jusqu'à la mort, je ne l'ai pas bien su voir.

Maintenant, elle me revient en mémoire, car mes yeux l'ont assez regardée pour en conserver l'empreinte à tant d'années de distance, et je la revois plus humaine, témoignant d'une vie plus large, que le visage de jeune homme que je lui attribuais à cause du charme de ses livres.

Il m'interrogea avec complaisance sur mes études, mes goûts, mes désirs. Il me fit parler de mes impressions d'enfance qu'il commenta avec ses propres souvenirs persistants et profonds de ce passé déjà lointain, qui reste debout « lumineux, baigné d'aube ». Quand il apprit que je suivais — d'ailleurs assez irrégulièrement — les cours de droit, il eut une moue légère :

— Ah! oui, les codes, c'est bien abstrait. On apprend à lire avec des images, et l'on n'apprend la vie qu'avec des faits.

Sur quoi il ajouta cette formule que je n'ai jamais oubliée :

— Oui, mon petit, il y a les lois. Mais surtout il y a les hommes.

Je ne l'ai pas revu. J'avais peur d'être indiscret. Mais je m'étais fait cette promesse à moi-même que, lorsque j'aurais écrit — à mon tour — un livre dont je ne serais pas trop mécontent, je retournerais rue de Bellechasse lui en apporter l'hommage et la dédi-

cace. Il est mort sans que j'aie eu l'occasion de lui rendre cette nouvelle visite. C'est à vous, madame, que j'adresse aujourd'hui cette dédicace tardive en souvenir d'une leçon d'humanité donnée gentiment à un étudiant...

HENRY BORDEAUX.

Paris, ce 23 avril 1930.

LIVRE I

TUILETTE ENFANT

I

LE BAPTÊME

Micheline d'Entrève, étendue dans son lit, mais les bras dehors — de jolis bras ronds, un peu minces — un ruban dans le flot des cheveux châtain clair, la chemise à dentelles largement ouverte et dégageant le cou et la naissance des seins, ressemblait à une de ces estampes du dix-huitième siècle, charmantes et parfois libertines, où la vie de la femme est célébrée dans ses menus détails, depuis le chocolat du matin jusqu'au savant déshabillé du soir. Sa mine sérieuse et inquiète contrastait avec le teint rose, les joues pleines, le nez mutin, un visage pétri pour la grâce, le rire et la joie qui s'étaient blottis à l'avance dans de petites fossettes et prêts à en sortir au moindre appel. Un jeune homme en pyjama et un vieux monsieur en redingote — son mari et le médecin — l'encadraient et d'un air effaré elle les considérait

tour à tour comme pour leur demander appui dans une catastrophe.

— Eh bien, prononça en riant le docteur Mouret, vous n'êtes pas malade du tout.

— Comment ! Pas malade du tout, avec ces nausées, ces lassitudes soudaines dans la marche? Qu'est-ce qu'il vous faut !

— Mais non, vous n'êtes pas malade, vous êtes enceinte.

Elle se redressa dans le lit avec une vivacité qui, à elle seule, attestait que sa force vitale n'était pas atteinte et qui put faire craindre le rejet total des couvertures et l'apparition du petit corps agité.

— Vous êtes fou, docteur, et je ne goûte pas ce genre de plaisanterie.

— Je n'ai jamais songé à plaisanter.

— Alors je vous déclare que c'est impossible.

— Impossible?

Le docteur se tourna vers M. d'Entrève qui sourit d'un air entendu et qui intervint avec un peu d'ironie :

— Croyez-vous réellement, chère amie, que ce soit impossible?

— Si je le crois ! Et c'est vous qui le demandez? Mais c'est impossible parce que je n'y avais jamais pensé.

— Moi non plus d'ailleurs.

— N'est-ce pas? Nous sommes mariés depuis six mois, j'ai dix-neuf ans, je m'ennuyais à périr dans notre villa de Compiègne entre un père maniaque et une mère acharnée à la poursuite de ses domestiques ; vous m'êtes apparu comme un sauveur dans votre uniforme d'officier de cuirassiers, vous avez quitté l'armée à cause de moi, pour mieux vous occuper de moi — de moi et pas d'un autre — nous nous sommes installés à Paris où nous sortons tous les soirs. Comment voulez-vous que je sois déjà embarrassée d'un garçon?

Sur cette tirade, elle se recoucha et tira le drap sur sa figure comme pour disparaître du monde et ne plus en voir le spectacle affreux.

— Un garçon? objecta Hubert d'Entrève. Ce sera peut-être une fille. Je préférerais une fille.

Elle reparut aussitôt pour protester :

— Je ne veux pas d'une fille. Et pas davantage d'un garçon. Docteur, rassurez-moi. Que faites-vous là, planté comme une colonne de style Empire? Dites-moi que vous vous êtes amusé à mes dépens et que toute cette histoire est inventée.

Le vieux médecin, qui avait commencé par croire à une boutade de la jeune femme, se scanda-

lisa de son insistance et voulut la morigéner tout en ménageant une riche cliente :

— Madame, je cesse de vous comprendre. Quand vous vous êtes mariée, n'était-ce point pour avoir des enfants?

— Pas du tout. Quelle idée ! C'était pour avoir un mari et une vie indépendante.

— Un mari et une vie indépendante? Voilà, dans la même proposition, deux termes contradictoires.

— Nullement. Un mari à ma dévotion pour me créer une vie indépendante. J'ai trouvé ce mari et n'entends point changer d'existence.

Le docteur Mouret se tourna encore vers M. d'Entrève, pensant trouver un allié. Mais M. d'Entrève souriait inlassablement aux propos de sa femme, comme s'il les approuvait. Brillant officier de cavalerie, n'avait-il pas démissionné pour elle en effet, afin de lui éviter un changement de garnison? N'était-il pas à sa dévotion, comme le mari idéal qu'elle citait en exemple? En ce temps-là, M. Loubet régnant et l'alliance russe nous garantissant l'avenir, il avait pu quitter sans arrière-pensée la carrière militaire. Après l'avoir considéré avec étonnement, le praticien l'abandonna, se rendant compte qu'il avait affaire à deux adversaires au lieu d'un :

— Et vous n'avez jamais envisagé, reprit-il comme s'il s'adressait à tous les deux, la possibilité d'avoir un enfant?

— Jamais.

— C'est incroyable.

— Mais, docteur — reprit du fond du lit la voix caressante, pareille à un gazouillis d'oiseaux — c'est vous qui déraisonnez. L'enfant n'est plus à la mode. L'enfant n'est qu'un accident, un accident bien désagréable.

Le docteur leva les bras au ciel de lit, comme pour le prendre à témoin du blasphème :

— L'enfant, un accident ! Mais, madame, j'espère bien que celui-ci ne sera que le numéro un de toute une série. Bien faite comme vous êtes, vous n'en aurez pas qu'un seul, vous en aurez trois, quatre, cinq, six...

— Arrêtez, arrêtez !

Les petits pieds, dans le lit, soulevaient la couverture de la façon la plus désordonnée, et la jeune femme cherchait visiblement toutes les manifestations — qu'elle ignorait — d'une crise de nerfs.

— Je m'arrête en effet, afin que vous ne risquiez pas, avec cette sarabande, de lui faire du mal.

— A qui?

— Mais à celui que vous portez.

— Comment ! Il faut déjà penser à lui, s'occuper de lui, se priver de mouvement et peut-être de plaisirs à cause de lui?

— Sans doute. Et quel bonheur pour une jeune femme ! Posséder en soi la preuve vivante de son amour, sentir palpiter en soi un petit être à qui l'on va donner la lumière !

— Vous n'en savez rien, docteur. Ce sont les hommes qui ont inventé les délices de la maternité, parce qu'ils ne les connaissent pas.

— C'est vous, madame, qui n'êtes pas encore prête à goûter ces délices. Mais votre heure viendra.

— Je ne la vois pas venir.

— Vous parlez de ces choses comme un aveugle des couleurs et c'est votre excuse, votre seule excuse. Vous changerez d'avis, j'en suis certain. Sans quoi je vous plaindrais.

— Plaignez-moi tout de suite.

— Un mariage sans enfants, madame, est voué tôt ou tard à l'ennui et trop souvent au désaccord.

— Je ne crois pas. N'est-ce pas, Hubert?

— Les premiers mois, peut-être, on n'y pense

pas. Les amoureux se suffisent à eux-mêmes ou croient se suffire à eux-mêmes, quand l'homme pense à son cercle ou à ses chevaux...

— A son auto, intervint Hubert.

— Ah ! c'est vrai, j'oubliais l'auto, et la femme à ses robes. Mais plus tard, quelle solitude !

— On n'est jamais seule dans le monde.

— On l'est bien davantage, dès qu'on réfléchit. L'enfant, c'est encore le plus sûr moyen de rapprochement entre l'homme et la femme, ces deux ennemis naturels.

— Comment, ces deux ennemis?

— C'est de la philosophie, madame.

— Elle est stupide, votre philosophie, docteur, déclara gentiment Hubert d'Entrève. La plus noble conquête de l'homme, c'est le cheval. Et la plus noble conquête de la femme, c'est l'homme.

— Je veux bien, mais la femme a ses devoirs, familiaux, sociaux, patriotiques.

— Assez, assez, docteur ! gémit la voix plaintive du fond du lit. J'ai horreur des devoirs. Il n'y a pas de devoirs.

— Pas de devoirs ! Mais, chère madame, vous ne vous doutez même pas qu'en n'ayant pas d'enfants vous risquez tout simplement de déchaîner la guerre !

— La guerre?

— Parfaitement, la guerre. L'Allemagne nous guette. Elle évalue notre natalité annuelle. Non seulement elle ne veut pas nous rendre l'Alsace et la Lorraine, mais elle attend le moment favorable pour nous envahir. Déjà elle nous appelle avec dédain le pays des fils uniques.

— Un fils unique, c'est déjà beaucoup. Mais, docteur, quel prophète de malheur vous êtes! Tout à l'heure vous m'annonciez un nombre incalculable d'enfants, et voici que vous prédisez la guerre. Tout le monde sait bien qu'il n'y aura plus de guerre. Le tsar est notre ami et notre président Loubet n'est point belliqueux.

— Il ne suffit pas d'être pacifiste, madame, pour supprimer la guerre. Au contraire, on ne respecte que les forts, et les hommes politiques qui nous désarment seront responsables un jour des désastres qu'ils auront préparés.

De nouveau les couvertures du lit s'agitèrent et la jolie voix musicale soupira :

— Non, non, je ne veux pas qu'il y ait de guerre. Et, d'abord, s'il y en avait une, Hubert, tu me promets de ne pas partir.

Hubert, pris à partie, sourit à son habitude des propos inconsidérés de la femme qu'il ido-

lâtrait. Mais il s'en tira avec ce sourire qui ne promettait rien.

— Je me retire, déclara le docteur après avoir consulté son calepin, car j'ai d'autres visites inscrites pour la matinée.

— Quelle ordonnance?

— Pas d'ordonnance, puisque pas de maladie. Mais éviter la fatigue, ne pas sortir le soir.

— Ne pas sortir le soir?

— N'exagérons rien. Une sortie de temps à autre. Pas d'automobile. De la marche à pied. Vous êtes à côté du Bois de Boulogne : rien de plus facile. Une bonne alimentation.

— Elle ne passe pas.

— Elle passera. Ces troubles ne sont pas graves. Ils disparaîtront. Dans quelques mois, nous procéderons à des analyses.

— Des analyses?

— Oui, à cause de l'albumine. Mais ne vous préoccupez pas. Tout ira à merveille. Votre santé est excellente. Et dans sept ou huit mois — car nous sommes au début — vous accoucherez d'un beau garçon ou d'une jolie fille.

— Sept ou huit mois? J'ai le temps d'y penser.

— Il se rappellera à vous.

— Le misérable !

On rit et le docteur quitta la chambre, branlant la tête, mécontent, attristé. « Ces nouveaux ménages n'ont pas le sens commun. Ils tiennent des propos saugrenus. Voyez-vous cette mijaurée qui ne veut pas d'enfants, et son serin de mari qui l'approuve ! Pas d'enfants? La France est perdue et le monde est mauvais. La race noire et surtout la race jaune qui sont prolifiques finiront par supplanter la race blanche. Ce sera la fin de la civilisation... » Ainsi raisonnait-il, s'élevant aux plus vastes considérations, en montant dans le fiacre qui l'attendait au bord du trottoir, devant le luxueux immeuble de l'avenue Henri-Martin.

— Console-moi, Hubert, soupira Micheline quand les deux époux se retrouvèrent seuls. Ce médecin est odieux. Je ne veux plus le voir. Il en faut prendre un jeune qui soit moins arriéré.

— Celui-là est de grande réputation, petite femme. Il est bourru, il a une conversation de membre de l'Institut, section des sciences morales, mais il sait bien son métier.

— Alors, si l'on en consultait un autre, j'aurais encore un enfant?

— Je le crains.

— C'est bon, gardons-le. Mais comme c'est ennuyeux ! Par exemple, il a dit que j'avais une

excellente santé : je ne changerai rien à notre programme. Que faisons-nous aujourd'hui? Tu devais essayer ta nouvelle voiture sur la route de Rambouillet. Elle fait du cent. J'irai avec toi.

— Soyons prudents, Micheline.

— Pas du tout. Nous ferons du cent. Et d'ailleurs il faut habituer ce garçon à la vie moderne.

— Quel garçon?

— Le nôtre. Toi non plus, tu n'acceptes pas ce nouveau venu.

— Ce sera peut-être une fille, ce garçon.

— Non, non et non. C'est déjà assez d'en avoir un. Un seul et jamais d'autre, Hubert, entends-tu? Pas d'autre. Ou je te quitte.

— Tu ne m'aimes donc plus?

— Si. Mais, après t'avoir quitté, ne pourrai-je pas être ta maîtresse? Car, c'est à n'y rien comprendre, les maîtresses n'ont pas d'enfants.

Lui, cependant, n'approuvait qu'à demi la révolte ouverte de sa femme. Ce mélange d'ingénuité et d'égoïsme le déconcertait, et même le peinait. Certes, il n'entendait pas que le « nouveau venu », comme elle disait, troublât en quoi que ce soit leur existence si bien arrangée pour le plaisir. Mais enfin la perspective d'un enfant ne lui était pas absolument désagréable. Il est vrai

qu'il n'aurait pas la peine de le mettre au monde. Un seul, c'était suffisant. Sur le nombre il était de l'avis de Micheline. Évidemment, cet unique aurait pu attendre quelques années avant de faire son apparition. Il manquait de tact. Il venait trop tôt, comme ces couples de province qui, priés à dîner, arrivent avant l'heure et indisposent les maîtresses de maison qui n'ont pas achevé leurs préparatifs. Il avait oublié de se faire annoncer. Tout de même, on le recevrait. Et d'ailleurs il le fallait bien.

Parvenu au bout de ses réflexions pendant que sa femme, assise dans le lit, se gorgeait de thé et de confiture afin de prendre des forces pour supporter l'événement, il demanda humblement :

— Comment l'appellerons-nous?

— Qui?

— Mais le petit.

— Je n'y pensais déjà plus. Eh bien, je l'appelle une tuile.

Il fut passablement secoué avant sa naissance, fit du cent à l'heure sur la route de Rambouillet, prit part à une chasse à courre dans la forêt de Compiègne, sortit en ville presque tous les soirs, fréquenta un nombre incalculable de petits

théâtres, voyagea par tous moyens de locomotion. *Il* résista à toutes les épreuves, à toutes les fatigues. Après les quelques mois réglementaires, à la date normale, *il* se décida à venir au monde où *il* fut reçu par le docteur Mouret qui proclama :

— C'est une fille. Une superbe fille.

Micheline, anéantie, ne répondit rien tout d'abord. Un peu plus tard, quand on lui présenta l'objet, elle s'en détourna :

— Quelle horreur d'enfant ! Emportez-la.

Quand elle se décida à la revoir, son mari, qui l'avait assistée avec patience et courage, demanda :

— Nous n'avions pas prévu que ce serait une fille. Nous n'avions cherché que des noms d'hommes. Veux-tu que nous l'appelions Sabine? C'était le nom de ma mère.

— Ne sais-tu pas, murmura Micheline, qu'elle s'appelle Tuilette?

Tuilette? Petite tuile. Le nom lui resta. Sabine d'Entrève ne s'appela jamais que Tuilette.

II

L'ENFANCE DE TUILETTE

A l'âge de cinq ans, peut-être avant — mais c'est encore si vague, si obscur, et il est si difficile de séparer ce qu'on a réellement éprouvé de ce qu'on vous a raconté après coup — Tuilette commence à se souvenir. Se souvenir, c'est être une personne. Jusque-là, on pousse comme une plante au soleil. Les premiers souvenirs de Tuilette, ce sont les robes de sa mère. Il y en a qui ressemblent, par l'éclat de leur blancheur, à ces cygnes qu'on lui a montrés au lac du Bois de Boulogne et à qui elle a donné du pain — mais les cygnes ont des grands becs jaunes qui font peur et il faut vite retirer la main après qu'on leur a donné... Les belles robes d'argent sont tout aussi méchantes. Elles se retirent dès qu'on s'en approche. — Surtout ne me touche pas, petite malheureuse ! Tu n'as pas les mains assez propres et tu pourrais

me chiffonner. Contente-toi de regarder. N'est-ce pas que tu as une belle maman?... — Certes, elle a une maman merveilleuse. Sera-t-elle un jour comme ça? Mais c'est vrai que les robes sont méchantes. A mesure qu'elle s'habille, sa mère devient plus lointaine, plus inaccessible. Non seulement les robes d'argent, pareilles à des cygnes, mais les mauves, les roses, les rouges, les violettes, les capucines, enfin celles qui ont des garnitures d'autres couleurs. Sa mère, quand elle est prête, ne manque pas de se montrer afin qu'on l'admire. L'admiration d'un enfant n'est pas négligeable. Aucun encens n'est négligeable quand on aime le monde.

Voici qu'un après-midi, pour s'occuper sans doute, sa mère a passé la revue de ses robes, de toutes ses robes. Tuilette les regarde une à une, extasiée. Et, comme sa mère lui demande laquelle elle préfère, Tuilette montre une robe de chambre grise et terne, outrageusement laide et fanée à côté des autres et qui ne saurait être revêtue que dans la plus stricte intimité.

— Celle-ci, maman.

— Celle-ci? Mais tu n'as aucun goût. Cette enfant est absolument stupide. Et pourquoi préfères-tu celle-ci?

Tuilette, intimidée par cette algarade et qui n'est jamais très à son aise devant sa maman, explique pourtant son choix malencontreux :

— Parce que, si vous mettez celle-là, vous restez tout le soir avec moi jusqu'à ce que j'aille me coucher. Tandis que, les autres, vous ne les mettez que pour vous en aller.

Mme d'Entrève éclate de rire :

— Ah ! ah ! la petite maligne, comme elle a bien dit ça ! Mais c'est qu'elle est intelligente ! Il faut se méfier des enfants. Ils font des réflexions comme les grandes personnes n'en font pas.

Tuilette, elle, ne partage pas cette gaieté. Elle se sent prête aux larmes et se retient de pleurer. Elle ne croyait pas avoir dit quelque chose de drôle. Il n'y avait que de la tristesse dans sa réflexion. Est-ce que les grandes personnes comprennent ce que pensent les enfants? Elle a, déjà, le pressentiment des mésintelligences et des séparations. Le pressentiment? Tout au moins le sentiment que sa mère, même en robe de chambre, n'est pas à elle.

Et son père? Elle en a deux. Parfaitement. Deux pères en une seule personne, et c'est elle qui n'y comprend rien. Il y en a un qui se tient sagement derrière sa mère, recueillant pieusement

toutes les paroles de celle-ci, les approuvant, les répétant même au besoin. Ce père-ci n'est pas bien tendre. Il regarde Tuilette de haut, il ose à peine l'embrasser, il ne joue pas avec elle, il ne cause pas avec elle, sauf par le moyen d'un petit questionnaire bientôt épuisé — la santé, l'appétit, la promenade, les leçons. Il n'empiète pas sur le domaine maternel, et le domaine maternel, Tuilette le devine bien, est vite parcouru. Mais voici venir l'autre papa. Il a regardé s'il n'y avait personne. Et comme il n'y avait personne — personne : on sait ce que ça veut dire — il a vite renvoyé la gouvernante. Il s'est assis à côté de Tuilette, ou même il l'a prise sur ses genoux. Il lui a raconté — rapidement — des histoires amusantes. Il a embrassé son rire sur ses joues. Et puis il s'est retiré brusquement, comme s'il avait peur d'être surpris. Quelquefois il a été surpris, et Mme d'Entrève a déclaré :

— Comme vous êtes faible avec cette enfant ! Vous ne sauriez pas l'élever. Heureusement je suis là.

Heureusement, je suis là. Elle n'y a pas été longtemps. Après quelques essais infructueux de leçons à domicile — tout un défilé de maîtresses de piano, maîtresses d'anglais, maîtresses d'études

— elle a placé Tuilette dans un pensionnat. Oh ! un excellent pensionnat, tenu par des dames très bien, presque des religieuses, et tout près de l'Arc de Triomphe, dans le XVIe arrondissement qui est le quartier aristocratique. Un pensionnat qui reçoit les filles des meilleures familles de la capitale, et même de la France entière et, par surcroît, de l'étranger, et qui a gardé intactes les anciennes méthodes. Un pensionnat qui est demeuré fermé au tumulte du monde et à tous les caprices de la nouveauté. Les classes n'y sont peut-être pas très poussées, mais l'éducation y est parfaite. L'éducation, c'est l'essentiel.

— N'est-ce pas un établissement un peu arriéré? a objecté une amie de Micheline, Mme Albigny, qui a choisi pour ses filles l'Assomption et désire y attirer Tuilette.

— J'ai consulté l'archevêché, a riposté Micheline et de quel ton !

D'un ton si tranchant que du coup Mme Albigny a abandonné l'Assomption pour la rue Dumont-d'Urville.

Tuilette n'a pas été consultée. Est-ce l'usage de consulter les enfants? On ne s'est pas demandé si elle était ou non apte à l'internat. Tous les enfants ne sont pas aptes à l'internat. Ceux dont

la sensibilité est intérieure et profonde y peuvent endurer des souffrances incalculables. Ils se trouvent contrariés dans leurs goûts, leur délicatesse, leur intimité. Tout leur est source de maux : l'autorité sans nuances et sans affection ; la camaraderie sans choix ; le règlement sans flexibilité. Mais il arrive, dans ces pensionnats de jeunes filles, que telle supérieure intelligente, telle clairvoyante maîtresse de classe ou surveillante, devine la nature d'une enfant et s'applique à la conquérir. La conquête d'un cœur nouveau est si aisée, et dès lors toutes les difficultés s'aplanissent. Pareille bonne fortune écherra-t-elle à Tuilette?

Elle est amenée par sa mère au cours Massillon, rue Dumont-d'Urville.

— C'est une enfant tranquille et un peu molle, explique Micheline. Elle n'a pas une personnalité accusée, mais elle est très raisonnable et ne vous donnera pas d'ennuis.

— Nous le verrons, madame, a répliqué la directrice, vêtue de noir comme une religieuse sécularisée.

Tuilette, laissée seule, s'est aperçue qu'elle adorait cette trop brillante et fugitive maman. Elle a poussé des cris et sangloté.

— Mais puisque vous êtes raisonnable? lui a

fait remarquer un peu durement la directrice.

Se serait-on, par hasard, trompé sur son compte? Et si elle n'était pas raisonnable? Si elle avait eu déjà le temps de s'attacher à l'appartement de l'avenue Henri-Martin, aux arbres et aux choses? Si elle avait besoin des rires maternels et de tout ce que la présence de Mme d'Entrève dégage de beauté, de plaisir, d'amour de la vie et d'amour de soi-même aussi et surtout, sans doute? Si elle avait besoin des rapides apparitions de son père?

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle? questionne une voix monotone et indifférente.

— Je m'appelle Tuilette.

— Tuilette? Ce n'est pas un nom. C'est un sobriquet sans doute. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire? Tuilette, petite tuile. Une tuile, ce qui vous tombe sur la tête, quelque chose d'imprévu et de désagréable.

Ainsi Tuilette apprend-elle ce que signifie son nom, à quoi elle n'avait jamais réfléchi. Elle en éprouve une sorte de honte et puis, instinctivement, elle se défend :

— Je m'appelle comme ça, madame.

La voix sèche ne relève pas l'impertinence qu'a soulignée l'accent. Elle se contente de déclarer :

— Vous ne vous appellerez pas comme ça ici. Donnez-moi un autre nom.

— Sabine.

— Sabine? Nous avons déjà une petite Sabine. Elle vous a précédée. Elle a donc un droit de priorité. Vous vous nommerez désormais Sabine-Marie.

Pourquoi ce nouveau baptême? Tuilette ne comprend pas. Que peut signifier un droit de priorité? Les enfants détestent ce qu'ils ne comprennent pas. Ils aiment les explications, même s'ils renoncent à les suivre et se perdent dedans.

Tuilette est donc supprimée. Elle est remplacée par Sabine-Marie. Et voilà qu'elle se met à aimer ce nom de Tuilette, malgré le sens péjoratif qui lui a été révélé. *Tuilette* : cela sonnait bien ; ces deux syllabes, avec un *e* final qu'on ne prononçait pas, avaient quelque chose de vif et de pimpant qui ne ressemblait pas à ce qu'elles contenaient. Tandis que Sabine-Marie, c'est long et c'est traînant. Dûment stylées, ses compagnes ne manquent pas de l'appeler ainsi. Les premiers temps, elle a affecté de ne pas leur répondre, comme si elles ne s'adressaient pas à elle. Mais on a commencé de lui trouver mauvais esprit. Le premier conflit, imperceptible, s'aggrave peu à peu, s'envenime

presque chaque jour. En classe, une de ses voisines ayant fait une grimace, elle a été prise à témoin et a refusé son témoignage. On l'a estimée fausse et sournoise.

Un autre incident est venu renforcer ces impressions fâcheuses du début. Tuilette, ou plutôt Sabine-Marie, a des cheveux châtain foncé qui bouclent naturellement. La surveillante du dortoir l'a accusée de les friser par coquetterie précoce et le lui a interdit. Le lendemain, les cheveux bouclent encore. Elle a été punie... On n'a jamais voulu croire à des boucles naturelles. Il a fallu qu'elle mouillât chaque matin ses cheveux pour les aplatir. Révoltée d'avoir été prise pour une menteuse, elle s'est repliée sur elle-même, attendant son jour de sortie ou la visite de sa mère pour tout lui raconter. Elle lui a tout raconté en effet.

— Ça n'a aucune importance, a conclu Mme d'Entrève. Ces bonnes dames n'entendent rien à la toilette.

— Mais dites-leur, maman, que je n'ai pas besoin de me friser pour boucler.

— Oh ! cela n'en vaut pas la peine.

— Et puis qu'on m'appelle par mon nom !

— Sabine-Marie, ce n'est pas mal. Cependant je préfère Tuilette.

— Moi aussi, quoique...

— Quoique?

— Je sais maintenant pourquoi vous m'avez donné ce surnom.

Mme d'Entrève ne prend pas au sérieux la mine grave de sa fille.

— Eh bien, réplique-t-elle, on aurait peut-être dû t'appeler : tuile.

Décidément personne ne la soutiendra contre ses maîtresses dont elle sent l'hostilité peser sur elle. Et les incidents se multiplient au cours Massillon. N'imagine-t-on pas de la trouver indécente parce qu'elle n'a pas gardé sa chemise au bain — le bain mensuel administré comme un remède par une infirmière — ou parce qu'elle a montré son épaule en passant sa toilette de nuit? Elle ignore ce que c'est que l'indécence et ne le démêle pas nettement. Pourquoi a-t-on un corps si ce corps est mauvais et ne doit pas être vu? Comme ce qui est simple — un bain, un changement de chemise — devient compliqué et comme l'on vous oblige à penser à des choses qui n'avaient jamais retenu votre attention ! Ainsi est-elle amenée à perdre l'ingénuité première de son imagination et la fleur de sa sensibilité. N'a-t-elle pas maintenant surpris des regards équivoques de ses compagnes et des

mots à double entente qu'elles échangeaient et dont le sens lui a échappé?

Les jours de parloir, sa mère fait sensation et lui assure un triomphe. Aucune de ses compagnes ne peut se vanter d'une mère aussi ravissante ni si bien mise. Mme d'Entrève porte des toilettes exquises, un peu voyantes, et laisse après elle un parfum délicieux. Les premières fois, son entrée est un éblouissement. Peu à peu l'envie apparaît. Tuilette — ou plutôt Sabine-Marie — entend ce dialogue :

— Ne trouvez-vous pas qu'elle a mauvais genre?

— Oh ! l'on dirait une actrice !

Une actrice? Elle n'en a jamais vu. On ne l'a pas encore conduite au théâtre. Ce sera pour plus tard, à sa sortie de pension. Mais elle connaît la plupart des vedettes contemporaines dont les photographies illustrent les journaux de modes. Est-ce un éloge ou un blâme de comparer votre maman, votre jolie maman à une actrice? Elle se rend compte que c'est un blâme et voudrait intervenir, mais de quelle manière? Mme d'Entrève apporte ostensiblement des petits fours de grande marque, distribue à la ronde des sourires, pose quelques questions, s'inquiète de la santé de sa

fille plus que de ses progrès intellectuels, rit un peu de l'uniforme sévère et triste et disparaît comme un météore. N'a-t-elle pas vingt courses ou visites inscrites sur son carnet?

— Ma vie est si occupée. Je n'ai pas une minute à moi.

Quelle place tient donc Tuilette dans cette vie si occupée?

— Votre mère, Sabine-Marie, est toujours pressée.

Encore une bonne amie qui met le fer dans la plaie, comme elle surprend la petite fille désemparée après le départ maternel trop précipité.

— Elle a une vie très occupée, répète bravement l'enfant.

Mais, après l'indécence, voici qu'elle apprend la méchanceté. Les parents ne se doutent pas de tout ce qui s'apprend dans les pensionnats les mieux surveillés. Les parents n'apprennent pas eux-mêmes, la plupart du temps, à connaître leurs enfants, et c'est pourquoi ils sont plus tard si étonnés de les découvrir différents.

M. d'Entrève se montre aussi parfois au parloir de la rue Dumont-d'Urville. Et, lui aussi, il y est très regardé. Il est grand, bien fait et les yeux des femmes le caresseraient volontiers s'il s'y prêtait.

Mais il ne s'y prête pas. Il n'est pour lui qu'une femme au monde, la sienne. Cependant il n'est pas si pressé que Micheline. On dirait même qu'il s'amuse à causer avec Tuilette, qu'il y prend plaisir, qu'il va la découvrir. Et puis il s'arrête dans sa découverte, comme s'il était gêné par une présence invisible. Alors il se lève, il embrasse la petite, il s'en va, mais il se retourne. Mme d'Entrève ne se retourne jamais. Que n'a-t-il un peu plus de patience? C'est toujours au moment où Tuilette — pardon! Sabine-Marie — enfin mise en confiance, va lui confier sa détresse que brusquement il prend congé. On dirait que c'est un fait exprès. Ne devine-t-il pas la détresse de cette enfant, son enfant? Cette détresse ne peut pas s'exprimer tout de suite. Il y faut du temps et des précautions. Où trouver les mots qui la peuvent décrire si l'on n'est pas encouragée? Ces mots n'arrivent pas tout de suite aux lèvres. Et voilà que, juste quand ils y viennent, l'heure est passée, il est trop tard. Ainsi Tuilette garde-t-elle pour elle ses petits chagrins.

Viennent les vacances : Tuilette oublie Sabine-Marie, et les chagrins, et la détresse du cours Massillon, et l'infirmière des bains, et la directrice pointue. Elle les jette les uns après les autres dans la forêt, comme le Petit Poucet y semait ses grains

de blé pour retrouver son chemin. Hélas ! ils l'attendent au retour. Mais dans quelle forêt les peut-elle bien jeter? Dans la forêt de Compiègne dont elle connaît les allées et les arbres, car c'est là qu'elle passe ses vacances, tantôt chez ses grands-parents maternels qui ont une belle villa, avenue Thiers, aux abords de la ville, et tantôt à Vieux-Moulin où son père a construit une maison normande avec des poutres encastrées dans les façades et des toitures aux belles tuiles brunies. Mais le partage n'est pas égal : quinze jours à Compiègne et deux mois à Vieux-Moulin. C'est Mme d'Entrève qui donne à Compiègne le signal du départ, malgré les objurgations de son père et de sa mère, le comte et la comtesse de Caumont. Tuilette ne comprenait pas, les premières années, cette hâte de partir. Peu à peu, elle se l'est expliquée à elle-même. M. et Mme de Caumont la gâtent et, pourvu qu'elle prenne garde aux bibelots, car ils sont maniaques, lui adressent beaucoup de compliments dont elle n'est pas la dupe, ayant été trop rabrouée par ses maîtresses pour se laisser prendre aux flatteries. En revanche, ils ne se gênent guère pour blâmer leur fille, Mme d'Entrève : autrefois, une femme du monde n'était pas citée dans les gazettes, au concours hippique, aux

courses, aux premières ; autrefois, une femme du monde ne soupait pas au cabaret avec des actrices — toujours des actrices ! — et ne fréquentait pas les petits théâtres ; autrefois, une femme du monde qui n'avait qu'une fille surveillait elle-même son éducation... Et toutes ces allusions sont presque aggravées par les louanges adressées à l'intelligence et à la bonne tenue de Tuilette. Mais, sur ce point, M. et Mme de Caumont exagèrent, car ils font honneur de la bonne tenue de Tuilette aux dames de la rue Dumont-d'Urville qu'elle déteste. Et Tuilette, précocement initiée à la philosophie de la vie, se demande pourquoi les parents et les enfants ne sont presque jamais d'accord.

Mme d'Entrève, accoutumée à l'admiration de son mari et aux adulations mondaines, n'endure pas longtemps ce régime d'austérité et de franchise.

— Quand partons-nous pour Vieux-Moulin? demande-t-elle à Hubert.

— Quand vous voudrez, mon amie.

— Eh bien, le plus tôt possible.

Il objecte, pour la forme — car nul n'est plus courtois — l'âge de M. et Mme de Caumont.

— Ils se portent à merveille, le rassure Micheline.

Et l'on part pour Vieux-Moulin qui est de

l'autre côté de la forêt, dans le joli vallon du ru de Berne qui s'en va finir à Pierrefonds. Là, c'est très différent. Tuilette y est parfaitement heureuse le matin, et parfaitement malheureuse l'après-midi. Le rythme est monotone et régulier comme le balancement d'un pendule.

Le matin, sa mère dort et personne ne doit la réveiller. La consigne est d'éviter le moindre bruit dans le voisinage de sa chambre. Elle entasse des provisions de sommeil pour toute la saison d'hiver où elle ne refuse jamais une invitation, où elle sort presque chaque soir. Ainsi, plongée dans le repos, ignore-t-elle la fraîcheur des bois au matin et cet air pur et salubre qu'on y respire. Tandis que Tuilette en est grisée. Son père, qui a été officier de cavalerie avant de se marier, a gardé le goût des promenades à cheval et il emmène Tuilette. Il lui a donné un petit cheval assez vif et une selle d'amazone et il lui apprend à monter, et même à sauter les obstacles.

— Tu pourras suivre une chasse à courre, lui a-t-il déclaré un jour qu'elle avait franchi une haie presque sans le vouloir, étonnée elle-même de son exploit.

Quel plaisir pour une petite fille, ces courses dans la forêt dont elle apprend à connaître les

divers contours, les interminables allées et les accidents de terrain, vallonnements et collines ! Elle a fait des efforts extrêmes pour apprendre à bien se tenir, ne manifester jamais la moindre frayeur, ne jamais se dérober devant les obstacles, devinant que son père se lasserait vite de l'enseigner et qu'il ne fallait pas rester en arrière. Mais comme elle a été récompensée de sa peine ! Peu à peu, elle s'est initiée au mystère des bois, elle a distingué les essences des arbres, chênes, hêtres, charmes, et bouleaux aux troncs blancs, et pins sylvestres toujours verts. Elle a joui des coulées de lumière à travers les branches sur les chemins, des teintes des feuilles qui commencent à changer dès la fin de septembre et commencent à tomber au début d'octobre. Elle a souri aux biches rencontrées avec leurs faons et mises en fuite par les pas des chevaux. Elle a senti son cœur éclater d'allégresse au vent du matin, quand son petit cheval, galopant aux montées sur les foulées du pur sang de son père, s'arrêtait aux Beaux-Monts, au mont Saint-Marc, ou seulement au mont Saint-Pierre plus rapproché. Elle a connu le plaisir du retour avec un bel appétit. Le plaisir du retour? Pas tout à fait. Car déjà s'étend sur elle l'ombre des après-midi.

Les après-midi, c'est pour elle l'abandon. Sa mère, enfin levée, montre aussitôt une activité dévorante. Vite l'automobile pour aller déjeuner ou dîner à Compiègne, à Chantilly, à Senlis, à Villers-Cotterets, à Soissons, ou plutôt dans tous les châteaux du voisinage. Ou ce sont des randonnées organisées avec les ménages d'alentour, pique-niques, rallye, chasses au cerf ou aux perdreaux. Tuilette oubliée en est réduite à errer dans la grande villa. Elle y prend des livres au hasard et parfois se sent gênée en les lisant, comme si elle était surprise au bain par une autre que l'infirmière. Ou bien elle se promène, seule, sur la route Eugénie ou dans les allées, jusqu'à l'étang de la Rouille au bord duquel se trouve ce chalet de l'Impératrice qui servait de rendez-vous de chasse au temps de Napoléon III. Elle lui préfère cependant l'étang de l'Étau, plus petit et plus solitaire, où nul promeneur ne la vient déranger et dont elle a fait l'asile de ses mélancolies enfantines. Des bouleaux, quelques pins se penchent sur l'eau immobile, et le ciel s'y reflète, un ciel d'Ile-de-France toujours un peu nuageux et toujours changeant. Là, elle demeure longtemps à rêver. A quoi rêve-t-elle? A sa mère qui est si belle et si lointaine, à son père qui est toujours

double, le père du matin et le père du soir.

Un matin de juillet — elle vient d'avoir douze ans — comme elle se prépare à monter à cheval avec son père, celui-ci l'embrasse et, d'une voix dont elle remarque le ton grave, il lui dit :

— Pas aujourd'hui, petite. C'est impossible.

— Et demain?

— Demain non plus.

Désappointée, prête à pleurer, elle demande :

— Pourquoi, papa?

— Mais parce que je vais être obligé de partir.

— Partir?

— Oui, pour des raisons que tu ne comprendrais pas et qui ne sont pas pour les petites filles.

Quelles sont ces choses qui ne sont pas pour les petites filles? Elle réclame une explication.

— Oh! une grande chose compliquée : la guerre...

III

L'ABSENT

Une grande chose compliquée : oui, c'est bien cela. Elle s'est révélée tout d'abord par la suppression d'une promenade à cheval. Et voici qu'elle bouleverse toutes sortes de notions acquises. Ainsi, jusqu'à présent, Tuilette n'a pas été longue à remarquer la docilité de son père, toujours prêt à combler les désirs de sa mère. Maintenant, il lui résiste. Le monde est renversé. M. d'Entrève commande. Madame a beau pleurer et lui dire en le tutoyant, comme elle le fait dans les grandes et les petites circonstances et s'il n'y a pas d'étranger :

— Tu ne veux pas que je meure, Hubert. Eh bien, je mourrai si tu pars.

Il a commencé par lui essuyer les yeux, lui caresser la joue, la consoler doucement. Et puis il a paru s'impatienter. Un autre homme, un inconnu s'est découvert à Tuilette stupéfaite : un homme

plus grand, avec une voix plus forte et qui donnait des ordres pour tout, pour les chevaux qu'il fallait vendre, pour l'automobile qui serait réquisitionnée — qu'est-ce que cela signifiait? — pour la maison de Vieux-Moulin et l'appartement de Paris, pour l'argent à retirer, etc. Est-ce qu'il ne pensait pas revenir, pour distribuer tant de recommandations? Et, comme Micheline continuait de se lamenter, il l'a emmenée dans leur chambre où il s'est enfermé avec elle très longtemps. Quand ils sont sortis, elle a montré un visage plus calme à sa fille qui a entendu ce dialogue :

— Tu m'as promis d'être brave.

— Oui, mon chéri.

Elle l'a appelé : *mon chéri*. Tuilette ne peut l'oublier, car ce mot de tendresse inusité l'a frappée. Jamais sa mère ne l'a appelée : *ma chérie*. Peut-être le lui dira-t-elle à cause de la guerre, puisque la guerre change tout. Alors, son père s'est tourné vers elle :

— Il faudra veiller sur cette enfant. La guerre ne doit pas atteindre les enfants.

Puis il a soulevé Tuilette en l'air et il a dit :

— Ma petite compagne du matin !

Mme d'Entrève est alors intervenue :

— Vérifions ensemble tes cantines.

Pourquoi cette intervention? Tuilette aurait souhaité que son père la gardât. Elle a peur vaguement de le voir s'éloigner. Elle devine qu'il s'accomplit des événements d'importance. Mais il a déclaré :

— Les cantines sont prêtes. Je vais prendre un bain sérieux. Je ne sais plus quand j'en prendrai un autre.

Et il a ri franchement.

Le soir même, il est parti. Il a parlé d'un ordre de mobilisation qui l'appelle à Cambrai au 4e régiment de cuirassiers où il est lieutenant de réserve. Mme d'Entrève et Tuilette sont restées sur la terrasse aussi longtemps qu'elles ont pu l'apercevoir sur la route. Il a fait arrêter la voiture au tournant avant de disparaître. Il leur a adressé des signes de la main à toutes deux, mais Mme d'Entrève les a confisqués pour elle seule :

— Tu as vu comme il s'est retourné vers moi jusqu'au dernier moment.

La guerre a du bon tout de même : elle a empêché Tuilette de rentrer au cours Massillon. Ou plutôt elle a englouti le cours Massillon qui a disparu comme par enchantement. Au mois d'août Mme d'Entrève, installée à Compiègne chez ses parents, a reçu une lettre du lieutenant — son

mari — une lettre sans indication de lieu, qui était pleine d'entrain et de confiance, qui racontait même la prise d'une patrouille de uhlans, mais qui lui enjoignait de partir immédiatement et même de ne pas s'arrêter à Paris. Il lui conseillait d'emmener Tuilette à Guéthary, près de Biarritz, où ils avaient des parents : les bains de mer fortifieraient la petite. Et l'on obéit. Tout le monde se met en route, non sans difficulté. On ne trouve pas de voiture, les trains manquent ou bien ils marchent à une lenteur désolante. Mais personne ne se plaint. Tuilette remarque une sorte de bonté générale dans les relations. Il n'y a plus d'inconnus : ces dames de la rue Dumont-d'Urville lui ont recommandé de ne parler à personne sans présentation, de ne pas répondre aux étrangers. Tout le monde se parle, tout le monde est d'accord et l'on échange des politesses, des provisions, des journaux. Dans le compartiment quelqu'un, dans cette atmosphère de douceur et de courtoisie, ne craint plus d'annoncer des catastrophes. Des méchants qu'on appelle les Boches avancent chaque jour. Ils ne tarderont pas à entrer dans Paris. La France est perdue. Il donne ces nouvelles d'une voix sinistre de basse profonde. C'est un homme encore jeune et d'apparence chétive.

— Taisez-vous, monsieur, lui ordonne un impérieux vieillard. La France ne sera jamais perdue. Nous reculons, mais c'est pour mieux avancer à notre tour. Notre tour viendra. Et, d'abord, votre place n'est pas ici.

— Ma place?

— Non, monsieur. Votre place est au front. A votre âge, on se bat. Et, si l'on ne se bat pas, on se tait.

Le compartiment approuve ce discours. Et le jeune homme chétif gît abandonné dans son coin. Tuilette, qui a reçu des chocolats pour la route et qui en offre à la ronde, a pitié de lui et lui tend sa boîte. Elle en est récompensée par un sourire douloureux, mais sa mère lui pince le bras. A-t-elle eu tort d'avoir pitié?

On lui souffle à l'oreille :

— Ces gens-là feraient tuer ton père.

Aussitôt elle éprouve une grande réprobation pour un individu si malfaisant. Mais comment son père peut-il être tué? Être tué, qu'est-ce que cela signifie au juste? Elle sait évidemment qu'on met certaines gens dans les cimetières, mais c'étaient des vieillards ou des malades et son père est si bien portant ! Être tué, cela fait partie de la complication de la guerre.

Elle a bientôt oublié le voyage dans le plaisir d'être à Guéthary au bord de la mer, et de prendre des bains, et d'apprendre à nager avec un vieux matelot à grande barbe salée, parce que, des jeunes, il n'y en a plus. Ils sont tous partis. Ce mois d'août est ensoleillé et la plage est toute blonde. Les enfants y sont innombrables. Ils parlent entre eux et se vantent de leurs papas qui sont aux armées et qui ont des grades.

— Avant, déclare fièrement l'un d'eux, le plus petit, c'était mon père. Maintenant, c'est un capitaine.

La mère de Tuilette n'a pas plus le temps de s'occuper d'elle à Guéthary qu'elle ne l'avait à Paris ou à Compiègne. Elle est mécontente de la couturière à qui elle s'était adressée, et il a fallu chercher un tailleur pour dames à Biarritz. De quelle toilette a-t-elle donc besoin, puisqu'on ne sort plus le soir? Elle se fait confectionner un ravissant uniforme d'infirmière de la Croix-Rouge : blanc avec le voile et un amour de cape bleu marine. Les essayages ont été nombreux. Dieu ! qu'elle est donc jolie dans ce costume ! Quand elle est venue sur la plage, tous les vieux messieurs et les collégiens se sont retournés et redressés pour la voir passer. Elle apporte une grande nouvelle :

elle va entrer à l'hôpital pour y soigner les blessés. Tuilette, après s'être abandonnée quelques jours à la douceur de vivre au soleil, s'est mise à réfléchir comme il arrive aux enfants sans qu'on le sache. Elle a interrogé les uns et les autres, de préférence les personnes âgées — mais elles sont trop tristes et s'attendent à des malheurs — elle a lu en cachette des journaux, elle a pleuré sur les articles d'Albert de Mun, elle s'est fait une idée de la guerre, une idée de souffrance et de sacrifice.

— Moi aussi, a-t-elle dit, transportée, à sa jolie maman, je veux servir.

— Servir à quoi, Tuilette?

— Je ne sais pas : servir. Comme vous.

— Contente-toi de te baigner, a répondu Micheline en riant aux éclats.

Et ce rire a froissé Tuilette. Rien n'est plus pénible que d'être bafoué quand on aspire au sublime. Tuilette en a perdu son amour de la mer. Elle voulait faire quelque chose pour le pays, afin de se rapprocher de son père qui se bat et de sa mère qui va soigner les pauvres blessés, et l'on se moque d'elle. Quand on porte un si charmant uniforme d'infirmière, on devrait comprendre les beaux sentiments. Car elle sait qu'elle a de beaux sentiments : les articles du comte de Mun lui ont révélé

ce que c'était. Son grand-père, M. de Caumont, s'en doute un peu, tout en la trouvant assez mal élevée depuis qu'elle a quitté le cours Massillon où l'on enseignait si bien les grands principes et la bonne tenue. C'est un homme correct et minutieux, mais parfaitement courtois et bienveillant. La voyant désemparée, il lui propose de l'emmener à Biarritz ou plutôt à Anglet où il désire rendre visite à des amis de Compiègne, les Guynemer. La voilà aussitôt rassérénée. Un changement de lieu a vite raison de la douleur tant qu'on est jeune. Ils se contenteront des transports en commun, afin de ne pas afficher, avec un équipage, un luxe de mauvais aloi. Dans le tramway, son grand-père lui donne des détails sur la guerre. Les Allemands sont entrés dans Compiègne. Ils occupent Vieux-Moulin et Pierrefonds. La statue de Jeanne d'Arc est entourée de casques à pointe.

— Alors, ils sont chez nous, grand-père?

— Ils sont chez nous, Tuilette.

— Est-ce qu'ils s'en iront bientôt?

— Sans doute.

— Il faut dire à papa de les chasser.

— Cela viendra, petite, cela viendra. Ton père s'en occupe en effet.

On cherche la villa Delphine où les Guynemer

sont installés. M. Guynemer accueille avec amitié et tristesse son vieil ami, M. de Caumont, et il lui fait part de ses angoisses sans prendre garde à la petite fille qui est tout oreilles. Son fils Georges, qui préparait l'École polytechnique et avait dû interrompre ses études pour raison de santé, n'a plus qu'une idée depuis la mobilisation : partir pour le front, s'engager. Il veut à tout prix servir. « Servir ! écoute Tuilette, comme moi... » Deux fois il a été ajourné par les médecins. Il est rentré de la visite médicale dans un état de surexcitation effrayant. Toute la maison en a tremblé. Et depuis lors il se tait, il se ronge, il s'isole dans son farouche désespoir au point que son père, sa mère, ses sœurs en sont réduits à désirer son départ en effet.

— Qu'allez-vous faire? interroge M. de Caumont.

— Je ne sais, répond M. Guynemer qui ajoute mélancoliquement : Je l'envie.

Après un silence, le grand-père de Tuilette reprend :

— Où est-il?

— Sur la plage. Autrefois, il regardait les avions voler. Il avait pris la passion de l'aviation. Heureusement, il n'y songe plus. Il ne pense plus qu'à s'engager et l'on ne veut pas de lui.

— Vous n'essayez pas de le retenir?

— Oh ! je l'ai moi-même accompagné à Bayonne et je l'ai moi-même recommandé aux médecins.

— Recommandé?

— Oui, pour qu'ils le prennent.

M. de Caumont serre la main de son ami. Tuilette a profité de cet instant d'émotion pour s'éclipser. Personne n'a remarqué sa disparition. La voilà sur la plage d'Anglet. Cette plage est vide, sauf là-bas où elle aperçoit un appareil qui a capoté sur le sable. Un petit groupe se penche sur lui. Elle s'approche en tapinois. Le pilote s'est tiré d'affaire si l'avion est quelque peu endommagé. Un grand jeune homme très maigre cause avec lui. Tuilette surprend leur dialogue :

— Vous êtes sergent dans l'aviation?

— Oui.

— C'est difficile?

— Assez.

— Comment peut-on s'engager dans l'aviation?

— Je ne sais pas. Arrangez-vous avec le capitaine. Allez à Pau.

Nul doute, ce grand jeune homme très maigre, c'est ce Georges Guynemer qui veut à tout prix servir. Elle le regarde mieux. Il est sans chapeau

malgré le soleil, avec une chevelure noire en aile de corbeau, une longue figure pâle, olivâtre, et des yeux, oh ! des yeux comme elle n'en a jamais vu à personne, tellement leur regard a de force et d'éclat. Ce regard s'est posé sur elle une seconde et l'a précipitée dans la lumière comme un phare d'automobile. Elle a saisi le sens du dialogue. Puisque ce Georges Guynemer ne peut pas servir sur terre, il servira dans le ciel. Il sera aviateur. Elle a compris tout de suite et serait bien incapable d'expliquer pourquoi, mais elle en est sûre. Elle se rapproche un peu afin de l'admirer de bas en haut. Il ne se penche pas sur cette petite fille qui le contemple les yeux grands ouverts et bouche bée. Il ne se penche que sur l'avion blessé. Tuilette, il ne la voit même pas. Cependant, elle ignore qu'elle vient d'être ébranlée par un sentiment inconnu dont elle ne retrouvera peut-être jamais la neuve exaltation et qui est l'amour...

Il s'agit bien de cela en vérité. Une autre exaltation collective a secoué tout le monde autour d'elle, a rétabli cette bonté générale qui déjà tendait à disparaître depuis le départ de Compiègne et de Paris. Joffre a remporté une grande victoire sur la Marne. Les Allemands, qui jusqu'alors

n'avaient fait qu'avancer dans une marche quasi triomphale, ont été arrêtés net et même ils ont dû battre en retraite.

— Battre en retraite, qu'est-ce que ça veut dire? a demandé Tuilette.

— Fuir.

— Alors la guerre est finie.

— Comme tu y vas ! Ils ont reculé, mais ils occupent encore une partie du territoire. Du moins Compiègne est libérée, et la statue de Jeanne d'Arc délivrée de sa garde de casques à pointe.

— Et votre villa, grand-père?

— Libre.

— Et Vieux-Moulin?

— Vieux-Moulin aussi.

— Quand partons-nous?

— Pour où?

— Mais pour retourner là-bas.

— Pas encore, Tuilette, pas encore. Ils sont trop près.

— C'est papa qui les a chassés?

— Oui, oui, c'est Hubert ! approuve sa mère avec violence.

— Joffre, Hubert et quelques autres, corrige M. de Caumont gentiment.

Cette victoire de la Marne est survenue à temps

pour panser une cruelle blessure d'amour-propre. L'arrière compte aussi des blessés. L'infirmière-major de l'hôpital de Biarritz a refusé d'enrôler Mme d'Entrève malgré le ravissant costume, parce que Micheline n'a pas de brevet et refuse de suivre des cours, de faire un stage. Elle lui a proposé la lingerie. La lingerie, quelle injure ! La lingerie, travail obscur, monotone, utile et sans gloire, sans contact avec ces jeunes gens qui reviennent de la bataille et en font des récits ! Mme d'Entrève, naturellement, a refusé cette offre. Elle aussi, elle est ajournée. Elle attendra son heure. N'a-t-elle pas l'éducation de Tuilette pour l'occuper? Elle préfère passer cette éducation à une vieille demoiselle, Mlle Nicollaud, qui est velue et martiale et qui, passionnée d'histoire, lance l'enfant dans toutes les guerres, des Croisades à l'épopée impériale, en sorte que la fillette est entretenue dans l'état d'excitation où l'a jetée, sur la plage d'Anglet, la rencontre de ce grand jeune homme aux yeux si bizarres. Comment s'appelait-il donc? Elle cherche, elle cherche. A-t-elle déjà oublié son nom? Elle n'a pas oublié sa figure, et c'est l'essentiel. Son prénom est Georges. Son nom de famille, grand-père le sait, et cela suffit.

L'hiver s'est ainsi passé au bord de la mer, en des alternatives de confiance et d'inquiétude, selon les nouvelles des journaux et plutôt encore selon l'humeur de Mme d'Entrève. Celle-ci trouve le temps si long et réclame Hubert à cor et à cri. Elle reçoit fréquemment des lettres qui ne portent pas de timbres. Tuilette, qui reconnaît l'écriture paternelle, voudrait bien les connaître en entier, mais sa mère se contente de lui en lire des fragments. Ce sont des fragments relatifs à la guerre. Une guerre qui paraît à Tuilette beaucoup moins pittoresque et mouvementée que celles que raconte Mlle Nicollaud. Une guerre où il est question de tranchées, de boyaux, d'engins d'artillerie, de fusées, de grenades, et pas du tout de belles chevauchées et d'actions d'éclat. Le lieutenant d'Entrève a quitté la cavalerie. Ou plutôt la cavalerie a quitté ses chevaux. C'est maintenant la cavalerie à pied : quel affreux barbarisme ! Avant la bataille de la Marne, son régiment de cuirassiers avait accompli des raids intéressants, jusque dans le Luxembourg et jusqu'aux abords de Liége : un jour, n'avait-il pas capturé tout un peloton d'uhlans avec deux officiers? Puis on s'était rabattu brusquement sur Paris qu'il fallait sauver. Et, depuis lors, ces exploits sont bien finis. Le front s'est stabilisé.

Tuilette sait très bien ce que signifie cette stabilisation. La terre est percée de deux longues lignes de fossés, en face l'un de l'autre : dans l'un il y a l'armée allemande ; dans l'autre, l'armée française, avec les Anglais et les Belges. Elle lit maintenant le journal chaque jour. Elle suit les communiqués. Elle a même acheté une carte où elle plante de petits drapeaux avec Mlle Nicollaud, sa maîtresse.

De temps à autre, une lettre de son père lui est adressée. Elle en est toute fière, mais pourquoi sa mère l'ouvre-t-elle avant de la lui remettre? Et comme son père lui écrit drôlement ! Il la prend encore pour une petite fille. Il ne sait donc pas que la guerre a transformé les petites filles? Heureusement, il lui rappelle leurs promenades à cheval dans la forêt de Compiègne, cette forêt de Compiègne qu'il a traversée à nouveau avec ses hommes après la victoire de la Marne. C'est leur secret, leur cher secret. « Quand je reviendrai, assure-t-il, nous recommencerons. » Et il lui recommande d'écouter sa mère, de travailler sous la garde de celle-ci afin de devenir une petite perfection. Écouter sa mère, elle ne demanderait pas mieux si sa mère avait avec elle des conversations. Des conversations sérieuses, comme en ont les

grandes personnes, au lieu de l'expédier rapidement et familièrement, ric-rac, à travers la vie.

Au printemps, une lettre du lieutenant devenu capitaine vient bouleverser le petit monde de Guéthary. Il conseille à Micheline de revenir à Compiègne. Sans doute, Compiègne n'est pas éloigné du front. Mais notre front est solide et se fortifie chaque jour. Une ruée allemande n'est plus à craindre. Dans tous les cas, elle serait contenue. Et puis le régime des permissions ne tardera pas à s'ouvrir. M. d'Entrève ne désespère pas de revoir bientôt sa femme et sa fille. Il aimerait qu'elles se rapprochassent de lui, afin de perdre moins de temps en voyage. Où est-il maintenant? Il ne le dit pas, c'est défendu, mais Tuilette, qui s'est exercée sur la carte et qui interprète les communiqués en les comparant aux lettres, estime qu'après avoir défendu Arras, le régiment est allé dans les Flandres d'où il est parti pour la Lorraine.

Micheline est toute débordante de joie. On va faire les malles, on s'arrêtera à Paris, on s'assurera que la maison de Vieux-Moulin n'a pas été pillée par les Allemands lors de leur passage et qu'elle est habitable. A Paris, Mme d'Entrève apprend que le cours Massillon rouvre ses portes.

— Parfait ! parfait ! dit-elle en rentrant au logis.

Tuilette, ces dames te reverront avec plaisir.

Tuilette est atterrée. Toutes ces provisions d'héroïsme et d'amour du sacrifice qu'elle a rassemblées au cours de ses réflexions sur la guerre et des leçons de Mlle Nicollaud, les a-t-elle perdues en route? Elle ne veut pas être pensionnaire, elle veut retourner à Compiègne. Pour la première fois, elle se révolte et sa mère, stupéfaite, lui découvre un caractère inconnu, une volonté insoupçonnée.

— Oh ! déclare-t-elle, je commande ici et tu n'as qu'à m'obéir.

Mais elle en a parlé à son mari, et des armées le capitaine l'a désapprouvée. Il faut que Tuilette soit à Compiègne pour le congé dont il pense bénéficier prochainement. Mme d'Entrève marque sa défaite sous des apparences de générosité qui attendrissent l'enfant jusqu'au jour où elle surprend la lettre sur la coiffeuse.

Enfin, c'est l'arrivée du capitaine. On l'attendait le soir : il a gagné quelques heures et il débarque le matin à l'improviste. Tuilette l'a vu la première. Par un beau matin de juin, dans l'allée aux jeunes feuilles vertes que trouaient les rayons du soleil, elle s'en allait à la ferme pour une commission quand elle s'est arrêtée, interdite, comme devant le jeune homme de la plage d'Anglet. En

cet officier bronzé, maigri, si souple et adroit dans son uniforme fatigué, qui, de la voiture, a bondi sur elle, elle a tout de suite reconnu son père. Son père du matin, non son père du soir. Et son père du matin, transformé, durci et attendri ensemble. Jamais il ne lui a paru aussi fort et jamais aussi tendre. Il l'a piquée avec sa barbe et l'a soulevée en l'air :

— Mais c'est une jeune fille ! Quel âge as-tu donc?

— Treize ans, papa.

— Treize ans ! Il faudra t'appeler Sabine.

Pourquoi renoncer à Tuilette? Elle n'a pas le loisir de se le demander. Sa mère, curieuse du moindre bruit — ils sont rares à Vieux-Moulin — a entendu le pas du cheval et le roulement de la voiture, un vieux fiacre mobilisé à la gare de Compiègne. De la fenêtre, elle a poussé des cris de joie et agité son écharpe. Elle descend en hâte, et il monte en courant. Ils se sont rencontrés dans l'escalier, leurs visages à la même hauteur parce qu'il s'est arrêté une marche ou deux plus bas. Voilà Tuilette bien oubliée dans les effusions conjugales. Oubliée totalement. Après dix mois de séparation, le mari et la femme ne peuvent se détacher l'un de l'autre.

— C'est toi, Micheline, enfin !

— Hubert, mon Hubert !

Ils s'étaient longuement étreints sans se voir. Ils se reculent un peu, très peu, afin de se regarder. Elle est toujours aussi blonde, blanche, fraîche, radieusement épanouie. Mais il n'est plus le brillant mondain qu'il était. C'est aujourd'hui un rude homme de guerre, sec, dur, viril, tanné, — d'une beauté différente qu'elle n'apprécie pas tout d'abord, dont elle a presque peur. Mais il l'a appelée : *ma chérie*, d'une voix si douce et amoureuse qu'elle l'a reconnu. *Ma chérie!* Tuilette qui est derrière, et qui assiste à la scène sans que ses parents prennent garde à sa présence, a réentendu les deux syllabes qui, jadis, l'avaient bouleversée. Mais, cette fois, elles ont été prononcées par son père.

Cependant ils disparaissent, lui la tenant par la taille, elle appuyée à son épaule, dans la chambre de Micheline. La chambre n'est pas faite encore : ils ne vont pas s'y attarder. Ils s'y attardent et ne reparaissent que pour le déjeuner, elle toute coquette et pimpante dans un déshabillé délicieux, lui rasé, peigné, astiqué et un peu gêné dans le costume civil qu'il a cueilli dans sa garde-robe abandonnée.

— Les Allemands, déclare-t-il, ont laissé la maison intacte. Grand merci, messieurs ! Mais pour-

quoi cette figure, Tuilette, ou plutôt Sabine?

Tuilette, qui a attendu longtemps sur le seuil de la chambre sacrée et qui a eu l'impression qu'on lui volait son papa, ne sait pas encore composer son visage. Ce petit visage est chargé de mélancolie. D'habitude, on ne remarque pas ses chagrins à la maison.

— Regarde-la, reprend son père s'adressant à Micheline : comme elle devient jolie !

— Jolie? répète Mme d'Entrève incrédule. Je n'avais pas remarqué.

— Mais si, mais si. Tu la vois tous les jours ; alors tu ne remarques pas. En dix mois, elle s'est transformée. Demain, elle sera une jeune fille. Après-demain, nous la marierons. Et bientôt tu seras grand'mère

— Quelle horreur ! se révolte Micheline.

Il rit, il plaisante, il est gai, il s'informe des uns et des autres, de toutes leurs relations dispersées et, aussi, de la terre et des récoltes. On ne croirait plus que c'est un capitaine de cavalerie — de cavalerie à pied. Il est redevenu en un instant ce qu'il était autrefois. Autrefois? Avant la guerre. Ce qu'il était? Mais le parfait mari de Micheline. Et la guerre? Il n'en est pas question. Visiblement, Hubert d'Entrève évite d'en parler. Micheline ne

l'interroge pas. C'est un triste sujet à éviter. Seule, Tuilette désirerait de savoir. Savoir quoi? Ce qui se passe dans les tranchées, comment on y vit, comment on y meurt. On peut donc y mourir? Allons donc ! Et la voilà qui éclate de rire à son tour sur un mot paternel. A table, du moins, son père est à elle aussi. Il la mêle à la conversation, ce qu'il n'eût pas osé auparavant. Elle commence par être intimidée, puis elle répond aux questions qui lui sont adressées et même pas trop mal, à en juger par les compliments qu'elle reçoit :

— Mais c'est qu'elle est très intelligente ! Est-ce toi qui l'as si bien cultivée?

Micheline, ainsi mise en cause, ne songe pas à se dérober.

Le lendemain matin, Hubert s'est levé le premier, ce qui ne signifie point de bonne heure. Le premier, c'est-à-dire avant Micheline. Il trouve au jardin Tuilette assise sur un banc avec le journal et sa fameuse carte aux petits drapeaux.

— Que fais-tu là?

Elle rougit et ne répond pas. Il s'approche :

— Lisais-tu le communiqué?

— Justement.

— Montre-moi ta carte. Elle est à jour. Alors tu suis la guerre?

— Il faut bien, papa

Il faut bien, mais il y en a tant qui s'en détachent à l'arrière ! Et il se met à lui raconter la guerre, toute la guerre, d'abord la sienne, la Belgique, la Marne, Arras, les Flandres, et tout récemment la défense d'Arras à nouveau. Mais il ne s'appesantit pas sur la sienne qui n'est pas pour les petites filles, qui est trop boueuse et sanglante pour être acceptée sans révolte par les petites filles. Alors il préfère en venir aux opérations générales telles que son corps d'officiers les a rétablies tant bien que mal pendant les jours de repos, avec des renseignements d'autres armes et de l'état-major, les échecs de Morhange en Lorraine, et de Charleroi sur la Sambre au début, la ruée allemande, le redressement de la Marne, la course à la mer, Ypres et l'Yser et, dès lors, les offensives, çà et là, sur le front, pour s'emparer des observatoires ou pour dominer l'adversaire, les attaques de l'Hartmann, de Metzeral, du Linge, en Alsace, les combats de l'Argonne et surtout la bataille de l'Artois, en mars, qui a failli forcer les lignes allemandes. Ce sera long, ce sera dur, mais, puisque les Allemands ont été arrêtés sur la Marne, ils ne seront jamais victorieux. Tôt ou tard, on les aura. Il s'est exalté en parlant à cette petite fille. Celle-ci a commencé

par suivre assez mal la leçon. Elle ne l'aurait même pas suivie sans la carte. Mais, sur la carte, elle a pu mieux comprendre ; elle a même fini par se passionner. Quand il a fini, elle lui saute au cou :

— Oh ! papa, j'aime encore mieux ça que les...

Elle est restée interdite comme une biche à l'orée d'un bois.

— Que les quoi? réclame-t-il.

— Que les promenades à cheval que nous faisions autrefois ensemble dans la forêt.

— Tu t'en souviens?

— Oh ! si je m'en souviens !

— Eh bien, le matin, nous parlerons de la guerre tous les deux.

Puis, ayant hésité un instant, il ajoute :

— Dis-moi, Tuilette, ou plutôt Sabine — mais je me tromperai souvent encore — je t'écrivais des lettres stupides. Je ne te connaissais pas. Voyez-vous ça : un papa qui ne connaît pas sa fille !

Et une maman !

Tous les matins de la trop courte permission, le père et la fille se sont rencontrés quelques instants au jardin pour parler de la guerre. Micheline les a surpris un jour :

— Qu'est-ce que vous complotez ensemble?

— Oh ! rien, je lui explique la bataille.

— Tu te donnes une peine inutile, mon chéri. Que veux-tu qu'elle y comprenne?

— Mais si, mais si, je t'assure.

Cependant il s'est levé pour aller à sa rencontre. Il la prend par le bras et l'emmène à la promenade avant le déjeuner. Comme auparavant, il loue sa toilette, son teint, ses bras qu'il caresse :

— Toujours plus jeune et toujours plus belle.

Ils dénombrent les châteaux des environs pour s'interroger sur les habitants épars. Et Tuilette, qui les a suivis des yeux et dont l'oreille est fine, songe non sans fierté : « Tout de même, il ne lui parle pas de la guerre... »

Le dernier jour de la permission s'est écoulé comme les autres, un peu plus vite. Le moment de la nouvelle séparation approche. Micheline pleure autant qu'au premier départ, avec un souci plus vif de ses yeux, mais Tuilette s'abandonne au désespoir. Son père, étonné, la gronde presque :

— Voyons, petite, voyons. Ce n'est pas la première fois. Tu m'as déjà vu partir.

— Ce n'est pas la même chose.

— Pourquoi n'est-ce pas la même chose?

— Parce que je ne savais pas. Et maintenant je sais.

— Qu'est-ce que tu sais?

— La guerre.

— Eh bien, quoi, je l'ai déjà faite.

— Vous reviendrez, papa, vous reviendrez.

— Mais, sûrement, je reviendrai.

Micheline a trouvé ce dialogue bien long. Elle n'a pas de doute, elle, sur le retour d'Hubert.

Un officier d'état-major, qui est de leurs amis, le capitaine Bertrand Valeray, a offert de le venir prendre en automobile et de le conduire jusqu'à Clermont où lui-même doit se rendre. Il admire la beauté de Micheline, il lui promet de lui donner des nouvelles qui, des quartiers généraux d'armée, se transmettent plus vite. Comme la première fois, Hubert fait arrêter la voiture avant le virage qui supprimera la maison de Vieux-Moulin. Il agite le bras vers ces dames rassemblées sur le balcon, puis il met ses mains en porte-voix :

— Au revoir, Micheline. Au revoir, Sabine.

Cette fois, on ne pourra pas confisquer les adieux.

— Sabine? Pourquoi Sabine?

— Il m'appelle ainsi parce que je suis grande, explique Tuilette.

Sur quoi, elle se sauve et va se cacher sous les arbres pour mieux pleurer. Les arbres sont des amis à elle, et qui se taisent.

IV

LA DÉCOUVERTE DU CŒUR

La vie a repris son cours monotone, suspendue aux lettres du front. Ces lettres, qui sont adressées aux deux femmes comme si elles ne pouvaient être séparées l'une de l'autre, sont maintenant un peu différentes : elles donnent des détails assez obscurs, assez mystérieux, chargés d'allusions. Hubert sait qu'une petite fille est au courant, et Tuilette ne demande pas mieux que de renseigner sa mère. Mais celle-ci ne réclame jamais d'explications. Elle a réalisé son ancien projet. Le bel uniforme blanc avec la cape bleu marine a été sorti de son carton. La direction de l'hôpital du Rond-Royal, à l'entrée de la forêt, a enrôlé Mme d'Entrève qui ne montre pas des dispositions surprenantes pour le soin des blessés, mais qui, par son charme physique, exerce sur eux une autorité bienfaisante.

— Oh ! n... de D... ! s'est écrié l'un d'eux la première fois qu'elle est entrée dans la salle, et cette exclamation contenait un tel élan admiratif que Micheline en est devenue toute rouge.

Le fait est qu'elle ressemblait, ce jour-là, à une apparition. Ses cheveux blonds dépassaient le voile, et le visage un peu poudré, très peu, était si nacré qu'il semblait lumineux. Dès lors, sa réputation est faite : on l'appelle pour calmer les nerveux, les douloureux, les déprimés. Consciente de son pouvoir, elle a adopté cette formule un peu trop maternelle pour l'effet qu'elle produit :

— Mes blessés, ce sont mes enfants !

Qu'est devenue Tuilette dans cette affaire? Elle a quitté Vieux-Moulin qui est trop loin de Compiègne. Ses grands-parents de Caumont l'ont recueillie dans leur belle villa qui, précisément, est proche l'hôpital. Tout y est si bien à sa place qu'il faut sans cesse prendre garde à ne rien déranger. M. de Caumont surveille le moindre de ses bibelots d'un œil minutieux. Mais, sauf cette manie, il s'occupe volontiers de l'enfant. Cependant, il préfère qu'elle soit dehors plutôt que dedans.

Tuilette erre souvent dans l'hôpital à la recherche de sa mère. Les infirmières la gâtent. Elle apporte quelquefois pour les blessés des bonbons

qu'elle a achetés sur ses économies. Un de ces blessés l'a prise en amitié et la supplie de rester près de son lit :

— C'est que j'ai une petite fille comme vous. Elle doit être de votre âge. Elle est dans le Midi. J'aimerais tant la voir. Je la gâterais tant.

— Votre femme ne peut-elle pas vous l'amener? demande Tuilette.

— Ma femme? Je n'ai plus de femme.

— Elle est morte?

— Non, elle est partie.

Voilà Tuilette perplexe. Il y a donc des femmes qui s'en vont toutes seules et qui ne viennent pas voir leur mari blessé, et qui abandonnent leurs enfants dans le Midi? C'est bien compliqué. Ce doit être une suite de la guerre. Le blessé lui caresse doucement les cheveux :

— Permettez-moi, mademoiselle : il me semble que ce sont les cheveux de ma fille.

Comment Tuilette ne le lui permettrait-elle pas? Sa mère entre dans la salle sur ce dialogue : une entrée rayonnante qui est suivie de tous les lits.

— Mes blessés, répète Micheline, ce sont mes enfants.

M. et Mme de Caumont à qui Tuilette est confiée ont beaucoup vieilli. Ils n'étaient pas destinés

aux événements tragiques. Pareils à ces bibelots qu'on garde sous verre, ils se seraient conservés ni peu, ni guère dans un temps normal. Mais le globe a été brisé et ils sentent les intempéries. La présence de l'enfant — presque une jeune fille — les agite. Ils engagent leur fille à la reconduire rue Dumont-d'Urville, à la rentrée. Ainsi en est-il décidé. Tuilette ne peut se plier à un tel sacrifice : elle écrit à son père en cachette, mais, à cause de l'offensive de Champagne qui suspend les correspondances et des attaques de Vimy-Arras, la réponse est longue à venir. Elle doit réintégrer le cours Massillon en octobre. Comme elle montre une grimaçante figure en larmes, elle reçoit d'emblée une avalanche d'observations :

— Sabine-Marie, la guerre impose des devoirs à tout le monde, et le premier des devoirs est le courage.

Le courage ! Comme si elle n'était pas la fille de son père et quand donc en a-t-elle manqué? Ce prénom de Sabine sorti en sifflant des lèvres minces de la directrice, Mme Brocardeau, elle le prendrait en horreur si son père ne l'avait pas adopté, et si gentiment. Quant aux devoirs, elle en désire rencontrer d'autres, plus importants, et ailleurs. Bientôt on lui découvre mauvais esprit

parce que la maîtresse de classe a voulu parler des opérations, et notamment de la bataille de la Marne gagnée par miracle, et que Tuilette l'a clouée avec les ordres de Joffre et l'attaque en flanc du général Maunoury. Toutes ses compagnes s'extasient sur son audace, son aplomb et sa science.

— Vous êtes une vaniteuse et une prétentieuse, lui est-il déclaré. Qui vous a si mal renseignée?

— C'est papa.

La maîtresse n'ose pas insister. Mais, dès lors, Tuilette reçoit les plus mauvaises notes. La lettre de son père arrive enfin qui, plaisamment, mais fermement, prie Mme d'Entrève de la retirer du cours Massillon.

— J'allais précisément vous la renvoyer, affirme la directrice qui n'entend pas être devancée. Sabine-Marie pose au grand capitaine et l'orgueil la rend insupportable à ses maîtresses et à ses compagnes. L'orgueil est le premier des péchés capitaux.

Micheline ne se doutait pas qu'elle avait pour fille une orgueilleuse. Elle l'apprend avec étonnement et ramène Tuilette à Compiègne où s'est ouvert un cours familial, avec de bonnes institutrices qui préparent les jeunes filles aux brevets et même au baccalauréat. La nouvelle élève suivra

les leçons régulièrement, allant et venant de la villa de ses grands-parents à la ville. Toute seule? Quand M. de Caumont a de bonnes jambes, il l'accompagne. Mais il sent ses rhumatismes. C'est la guerre : les jeunes filles ne sont plus gardées.

Cependant les essayages ont recommencé pour Micheline. Ils ont recommencé en grand secret. Elle vient exprès de l'hôpital et s'enferme avec un tailleur bossu que son heureuse bosse a fait réformer. Un jour enfin elle appelle Tuilette :

— Comment me trouves-tu?

Tuilette peut à peine en croire ses yeux. Sa mère porte un costume d'homme qui lui sied à merveille. Pourquoi cette mascarade?

— Ai-je l'air d'un garçon? reprend Mme d'Entrève.

Tuilette cherche dans sa mémoire :

— Je ne connais pas de garçon comme ça.

Elle s'est rappelé brusquement le jeune homme maigre de la plage d'Anglet, qui avait des yeux si extraordinaires et une chevelure en aile de corbeau. L'homme s'annonçait déjà. Tandis qu'elle a devant elle un travesti trop joli, trop blanc, trop rondelet, qui ne peut guère faire illusion et qui sera regardé autant qu'une femme. Allons, le succès est manqué : cette fillette ne trouvera jamais rien

d'agréable à dire à personne. Il faut pourtant lui donner une raison. Et Mme d'Entrève se penche pour lui glisser à l'oreille :

— C'est pour aller voir ton père qui est tout près d'ici.

— Tout près d'ici?

— Oui, dans la vallée du Thérain. Les femmes ne peuvent pas entrer dans la zone des armées.

— Et moi? réclame Tuilette.

— Oh ! toi, ce n'est pas nécessaire.

La petite expédition, favorisée par le capitaine Bertrand Valeray, a réussi, et Mme d'Entrève a pu rejoindre son mari qui était au repos en arrière des lignes. A la vérité, le cordon de surveillance ne s'est pas toujours mépris sur le fameux travesti. Mais il y a, pour un joli visage et pour une action hardie, des complicités indulgentes. La visite a pu se prolonger quarante-huit heures. Elle s'est prolongée bien plus longtemps dans le souvenir, et l'héroïne en a parlé comme d'une victoire. Tuilette, avec toute son érudition militaire, n'avait pas prévu l'importance de ce fait d'armes.

Le capitaine, cependant, comptait profiter du voisinage et venir à Compiègne en permission, mais l'assaut de Verdun a commencé. Les permissions, du coup, sont supprimées. A la villa, M. et

Mme de Caumont se disputent et Mme d'Entrève ne vient plus à cause de l'affluence des blessés à son hôpital. Les deux vieillards, qui se sont toujours entendus, ont rompu l'accord. Devant la nouvelle avance allemande, Mme de Caumont veut repartir pour Biarritz. M. de Caumont déclare qu'il restera sur place :

— S'*ils* viennent, je les recevrai. Et dignement. J'ai ouï-dire qu'*ils* respectent les titres. *Ils* trouveront le comte de Caumont.

— Ils ne respectent rien, mon ami. Ils insulteront vos cheveux blancs.

— Eh bien, tant pis pour eux.

Il s'est redressé avec fierté. Comme la discussion s'envenime, n'imaginent-ils pas de prendre Tuilette pour arbitre, car ils la savent renseignée sur les opérations? Celle-ci prend son rôle au sérieux et prononce son jugement :

— Verdun ne sera pas pris. Vous pouvez rester, grand-père.

— Comment le sais-tu?

— Le général de Castelnau est allé voir. Et Joffre a nommé un nouveau général.

— Comment s'appelle-t-il?

— Pétain. Les Allemands ont cessé d'avancer.

— Vous voyez? triomphe M. de Caumont en se

tournant vers sa femme. Cette petite est la sagesse même. Je ne fuirai plus.

Et la lettre, qui, un peu plus tard, vient des armées, confirme le verdict de Tuilette qui n'est pas médiocrement fière d'être d'accord à distance avec son père, le capitaine. Pour le coup, la directrice de la rue Dumont-d'Urville la qualifierait d'orgueilleuse.

Au mois de mai, le capitaine d'Entrève peut enfin prendre quelques jours de congé. On rouvre en hâte pour lui la maison normande de Vieux-Moulin, et Mme d'Entrève quitte momentanément l'hôpital. Tuilette est abandonnée le premier jour, mais elle s'y attend. Elle sait qu'elle aura sa revanche avec les conversations du matin. Cependant elle n'a pas prévu que sa revanche serait si éclatante. Car ces conversations se prolongent bien au delà des matinées. Son père ne peut plus se passer d'elle. Il l'emmène dans ses promenades en forêt, du côté des étangs, ou par la route des Nonnes au carrefour de la Fontaine Maître-Jean. C'est l'allée qu'elle préfère, parce que les branches des hêtres et des charmes forment une voûte étroite propice à l'intimité. Micheline en est aussi, mais en tiers. Elle n'est pas assez au courant des choses. De temps à autre, il s'adresse à elle, mais

par politesse, ou parce qu'il la voit contrariée. Tandis que la science de Tuilette l'enchante.

— Où as-tu pris tout cela?

Elle a appris toute seule à dépouiller les journaux. Une de ses maîtresses qui a vécu en Suisse reçoit la *Gazette de Lausanne* et la lui passe. Elle y découpe les communiqués allemands et les compare aux nôtres.

— Cette petite Sabine est très intelligente !

Mme d'Entrève a reçu, au cours de sa vie de femme, des compliments innombrables, mais pas celui-là. Elle en est jalouse et même elle trouve Hubert injuste. Pourquoi ne vante-t-il pas les mérites de sa femme à l'hôpital ?Ne sait-il pas qu'elle est une infirmière hors ligne? Il le sait, mais il l'engage à ne pas continuer son service.

— Vous avez vos parents qui prennent de l'âge, et surtout vous avez Tuilette. Ah ! je me trompe toujours : vous avez Sabine. Cette enfant vaut qu'on s'occupe d'elle. Je lui crois autant de cœur que de cervelle. Comme nous serons heureux tous les trois quand cette guerre sera finie !

Tous les trois? Autrefois n'aurait-il pas dit : tous les deux? Tuilette, demeurée en arrière à cueillir des églantines aux haies, entend la fin de la phrase :

— Quand sera-t-elle finie, papa?

— On ne peut pas savoir. Je suppose que, pendant que nous retenons les Allemands devant Verdun, le Grand Quartier prépare avec les Alliés une offensive générale. Ce sera peut-être le dénouement. Mais il y a les sous-marins.

— Ah! oui, les sous-marins, répète Tuilette d'un air entendu.

Micheline, elle, n'en a jamais ouï parler. Il faut lui expliquer le danger que représentent pour les Alliés ces engins de destruction.

— Enfin, ajoute le capitaine, les États-Unis entreront peut-être un jour dans la danse.

— En voilà assez! déclare Micheline qui parle en enfant gâtée. Coûte que coûte, il faut en finir.

— Coûte que coûte, que veux-tu dire?

— Eh bien oui, qu'il n'y ait ni vainqueur ni vaincu.

Le père et la fille, sans y prendre garde, ont échangé un regard complice. Ainsi ont-ils convenu sans paroles de ne pas relever les propos de la pauvre femme. Ils s'accordent par-dessus elle. Et Tuilette, pour ne pas abuser de sa victoire, se perd sous bois à la recherche des fleurs. Les feuilles sont encore légères aux arbres et les rayons du printemps n'ont pas de poids. Une fillette, dans sa

course, est comme soulevée. Elle se sent des ailes parce que son père la comprend. Des ailes? Le jeune homme de la plage d'Anglet a trouvé les siennes. Elle sait qu'il s'appelle Georges Guynemer et qu'il a déjà abattu plusieurs appareils ennemis. Par son grand-père, elle est renseignée. Un jour ou l'autre, ne rencontrera-t-elle pas le jeune aviateur à Compiègne?

Il a été descendu par toute une escadrille allemonde dans le ciel de Verdun. Gravement blessé, il a été transporté à Paris et hospitalisé à l'hôtel Astoria. Puis il vient achever sa convalescence dans la villa de ses parents, rue Saint-Lazare. C'est une belle villa, un peu en retrait, avec des briques rouges et des balcons renflés. Un portail de fer et quelques arbres la séparent de la rue et des maisons voisines. Un jour elle rencontre en effet le héros. Mais elle est accompagnée de sa mère en costume blanc de la Croix-Rouge. Voici qu'elle le reconnaît et s'arrête net devant lui. Comme il est beau dans son uniforme sombre éclairé par les décorations ! Le regard est prodigieux. Il fascine comme celui de l'oiseau de proie. Mais où donc va-t-il se perdre?

— Viens-tu? appelle Mme d'Entrève qui se retourne.

— Maman, c'est lui.

— Qui?

— Georges Guynemer.

Micheline la rejoint. Le jeune homme, qui n'avait pas même remarqué leur présence, les aperçoit enfin parce qu'elles sont là, immobiles toutes deux et comme figées. Mais c'est la mère qu'il regarde. Les voici qui échangent un sourire, et puis il passe. Le visage de Tuilette s'est décomposé. Pourquoi l'oiseau de proie n'a-t-il pas choisi cette victime offerte? Elle sent déferler en elle des sentiments contraires, de révolte et d'amour, d'indignation et de douleur, comme ces hautes vagues qu'elle voyait à Guéthary s'élever ainsi que des murailles et s'abattre sur le rivage. Sa mère a pris sans le vouloir une revanche sur son accord avec son père consommé en dehors d'elle. Mais les femmes qui sont mariées ont perdu le droit de regarder les jeunes gens. Elle a beau n'avoir que quatorze ans : elle a fixé les lois de la vie sentimentale. Elle apprendra tôt ou tard que la vie sentimentale n'a pas de lois.

Et voici qu'à l'hôpital où elle était allée la chercher un jour, elle surprend sa mère riant familièrement avec des médecins-majors. Cela non plus n'est pas admissible. Une femme dont le mari est

aux armées ne doit pas rire avec d'autres hommes, surtout avec des docteurs qui soignent des blessés. Il n'est pas de juge plus sévère que les enfants. Le rire de Micheline sonne franc et clair. Il n'a rien d'équivoque. Personne ne peut s'y méprendre. Mais Tuilette pense à la vie des tranchées qu'elle connaît vaguement, qu'elle soupçonne. Tuilette est impitoyable. Pour qu'elle pardonne à sa maman trop gaie, il faut que celle-ci, à la villa Caumont, manifeste une inquiétude démesurée à cause du retard d'une lettre.

Un malheur peut-il arriver? Tuilette se le demande quelquefois avec terreur. Cependant elle s'est méprise sur l'angoisse maternelle. Mme d'Entrève n'imagine point, ne saurait même imaginer la possibilité d'un malheur. Elle a seulement besoin de sentir continuellement la présence, même lointaine, de son cher Hubert. Elle tremble qu'il ne l'aime moins, qu'il ne la trahisse.

— Mais il n'y a pas de femmes au front, lui a-t-il juré à sa dernière permission.

— J'y suis bien allée en costume d'homme.

De bonne foi, elle est persuadée qu'elle est allée jusqu'au front. Elle confond les cantonnements avec les tranchées. Elle n'a jamais eu de la guerre une idée précise. Tandis que Tuilette s'est tout

fait expliquer, et notamment par le commandant Valeray — car il a eu de l'avancement — qui est venu en visite et qui a été affecté au Grand Quartier.

Or le Grand Quartier est transféré au palais de Compiègne. Après la bataille de la Somme où elle avait vu la réalisation des prophéties paternelles — cette offensive générale préparée pendant que les Allemands étaient retenus devant Verdun imprenable — et qui l'a bien déçue, car son père y est allé quatre fois avec son régiment, Joffre a été disgracié. Un nouveau général en chef a été nommé, celui qui a remporté avec Mangin les dernières victoires de Verdun.

— Comment s'appelle-t-il? lui a demandé M. de Caumont.

— Il s'appelle Nivelle.

— Ses bureaux sont bien logés, murmure le vieil homme scandalisé. Ils ont pris les appartements de l'Empereur et de l'Impératrice.

Quand il se promène avec sa petite-fille, il aime à se rapprocher du palais.

Le palais où sa mère, dame d'honneur de l'impératrice Eugénie, l'a conduit tout enfant, où il a joué avec le prince impérial, est resté pour lui comme un lieu consacré ; et que le Grand Quartier

ait osé y installer ses bureaux, c'est là une profanation qu'il ne lui pardonnerait pas s'il ne pressentait intérieurement que l'Histoire vient encore habiter la demeure des rois.

— Regarde, recommande-t-il à Tuilette qui, dressée déjà à comprendre le passé, l'écoute pieusement, regarde ces lignes régulières, cette façade. C'est l'œuvre de Gabriel. Le style est aussi pur que celui de Versailles, si les dimensions sont plus réduites.

Mais l'enfant préfère qu'il fasse défiler des fantômes, ces fantômes féminins dont elle a pu voir les visages sur des tabatières ou des boîtes à poudre dans les collections de son grand-père, Marie-Louise, la reine Marie-Amélie, et surtout la belle impératrice Eugénie aux épaules tombantes, au port rayonnant.

— Ton père, reprend le vieillard, ne t'a-t-il pas emmenée à cheval jusqu'à la butte des Beaux-Monts?

— Oh ! plusieurs fois.

— Du sommet, tu as vu le palais tout petit, au bout de cette avenue droite qui a six kilomètres de longueur.

— Oui, grand-père : il avait l'air d'un jouet.

— Eh bien, l'Empereur...

— Lequel, le vrai?

— Le premier — mais l'autre était si honnête homme et si triste — a fait tailler dans la forêt cette avenue en une seule nuit afin que le lendemain, à son réveil, l'impératrice Marie-Louise eût une vision plus belle que celle des jardins de Schœnbrunn.

— Schœnbrunn?

— Oui, un palais de la maison d'Autriche, près de Vienne.

— Ah! oui, grand-père, c'est là qu'est mort l'Aiglon, le petit duc de Reichstadt, Napoléon II.

Il la considère avec admiration :

— Mais tu sais beaucoup de choses! Ta mère n'en a jamais tant su. Mes collections ne l'intéressent que pour leur prix.

Comment parle-t-il ainsi devant Tuilette? Il se le reproche aussitôt et coupe court :

— En une nuit, jusqu'aux Beaux-Monts : quelle perspective pour la jeune impératrice à son petit lever!

Tuilette reste incrédule :

— Ce n'est pas possible : en une nuit!

— Ah! ah! se met à rire M. de Caumont. Voyez comme elle est maligne! Elle a deviné la supercherie. L'Empereur avait triché en effet. L'avenue

était prête, mais il avait laissé un rideau d'arbres qui la masquait. Et, la nuit, il s'est contenté de tirer le rideau. Ainsi passa-t-il aux yeux de sa femme — pas longtemps ! — pour un enchanteur tout-puissant, un magicien de contes de fées.

A la grande épopée que réclame Tuilette, il préfère pour son compte les fêtes du Second Empire.

— Tu sais, petite, qu'elle vit encore.

— Mais qui?

— L'impératrice Eugénie. Elle est revenue ici, il y a trois ou quatre ans, dans ce palais où elle fut la souveraine adulée et l'organisatrice des plus belles fêtes et des parties dans la forêt, comme un humble visiteur, accompagnée de M. Piétri. Elle a voulu tout voir, jusqu'à la chambre et aux jouets du prince impérial. Si elle s'était annoncée, nous serions venus, ta grand'mère et moi, afin de lui composer une Cour.

— A-t-elle beaucoup changé, grand-père?

— Oh ! Tuilette, elle a quatre-vingt-dix ans. Je suis un jeune homme à côté d'elle.

Que M. de Caumont pût faire figure de jeune homme, cela paraît si divertissant à Tuilette qu'elle réprime une irrespectueuse envie de rire. Quant à l'impératrice, elle ne l'imagine qu'éternellement

jeune, telle qu'elle l'a vue sur une boîte à poudre de la collection.

Un jour, ne voient-ils pas sortir du palais une automobile avec un fanion officiel? Juste le temps d'apercevoir dedans le profil régulier d'un chef : des yeux enfoncés, une courte moustache, un beau visage tourmenté.

— Qui est-ce? a osé demander la curieuse Tuilette à un sous-officier de service qui passait.

— Le général Nivelle.

M. de Caumont, impressionné, déclare :

— Il porte le poids de lourdes responsabilités.

Et Tuilette, qui se le représentait sous les traits d'un Napoléon à Austerlitz montré à Guéthary par Mlle Nicollaud, ajoute avec une mélancolique sympathie :

— Comme il a l'air triste !

— Oui, l'approuve son grand-père, cet air m'a rappelé Napoléon III. Mais lui, il est plus beau.

Quand elle apprend quelques jours plus tard, par ces communiqués où elle découvre à travers les lignes la vérité, que notre offensive du 16 avril n'a pas réalisé les grandes espérances fondées sur elle, Tuilette consternée revoit dans la voiture la noble effigie régulière dont la tristesse l'a frappée.

Elle raconte cette brève entrevue à son père,

lorsque celui-ci reparaît à Vieux-Moulin après les combats de Laffaux où le 4e régiment de cuirassiers, rattaché à la 1re division de cavalerie, s'est couvert de gloire. Mais déjà Pétain a remplacé Nivelle.

— Est-ce la fin de la guerre, cette fois, papa?

— Les Américains arrivent.

Mme d'Entrève est à bout de patience : ils auraient bien dû arriver plus tôt. Ont-ils pensé à toutes les femmes de France qui attendent depuis si longtemps? Ont-ils pensé aux petites filles qui sont privées de leur père et qui auraient tant besoin, comme Tuilette, de s'appuyer sur lui? Le capitaine a-t-il deviné qu'un abîme se creuse entre sa femme et sa fille sans que ni l'une ni l'autre ne le soupçonnent? Il a paru soucieux durant cette nouvelle permission. N'a-t-il plus confiance dans l'issue de la guerre ou songe-t-il que son absence est irrémédiablement préjudiciable à son foyer? A-t-il perçu l'écho des rires innocents de Micheline avec les médecins-majors? Il y a eu de mauvais troubles aux armées, et de mauvais bruits à l'intérieur. Ces menaces défaitistes ne sont-elles pas conjurées? Les promenades dans la forêt, dont l'ombre protège contre le chaud soleil d'août, sont plus silencieuses qu'au printemps. Être chez

soi pour si peu de jours et ne pouvoir jouir des heures qui passent, les sentir passer et, avec elles, ce qu'il faudrait dire et qu'on n'ose pas dire ! C'est encore l'insouciance de Micheline — puisque son mari est là — qui les rapproche tous trois. Sur trois, il en est jusqu'à deux dont la joie est blessée. Mais la troisième excelle à limiter la conversation à des anecdotes plaisantes :

— Pourquoi ces permissions sont-elles si rares? Les enfants en arrivent à ne plus connaître leur père. *(Tuilette en extase approuve.)* Ainsi figurez-vous que le petit Dinard disait l'autre jour à l'un de ses frères en montrant son papa en uniforme qui présidait la table : « J'aime quand ce monsieur vient chez nous, parce qu'il y a du poulet... » Et le petit Corsier qui n'a que trois ou quatre ans : il portait encore la robe quand son père a été tué. Son premier costume d'homme a été un costume de deuil. Il était si content de sa culotte que sa mère l'a trouvé sautant de joie dans ses habits noirs devant l'armoire à glace...

Elle a ri de ses histoires beaucoup plus que son mari et sa fille. Et, quand part le capitaine d'Entrève, Tuilette, cette fois, connaît la sorte de désespoir qui semble réservé aux amoureuses abandonnées. Mais elle ne demande pas à sa mère de

la consoler. Sur le pas de la porte, son père lui a dit : « Sois brave, toute la vie, petite... » Elle ne se sent aucun goût pour la bravoure.

Les amoureuses abandonnées? N'avoue-t-elle pas qu'elle voudrait maintenant connaître Georges Guynemer !

— Vous me conduirez chez lui quand il y sera, grand-père, a-t-elle supplié M. de Caumont.

— Ah ! tu veux voir le héros du jour? Parfait, ma petite. Combien d'avions abattus?

— Cinquante, grand-père. Un demi-cent.

Guynemer est revenu en tempête chez ses parents à Compiègne. Tuilette qui l'a vu — elle voit tout — a rappelé sa promesse à M. de Caumont.

— Eh bien, nous irons demain. Son père est de mes amis.

— Non, non, grand-père, aujourd'hui. *Il* peut repartir d'un instant à l'autre.

— Il n'est pas si pressé.

— Je sens qu'il est pressé.

Le grand-père et la petite-fille sont aimablement accueillis par les parents du héros. Mais pourquoi respire-t-on l'orage dans cet élégant salon? Pourquoi ces figures troublées, presque ravagées, des sœurs, de la mère, du père lui-même? Où est

Georges? Ne viendra-t-il pas? Georges veut repartir immédiatement. Il apparaît sur le seuil, il recule en apercevant des étrangers et son front se rembrunit encore.

— Cette enfant... commence M. de Caumont désignant Tuilette.

Il s'agit bien de Tuilette. Georges Guynemer a salué avec courtoisie, s'est excusé, s'est éclipsé. Elle ne le verra plus. Elle sait qu'elle ne le reverra plus. Va-t-elle sangloter tout haut? Comme un sanglot la soulagerait, car elle étouffe ! Non, non, elle se tiendra. Elle est la fille du capitaine d'Entrève. Elle se tiendra d'autant mieux que, par un mystérieux avertissement, elle devine ses absurdes pressentiments partagés. Par qui? Par celles que des liens fraternels attachent à ce Georges et qu'agitent, comme elle, d'invisibles vols de présages.

— Eh bien, l'interroge son grand-père au retour, pas galant, le héros. Il ne s'occupe pas des jolies jeunes filles.

— Il a d'autres occupations, répond bravement Tuilette dédaignée.

Elle accepterait tous les dédains, elle accepterait toutes les humiliations pour lui avoir vu un autre visage. Un autre visage que ce grand air tourmenté

et fatal. Ses parents ne devraient pas le laisser repartir. Ses chefs ne devraient pas le laisser repartir. Sont-ils donc aveugles et ne soupçonnent-ils pas les signes de fatigue? Ne savent-ils pas où il va? De quelle beauté surnaturelle se pare un visage tourmenté et fatal? Ces yeux presque hagards ont, du haut des cieux, scruté tous les gouffres, même celui qui maintenant l'appelle. Et Tuilette laisse couler ses larmes, car elle sait que son grand-père n'y voit rien. A-t-on jamais pleuré d'avance les héros?

Un mois plus tard, la disparition de Georges Guynemer — dont ni le corps ni l'avion n'ont pu être retrouvés, l'air les ayant engloutis comme la mer un vaisseau perdu — trouve toute la France incrédule, sauf une petite fille qui savait...

V

LA FIN DE L'ENFANCE

Un hiver encore, un hiver marqué par des visites d'avions ennemis. Tuilette, curieuse, les veut chercher dans le ciel, tandis que M. et Mme de Caumont, de leurs pas menus, se précipitent à la cave où ils s'aperçoivent qu'elle ne les a pas suivis.

Le premier jour du printemps, le 21 mars 1918, comme Tuilette remonte la grande avenue de la forêt, un cartable sous le bras, pour se rendre comme d'habitude à son cours à Compiègne, un cavalier, qui depuis un instant l'observe, met son cheval au pas à côte d'elle et la salue familièrement:

— Bonjour, mademoiselle Tuilette.

Elle reconnaît le commandant Valeray qui, de temps à autre, vient à la villa — rarement, car il est très occupé — et qui a tant d'admiration pour sa mère. Il s'informe de Mme d'Entrève, puis du capitaine.

— Où est-il exactement? demande Tuilette.

— Je ne puis pas vous le dire. Mais il est au repos tout près d'ici. Il ne court aucun risque... pour le moment.

— Si vous savez quelque chose sur lui, vous nous avertirez, commandant.

— Je vous le promets.

Il hésite, puis se penche sur l'encolure de son cheval :

— Vous savez garder les secrets, mademoiselle Tuilette?

— Sans doute, répond-elle, étonnée qu'on puisse douter d'elle.

— Aujourd'hui est un grand jour. Je reviens de la butte des Beaux-Monts. On entend la canonnade et la terre en tremble.

— Que se passe-t-il donc? Nous attaquons?

Nous attaquons : elle a si bien prononcé la phrase que Valeray en sourit. Mais le visage de l'officier est promptement redevenu sérieux :

— Ce sont les Allemands qui attaquent. Ils attaquent sur le front anglais.

Elle n'en demande pas davantage. Elle a deviné qu'il est en souci.

Le lendemain, il est venu en courant à la villa de Caumont. Les deux vieillards lui ont paru

si desséchés et fragiles qu'il n'a pas osé leur parler. Tuilette, qui a bientôt seize ans, est encore la personne la plus raisonnable :

— Vos grands-parents ne seraient-ils pas mieux à Paris, mademoiselle?

— Oh ! pourquoi?

Il est déjà reparti en automobile. Il n'est resté qu'un instant à peine. Pourquoi cette visite rapide? Pourquoi s'est-il adressé à elle? Elle devine des événements graves. Le dernier mot de son père en partant : « *Sois brave, toute la vie, petite,* » lui revient brusquement à la mémoire : par quelle association d'idées? Se serait-on adressé à elle parce qu'elle seule peut remplacer l'absent? Elle rentre au salon et essaie de prendre de l'autorité :

— Grand-père, nous allons partir pour Paris.

— Pourquoi? demande-t-il comme elle.

— Pour me faire plaisir et pour votre santé.

— Ça, Tuilette, non : jamais plus je ne quitterai Compiègne, quand même les Allemands y devraient revenir. C'est assez d'une fois.

Quand même les Allemands y devraient revenir : voilà donc ce que signifiait la visite du commandant Valeray. Eh bien, grand-père a raison : on les attendra. M. de Caumont est devenu avec l'âge comme ces chats qui ne s'attachent qu'aux im-

meubles. Sa maison et ses collections le retiennent, et sa femme en fait partie Mais que deviendra Mme d'Entrève? Tuilette ne doit-elle pas avertir sa mère? Sa mère appartient à un hôpital de la Croix-Rouge : elle en suivra la destinée, il est donc inutile de l'épouvanter. Et puis elle n'observerait pas la consigne de silence commandée par l'officier du Grand Quartier.

Voici que le Grand Quartier a déménagé dans la soirée du 25 mars. Les nouvelles sont mauvaises. Le front anglais a été percé. Pourvu que les troupes françaises arrivent à temps pour boucher la voie ouverte ! Tuilette essaie d'interrpéter les journaux, mais c'est un effort trop grand. Des avions ennemis lancent des bombes. Des obus ont éclaté çà et là. Compiègne se vide. On n'y rencontre plus personne, ni un habitant, ni une voiture, ni un soldat. Quel contraste avec son aspect la veille encore ! Naturellement, le cours est fermé. M. de Caumont ne consent plus à sortir. Par prudence, il a accumulé dès longtemps les provisions. Il a mis les choses au pire et s'attend d'un instant à l'autre à voir surgir un casque prussien, comme en 1870.

Livrée à elle-même, la jeune fille s'est aventurée jusqu'au Palais occupé hier encore par le Grand

Quartier. Aucune sentinelle ne l'arrête. Elle pousse la grille ouverte et traverse la cour. Elle prend l'escalier d'honneur. Quelle audace tout de même pour une jeune fille de seize ans ! Les salles vides sont pleines de sonorité. Ses pas y retentissent, bien qu'elle marche avec précaution comme si sa présence était sacrilège. Elle parvient à la salle des fêtes où les statues en marbre blanc de Lœtitia à demi couchée et de Napoléon debout sous la toge romaine se font vis-à-vis aux deux extrémités. Une torpille de petit calibre, qui a dû tomber dans le voisinage, a été déposée — par qui? — comme un hommage aux pieds de l'Empereur. L'Empereur la rassure comme un être vivant. Elle se retire sur la pointe des pieds pour ne pas troubler son repos. Oubliera-t-elle jamais l'impression de ce palais mort dont les pièces désertes lui ont paru démesurées?

Quand elle raconte son équipée à son grand-père, celui-ci lève les bras au ciel :

— Le palais est abandonné. Tout est perdu...

On doit se battre tout près, dans la direction d'Estrées-Saint-Denis, du côté de Noyon, du côté de Lassigny. On entend le canon tous les jours, toutes les nuits, et l'on a l'impression que ses grondements se rapprochent. Mme d'Entrève,

vaguement désemparée, ne donne aucun ordre. Elle aurait voulu renvoyer Tuilette, mais, puisque les de Caumont refusent de partir, elle ne sait à qui la confier. Son optimisme naturel et son insouciance ont raison de toutes les craintes. Elle n'a jamais nettement réalisé la guerre. Et puis Hubert n'est-il pas quelque part, en avant de Compiègne, prêt à la protéger? Elle est sans nouvelles de lui, mais personne n'a de nouvelles. Les courriers sont supprimés ou retardés dans le désarroi général. Les on-dit courent, courent : ils courent comme *le furet du Bois, mesdames*, qui est un jeu d'autrefois, d'avant la guerre. Ces on-dit sont maintenant tous défaitistes, ou à peu près tous. Que n'annonce-t-on pas? Que les Allemands sont à Amiens, qu'ils sont à Noyon, qu'ils sont à Lassigny, qu'ils sont au Plessis-de-Roye, le beau château du temps des Condé qui appartient à Mme du Pontavice.

Et puis, aussi rapidement que la population s'est alarmée, elle se rassure. Compiègne se remplit à demi et se ravitaille. Ce sont gens de France, prompts et vifs, mais patients, endurants, vite remis des épreuves passées pour en supporter de nouvelles. Cependant, le silence prolongé de son père commence d'inquiéter Tuilette. Où peut-il

être en ce moment? Sans doute a-t-il pris part à la dure bataille qui a suspendu la marche de l'ennemi. Les troupes qui étaient au repos ont sûrement été lancées en avant. Mais maintenant le front est stabilisé, comme disent les communiqués. Noyon est perdu, et Lassigny. La Petite-Suisse où Tuilette s'est promenée souvent nous est restée avec la hauteur du Plémont et le parc du Plessis-de-Roye où Mme du Pontavice l'a fait jouer. Enfin une lettre vient du capitaine d'Entrève, et, cette fois, tant pis ! Tuilette l'a ouverte et lue la première. Elle a été récompensée de son audace, car, si la suscription porte le nom de sa mère, elle commence par ces deux mots : « Mes chéries... » Elle aussi, on l'appelle : *ma chérie*. Elle baise le papier avant d'aller plus loin. Son père est vivant, son père est là.

« Figurez-vous, continue le capitaine, que j'ai failli vous voir à Compiègne en allant à la bataille. Nous étions au repos tout près, dans la région de Senlis, quand nous avons été alertés le 23 mars et emmenés en camions et en autos dans la direction de Noyon. Nous avons traversé Compiègne, mais c'était la nuit, et puis il y avait la consigne. Comme j'ai pensé tendrement à vous dans la ville

obscure ! Je vous aurais donné l'ordre de partir afin de me rassurer. Ne pouvant vous le donner, je me jurais d'aller me battre pour vous, devant vous, et de vous garder. Quand on est mis en ligne devant les siens, devant sa maison, on sait mieux ce que représente le pays et ce que signifie le devoir.

« Ah ! mes cuirassiers, quels braves gens ! Nous n'avions pas dormi deux heures que les Allemands arrivaient. La ligne anglaise avait toute cédé : il n'y avait que nous. Ils débouchaient du Caisnel et du château de Villequier. Nous les avons arrêtés net. Et, comme ils recevaient des renforts, nous nous sommes repliés de Guyencourt sur le calvaire d'Ugny. Ce n'est pas long, mais ce fut dur. L'ennemi n'a pas franchi notre barrage humain. Cependant, nous étions presque encerclés. Contre une bonne troupe qui ne veut pas se laisser enfoncer il n'y a pas d'attaque frontale qui puisse réussir. La difficulté, c'est d'assurer ses liaisons. Mais voilà que je fais de l'art militaire. C'est à cause de Tuilette qui est très savante et me demande toujours des détails.

« Enfin Compiègne est sauvée, et Amiens, et Paris derrière eux. Comme en 1914, c'est l'invasion suspendue. Notre tour viendra d'attaquer. D'attaquer sans arrêt. De délivrer tout le territoire.

Puissé-je voir ce beau jour, et puis revenir parmi vous ! Je ne vous ai jamais tant aimées toutes deux que pendant ces jours où j'étais devant vous. Vous étiez ma force et mon courage. Que Tuilette ou plutôt que Sabine n'oublie pas ma recommandation. Au revoir, mes chéries, Je vous serre passionnément toutes deux sur mon cœur... »

Tuilette a porté en hâte à sa mère le précieux message. Celle-ci s'est jetée sur les bonnes nouvelles. Cependant, elle aurait souhaité une lettre plus personnelle et que sa fille ne fût pas aussi favorisée qu'elle-même. C'est la première fois qu'Hubert les met sur un pied d'égalité, et même Tuilette est nommée deux fois par mention spéciale. Micheline, jalouse, demande quelle est cette recommandation.

— Être brave, sourit Tuilette.

Et Micheline hoche la tête : évidemment il n'était nul besoin, à elle, de le recommander.

Cependant la grande bataille pour la France continue. L'ennemi précipite ses attaques en avril dans les Flandres, à la fin de mai sur l'Aisne. Il s'est avancé jusqu'à la Marne. Il est en bordure de la forêt de Villers-Cotterets. Compiègne est en

péril, et Paris, et le pays tout entier. Chacun, pourtant, avant ces grandes causes, pense à ses amours ou à ses intérêts. Où donc est le capitaine d'Entrève? Au début de mai, ces dames savent qu'il tenait avec la division Brécard le secteur du Plémont et du Plessis-de-Roye. Elles le savent parce qu'il est venu les voir un soir en automobile, secrètement, profitant du voisinage. Tuilette s'est tout à coup trouvée en face de son père dans la ville. Elle est devenue toute pâle, comme si elle allait mourir.

— Eh bien, eh bien, a-t-il dit en riant. Et ma recommandation?

— Vous n'aviez rien dit pour la joie, papa.

— C'est vrai : je n'y avais pas pensé.

Ils se sont étreints si longuement et n'ont songé qu'après cette étreinte à faire vite appeler Micheline. Avant son arrivée, ils avaient échangé tant de confidences qu'il n'en restait plus. Tuilette les a laissés pour s'occuper du dîner. Mais le capitaine a entraîné sa femme au salon comme s'il ne tenait pas essentiellement au tête-à-tête. M. et Mme de Caumont l'ont pressé de questions si saugrenues qu'il a appelé sa fille :

— Explique-leur donc... Ils ne savent rien de la guerre.

La jeune fille est devenue l'amie. Le dîner a été presque gai. Et puis le capitaine est reparti dans la nuit. Il a dit un mot à l'oreille de Tuilette, le même que l'autre fois, et il lui a montré sa mère. Pourquoi ce geste? Les phares de l'automobile ont éclairé l'allée. Au virage, un dernier appel s'est perdu dans le bruit du moteur.

Un dernier appel perdu. Les jours, puis les jours, ont passé. Voilà que, le 9 juin, Compiègne s'est fait à nouveau, à cause du bruit rapproché du canon, la ville, à l'est, du côté de la forêt-lisière comme, du côté du Nord, l'est-ce pas la, précisément, le secteur de la division de cavalerie dont faisait partie le régiment du capitaine d'Antigny? Quelle angoisse pour Tuilette que Mademoiselle Mathieu ait bel affirmer que la Chimère a été transférée en partie à Mont-Médidier n'y croyait rien. La Chimère n'a pas été évacuée. Elle est vide que son père se tue. Elle ne l'a pas assez regretté le dernier fois qu'il est venu à Compiègne. Elle aurait dû le regarder pour le reste de sa vie. Est-ce elle donc plus le revoir?

Les jours, puis les jours ont passé. Aucune nouvelle n'est venue. Tuilette a fait un commandant Tuaterp au Grand Quartier Général. Il

ignore où le Grand Quartier s'est transporté après avoir évacué si promptement Compiègne, mais la lettre parviendra à destination. En effet, le commandant répond que le 2e bataillon du 4e régiment de cuirassiers a été encerclé au Plémont le 9 juin et qu'après une défense magnifique, n'ayant plus de munitions et séparé de tout secours, il a dû être emmené en captivité.

— Soyez patiente, chère mademoiselle Tuilette, et recommandez à votre mère la patience : les nouvelles sont lentes à venir des camps de prisonniers...

La patience ne supprime pas la cruauté de l'attente. Un mois, six semaines s'écoulent, et rien ne vient de l'Allemagne. Une démarche faite par l'ambassade d'Espagne n'a pas donné de résultat : le nom du capitaine d'Entrève n'a pu être relevé dans aucun des centres de captivité.

— Il s'est évadé, a déclaré Micheline. Il reviendra par la Hollande ou par la Suisse.

C'est enfin une nouvelle lettre du commandant Valeray. Dès la première phrase, Tuilette a compris : « Chère mademoiselle Tuilette, vous serez courageuse pour votre mère et pour vous... » Courageuse? elle n'a pas le courage d'aller plus loin. Pourquoi tout le monde la croit-il courageuse?

Tout le monde? C'est son père qui l'a exigé : « Sois brave, toute la vie, petite... » Il ne le lui recommandera plus. Il ne sera jamais plus là pour le lui recommander. Il savait donc, pour qu'il lui ait ainsi parlé, comme elle avait su, elle, que Georges Guynemer ne reviendrait pas? Elle s'en va par la route Eugénie dans la forêt jusqu'à son cher étang de l'Étau, afin d'y pleurer tout son saoul. Elle ne partagera sa peine avec personne, et personne ne la pourrait pénétrer jusqu'au fond, ni l'alléger. Son père est à elle, rien qu'à elle. On avait bien essayé de le lui confisquer : n'avait-elle pas compris à un échange de regards qu'ils étaient seuls tous deux à se comprendre? Elle ne mêlera pas ses larmes aux larmes d'une autre. Déjà, elle se complaît dans sa solitude. Comme on est bien, seule, pour s'étaler toute, se vautrer dans sa souffrance à la façon des bêtes dans l'herbe épaisse !

Elle cherche à se dégager de sa peine comme on s'échappe d'une prison. Elle reprend la lettre du commandant Valeray. Pourquoi cette lettre est-elle adressée à une petite fille de seize ans? C'est trop injuste. A-t-il donc eu peur de l'adresser à sa mère? Oui, sans doute, il aura tremblé devant la douleur d'une femme, tandis que Tuilette... Mais comment est-il sûr de la mort? Les témoignages ne permettent

pas le doute. Des hommes de la compagnie d'Entrève se sont évadés qui avaient vu tomber leur chef dans l'attaque du Plémont, avaient même tenté de le ramasser pour le porter au poste de commandement et avaient dû l'abandonner. Des prisonniers du bataillon avaient dans leurs lettres précisé les circonstances de temps et de lieu. Aucun espoir ne pouvait être gardé.

Cet effort de lutte a soulevé Tuilette. Non, elle ne pleurera pas tout son saoul. Non, sa douleur n'est pas qu'à elle. Elle est chargée d'une mission : il lui faut avertir sa mère, puisque le commandant Valeray n'a pas osé et qu'il a préféré briser une enfant. Comment l'avertira-t-elle? Elle n'y pense pas encore, mais déjà elle revient sur ses pas. Déjà elle a honte de sa fuite. Comme les morts sont exigeants, plus que les vivants peut-être ! Les morts? Elle n'avait pas encore osé employer ce mot en pensée. Il faudra bien qu'elle s'y habitue. Les morts? Il y en avait tant d'autres, il n'y en a plus qu'un.

C'est elle qui prépare sa maman, non pas à l'hôpital, mais à la maison où elle lui a fait demander de revenir pour une communication importante. Rien qu'à cet appel, Mme d'Entrève devrait commencer de se rendre compte. Elle arrive, toujours

fraîche et jolie et sans préoccupations. Comme ce sera difficile !

— Ah ! tu as eu des nouvelles de ton père, petite cachottière.

— Oui, maman. Ce ne sont pas des nouvelles directes. Par le commandant Valeray.

— Elles sont bonnes? Il est prisonnier?

— Non, pas bonnes, maman.

— Il a été blessé? Blessé légèrement? Les Allemands sauront-ils le soigner? Je voudrais le rejoindre, le soigner moi-même, l'avoir à moi.

Elle arrange déjà l'avenir à son gré. Elle ne soupçonne pas la vérité. Elle ne l'imagine même pas. Ne lui suffirait-il pas de la lire sur le visage décomposé de Tuilette? Celle-ci doit alors alléguer une blessure grave.

— Ne me laissera-t-on pas le rejoindre? Le rejoindre par la Suisse? Où est-il? Ne pouvons-nous téléphoner au Grand Quartier?

Croit-elle de bonne foi qu'elle pourra se servir du téléphone militaire? Tuilette, doucement, est venue se placer derrière le fauteuil où sa mère est assise. Elle lui a passé les bras autour du cou. Elle appuie sa joue à la joue maternelle. N'est-ce pas assez clair? Y a-t-il d'autres moyens, pour une petite fille, d'annoncer la mort?

— Je suis sûre qu'il est vivant, a repris l'infirmière qui n'a donc jamais vu de blessés mourir. S'il y avait un malheur, j'en aurais été avertie à l'hôpital. J'en aurais eu le pressentiment. On ne meurt pas comme ça. Un homme comme lui, si fort, si gai. On aura exagéré, Tuilette, crois-moi. Je le retrouverai vivant. Il est impossible que je ne le retrouve pas vivant.

Elle ne s'aperçoit pas qu'elle se met toujours à part. Tuilette n'a-t-elle pas droit à l'inquiétude, à la douleur filiale? Pourquoi fait-elle abstraction de ce que peut éprouver Tuilette? Alors, il faut bien lui montrer la lettre qui ne lui est pas adressée.

— Pourquoi ne m'est-elle pas adressée? réclame-t-elle encore pour prolonger une dernière fois l'attente.

Ah ! oui, pourquoi la lettre ne lui a-t-elle pas été adressée?

Mais, dès qu'elle tient le papier, elle se met à trembler, elle sanglote, elle va s'évanouir. Elle ne peut supporter un tel chagrin :

— Hubert, mon Hubert à moi !...

Tuilette la recueille, lui tamponne les tempes, l'étend sur un lit, la garde et, pendant qu'elle prend tous ces soins, elle se répète à elle-même, comme ces refrains de chansons populaires avec

lesquels les soldats marchent encore sur les routes quand ils n'en peuvent plus de marcher :

— *Sois brave, petite, toute la vie...*

La chère voix n'a pas dit cette phrase à sa mère, mais à elle. Son père l'a donc choisie et le commandant Valeray après lui. Mme Brocardeau, la directrice du cours Massillon, éprouverait-elle encore le besoin de lui recommander le courage? Pourquoi ce rappel de la fielleuse Mme Brocardeau? Est-ce que cela compte en des instants pareils? La révolte contre l'injustice nous revient-elle naturellement dans le malheur?

Cependant, elle essaie d'entendre à l'intérieur le son de la voix paternelle. Mais, déjà, elle ne le retrouve plus dans sa mémoire. Quand il était là et qu'il parlait, elle n'a pas cherché à capter cette musique et voilà que cette musique est perdue. Perdue, comme les yeux, comme le visage, comme tout lui, et comme l'enfance de Tuilette. Car Tuilette, brusquement, se découvre différente. Elle a changé d'âge. Tellement changé ! N'est-ce pas elle qui berce la douleur de sa mère, comme une maman? C'est cela que son père a voulu dire quand il la lui a montrée...

LIVRE II

TUILETTE JEUNE FILLE

I

LES CHEVEUX COURTS

On ne peut garder éternellement des vêtements de deuil, un voile de veuve, surtout dans un pays victorieux. Dix-huit mois après l'armistice, la vie recommence, même pour les cœurs brisés. Ainsi Mme d'Entrève a-t-elle résolu de donner une matinée à Compiègne pour fêter les dix-huit ans de sa fille. Tuilette, à vrai dire, n'a pas été consultée. Mais M. et Mme de Caumont ont beaucoup poussé à cette réunion mondaine.

— A dix-huit ans, Micheline, tu étais déjà mariée.

— Avec un bel officier, ajoute en écho la vieille dame, toute modelée sur son mari.

— Ce pauvre Hubert ! soupire Micheline.

Il est devenu *ce pauvre Hubert*, après avoir été tant pleuré. Tant pleuré par sa femme, car Tuilette n'a pas manifesté une douleur aussi violente. Les

premiers mois, Mme d'Entrève n'a-t-elle pas cru mourir? Elle a laissé à sa fille tout le soin de la maison. Elle le lui laisse encore : ainsi, pour cette matinée, les commandes de petits fours, de sandwiches, de champagne, de porto — ces jeunes filles d'aujourd'hui boivent du porto ! — l'organisation du buffet, le jazz pour les danses. Car on dansera. Tuilette s'y opposait, parce qu'elle ne danse pas très bien. Mais on a tenu bon. La danse aujourd'hui est à la mode. Toute la France est prise d'une frénésie de danser, et jusque dans les villages de la plaine et de la montagne. Micheline dansera-t-elle? Non, évidemment. Autrefois, on faisait cercle quand elle valsait. Mais la valse est surannée. Elle connaît toutefois les pas nouveaux, le tango, le fox-trot. Elle les connaît, rien que pour les avoir vu exécuter, et aussi pour les avoir essayés toute seule, devant sa psyché, en cachette et les pieds nus afin de ne pas éveiller l'attention. Mais, de cette mystérieuse science, elle ne fera part à personne. C'est pour elle, pour elle seule, et c'est un plaisir bien innocent.

Quelle toilette commandera-t-elle pour cette fameuse matinée? Le blanc lui convient à merveille, mais Tuilette a choisi pour elle-même, malgré ses objurgations, une robe blanche, toute

simple, toute unie, presque une robe de demi-deuil après deux ans. Elle s'est rabattue sur le mauve dont la nuance est délicate et favorise le teint des blondes, le mauve de ces colchiques d'automne qu'on appelle précisément des veuves. Les essayages l'ont beaucoup occupée. Ils ont été l'occasion de nombreux voyages à Paris, ce Paris qu'elle n'avait presque pas revu depuis la guerre et qui lui a paru plus agité et plus trépidant qu'au temps de son bonheur. Ils l'ont aussi contrainte à l'achat d'une automobile, mais, là, elle s'est révélée incompétente, et c'est Tuilette qui a désigné la marque, Tuilette qui a passé son brevet de chauffeur et qui ose conduire cette machine à grande allure.

— Les jeunes filles d'aujourd'hui ont toutes les audaces, a insinué Mme Albigny qui pousse dans le monde ses deux filles élevées à l'ancienne mode, toutes confites et pudiques, et par surcroît rebelles aux travaux intellectuels, tandis que Tuilette a réussi brillamment à son baccalauréat qu'elle a préparé on ne sait comment, et son diplôme a même agacé sa mère et suffoqué ses grands-parents.

— Je vous réserve une surprise pour cette matinée, a déclaré Micheline au cercle de famille à Compiègne.

Ce n'est déjà plus la matinée de sa fille. Quelle surprise peut-elle préparer? Sans doute un bijou pour Tuilette, peut-être un de ces minces colliers de perles qui parent si bien un cou blanc et frais. Les grands-parents, pour ne pas être en reste, cherchent dans leurs collections et découvrent une boîte à poudre, don de l'impératrice Eugénie à la mère de M. de Caumont qui, ralliée à l'Empire, avait pris part aux fêtes de Compiègne. Sur le couvercle est peinte l'effigie du petit prince impérial qui semblait promis à la France future et qui devait être tué si misérablement en Afrique.

— Tuilette aime les héros, déclare M. de Caumont qui se souvient de la visite à Guynemer. Micheline aura peine à trouver mieux.

Le matin de la fête, en grand mystère, Mme d'Entrève s'est évadée de la villa. Elle n'a pas l'habitude de se lever si tôt. Encore ensommeillée, elle est montée dans l'automobile, mais elle reviendra pour le déjeuner.

— Elle est allée à Paris chercher le cadeau qu'elle a commandé, se sont confié l'un à l'autre son père et sa mère. Elle est en retard, comme toujours. Heureusement Tuilette est là qui s'occupe de tout.

L'heure du déjeuner est dès longtemps passée

et Micheline n'a pas reparu. Sans doute une panne sur la route.

— Mes équipages n'avaient pas de pannes, déclare fièrement et non sans mauvaise foi M. de Caumont qui déteste le nouveau mode de locomotion.

— Oui, relève Tuilette, mais on n'allait pas jusqu'à Paris avec ses chevaux.

— Il y avait des relais.

Une heure. Une heure et demie.

— Mettons-nous à table.

— J'entends le klaxon, reconnaît la jeune fille.

En effet, l'automobile apparaît et s'arrête devant le perron. Micheline en descend, radieuse, alerte, pimpante, fleurie et sans s'excuser du retard :

— Paris était charmant. Le printemps y court aux Champs-Élysées comme dans nos bois.

— Et la surprise?

— Ah ! ah ! la surprise. Elle dépassera votre attente. C'est extraordinaire, vraiment. Je suis étonnée moi-même. Étonnée et ravie. Mais ce sera pour tout à l'heure. Il est tard et j'ai faim.

— Nous aussi, approuve M. de Caumont exaspéré.

— Je garde mon chapeau, si vous voulez bien.

Pour gagner du temps. Il ne me gêne pas. Il est si léger.

— Tu seras en visite chez toi, murmure Mme de Caumont qui est portée sur le protocole, mais dont les propos n'éveillent aucune attention.

C'est un petit chapeau cloche avec des fleurs, un amour de petit chapeau qui, cependant, cache toute la tête, recouvre toute la chevelure, sauf les mèches blondes qui bouclent par devant.

Après le déjeuner, quand on a passé au salon pour le café, la jeune femme — toujours si jeune — ne peut tenir en place. Elle donne un peu de jour en poussant à demi les persiennes. Elle s'assied, se relève, se rassied.

— Qu'as-tu donc aujourd'hui? proteste M. de Caumont que tous ces va-et-vient fatiguent et qui a besoin de paix autour de lui pour digérer.

— Quitte donc ton chapeau, ajoute Mme de Caumont.

— Justement, déclare Micheline. Je vais le quitter. C'est ma surprise.

Sa surprise? Est-elle devenue folle? Elle n'a pourtant pas rapporté le bijou dans son chapeau, comme ces grognards du Premier Empire qui introduisaient dans leur bonnet à poil le contenu d'une valise!

Un peu étonnés, ses parents se sont mis à suivre ses mouvements. Mais quoi ! elle s'est campée devant la glace pour ôter sa coiffure. Ce travail n'offre aucun intérêt et ils l'abandonnent du regard. Tout à coup le chapeau disparaît, comme escamoté. Une tape ici, une tape là sur les cheveux. Micheline se retourne et provoque les spectateurs :

— Voilà !

Telle une princesse de théâtre qui apparaît en scène et compte bien par sa seule présence déclencher les applaudissements.

M. et Mme de Caumont n'ont pas bronché. Enfin leur fille est chez elle sans chapeau, ainsi qu'il convient. Ils attendent toujours.

— Et la surprise?

— Eh bien, vous ne la voyez pas?

Tuilette, seule, l'a vue tout de suite, avant même que sa mère se fût retournée. Sa mère est allée à Paris sur rendez-vous — un rendez-vous avec le coiffeur. Elle s'est mise à la nouvelle mode. Elle est revenue avec les cheveux coupés. Et la nouvelle mode lui convient à ravir, l'a rajeunie, lui donne l'air d'un jeune garçon, un peu comme le fameux costume masculin qu'elle avait commandé pour s'en aller au front revoir son mari. La nuque dégagée, un peu grasse, très blanche,

a perdu sa douceur veloutée venue de petits frisons qui flottaient au-dessus. Elle rejoint plus brutalement, par une ligne régulière, la masse raccourcie de la chevelure aux reflets cuivrés. Les oreilles, pourtant petites et de nacre rose, sont devenues invisibles. Et, par devant, les jolies mèches ondulées pointent savamment.

M. et Mme de Caumont sont atterrés. Quelle aberration ! Leur fille a les cheveux coupés ! Encore si elle habitait Paris qui est le réceptacle de toutes les excentricités ! Mais donner un tel exemple à Compiègne où la nouvelle mode n'est encore suivie que par quelques femmes d'une réputation douteuse ou d'un snobisme ridicule !

— Ah ! pour une surprise, Micheline, c'en est une, et tu aurais pu nous l'épargner ! proteste le vieillard, déjà prêt à se retirer dans son cabinet pour éviter ce qu'il déteste le plus au monde, les scènes de famille.

— Toi, du moins, ajoute sa femme tournée vers Tuilette, tu seras plus raisonnable. Tu garderas tes cheveux, tes beaux cheveux.

Mme d'Entrève ne se laisse pas déconcerter par ce mauvais accueil. Les coups d'œil qu'elle ne cesse de lancer à la glace, comme pour l'inviter à parler, la rassurent. Elle découvre là, en face d'elle, une

femme qui lui plaît, si jeune qu'on la prendrait pour une jeune fille, pour la sœur de Tuilette, la sœur cadette :

— Oh ! vous avez raison, maman. La nouvelle mode ne conviendrait pas à votre petite-fille.

— Pourquoi? demande Tuilette de plus en plus surprise.

— Parce que tu n'as pas une figure d'aujourd'hui.

Est-ce vrai? Mais comment sont faites les figures d'aujourd'hui? Ainsi attaquée, Tuilette, elle aussi, interroge une glace. Petite, mais bien prise de taille, mince et menue, mais une minceur où l'on sent passer la force nerveuse, elle porte la tête bien droite, et ce visage sans régularité est éclairé par des yeux magnifiques, de la couleur des châtaignes mûrissantes, et dont le regard peut être, à si peu d'intervalle, impérieux ou caressant. Les cheveux châtains sont ramassés en arrière. Ils font une ombre sur les joues. Comment seraient-ils, coupés? Elle essaie de l'imaginer, mais ne s'y arrête pas. Ce n'est pour elle qu'un détail sans importance. Sa ressemblance lui importe autrement. Elle désire tant de ressembler à son père.

Ce détail sans importance paraît en ce moment jouer un si grand rôle dans la vie et dans la pensée

de sa mère. Après s'être évaluée elle-même, sans inimitié ni délectation, Tuilette passe un autre examen. Elle le voudrait passer sévèrement et ne peut se tenir d'admirer cette jolie silhouette flexible et pleine, élancée et solide, ce visage, uni comme un pétale de magnolia, porté sur un cou allongé, ces traits au dessin pur que les années — et les années de guerre ! — n'ont pu altérer ni marquer. Sans doute les yeux ont-ils peu d'expression, mais la vie sourit sur les lèvres rouges, dans les petites fossettes qui sont aux coins des joues lisses, sur tout ce corps dont la maturité n'offre qu'un développement harmonieux et qui s'est reposé en l'absence de toute vie mondaine les dernières années.

Tuilette a honte d'évaluer ainsi sa mère. Est-ce une maman qu'elle a évaluée? Ne serait-ce pas plutôt une rivale? Jamais la pensée ne lui était venue que la femme du capitaine d'Entrève tué glorieurieusement au Plémont, que la femme de son père enfin pût chercher à plaire encore et, qui sait, peut-être songer à refaire sa vie. Elle ne l'évalue pas, elle la juge. Pourquoi cette coupe de cheveux? Pourquoi ce goût de la toilette et cet abandon du noir et du blanc, du deuil et du demi-deuil? Le mauve peut à la rigueur passer pour du demi-

deuil, mais surtout le mauve met en valeur un teint de blonde. La surprise a dépassé ce que Mme d'Entrève en espérait. Tuilette a découvert que la matinée donnée en l'honneur de ses dix-huit ans n'était point pour elle.

— Tout est prêt, Tuilette? Le buffet? Et le jazz?

— Dès que la salle à manger sera desservie, maman, je surveillerai l'installation du buffet. Le jazz viendra tout à l'heure.

— C'est parfait. Je vais m'habiller.

Elle va s'habiller, tandis que sa fille s'occupera des préparatifs. Et Tuilette, indulgente, l'excuse : « Elle est encore si jolie... mieux que moi... non, différente... » Tout de même, il y a un autre reflet sur le visage de Tuilette. Mais c'est un reflet qui échappe à la plupart des gens. La plupart des gens ne savent rien voir. A l'indulgence succède un accès de colère : « Je ne veux pas qu'elle se remarie. Je garderai la mémoire de mon père. J'empêcherai une trahison posthume... » Et puis la tendresse filiale reparaît sur ces jalousies et ces accusations : « Comme je suis injuste ! Elle n'y pense même pas, la pauvre chère maman. Elle ne pense à rien, pas même à moi. Elle pense à elle, à ses toilettes, au moment présent. Elle ne peut pas

tout le temps penser à *lui*. Si elle pensait toujours à *lui*, elle serait trop malheureuse. Et moi, est-ce que je ne *l'*oublie pas un peu plus chaque jour?... »

Sur le seuil de la porte, Mme d'Entrève s'est retournée. Elle s'adresse directement à sa fille :

— Et toi, comment me trouves-tu?

Les yeux implorent une approbation.

— Mais tout à fait réussie, maman.

— Ah ! les nouvelles générations, du moins, me comprennent.

Mais comprend-elle les nouvelles générations? Avant de disparaître sur ce verdict qui la rassérène ou plutôt la confirme dans son jugement personnel, elle ajoute encore :

— J'ai rencontré le commandant Valeray à Paris. Commandant ou colonel? Alors, je l'ai invité. Il sera un peu dépaysé à notre matinée à cause de son âge, mais tant pis !

— Quel âge peut-il avoir?

— Je ne sais pas : trente-sept, trente-huit, peut-être quarante ans. Il est déjà vieux.

Mais elle? Ne fera-t-elle donc jamais de retour sur elle-même? Ou serait-elle plus sage qu'elle n'en a l'apparence?

Elle reparaît un peu plus tard, éblouissante dans

sa robe mauve. Ses cheveux coupés lui causent une joie enfantine qui contribue à cet éblouissement. Elle ne se lasse pas de s'observer dans les glaces, comme si elle était une autre personne. Elle s'adresse des sourires complaisants. Elle se plaît.

— Eh bien, Tuilette, dépêche-toi. Pas encore prête?

Tuilette a dû veiller à tout, mettre partout de l'ordre, imposer une discipline sans bruit afin que le service soit organisé sûrement et discrètement. Elle n'a pas besoin, elle, de beaucoup de temps pour s'habiller. Sa robe blanche est sans apparat, facile à revêtir. Mais elle lui sied. Ses dix-huit ans ont cet éclat des pelouses au lever du jour : un lustre frais et pur. L'ombre des bois s'en retire à peine et y laisse comme une hésitation de la nuit. Chez Tuilette, c'est l'ombre de la guerre. Certes, elle aura du succès à sa matinée. Elle aura du succès, à moins que sa mère n'en ait plus qu'elle, à moins que sa mère ne le prenne tout pour elle.

Voici que les invités affluent. Les deux salons donnent sur le jardin où l'on peut se promener entre les danses. Il y fait une douceur printanière. Mme Albigny s'est assise et pérore dans un groupe. Elle entame une fois de plus le procès des nouvelles jeunes filles :

— Si mal élevées, chère amie, si mal élevées ! Elles ont beau passer pour instruites, se hérisser de brevets ou de diplômes, se matelasser de science, elles n'ont plus d'éducation. Comparez-les à leurs mères. Mais, grâce à Dieu, il en est d'autres à l'ancienne mode. Sans doute, on flirtait autrefois. Il y avait déjà trop de familiarités entre jeunes gens. Mais qu'était-ce, je vous prie, auprès de la camaraderie d'aujourd'hui? C'est la liberté, la liberté complète. Jeune homme et jeune fille sortent ensemble, fument ensemble, boivent ensemble. Et ces invitations sans parents ! Bien plus, on met au bas des cartes : *s. b. i.* Sans bouches inutiles. Les bouches inutiles, ce sont les nôtres, mesdames.

Elles ne le seront pas longtemps. Car Tuilette les vient conduire au buffet où elles ne peuvent se rassasier. Sandwiches, gâteaux, petits fours s'y engouffrent. Et les glaces ou les cafés glacés. Il est vrai qu'on refuse le porto. Le porto ! Encore une ivresse nouvelle !

Mme Albigny a trouvé un contradicteur : un monsieur entre deux âges que personne ne connaît. Il lui objecte, avec courtoisie, que ces jeunes filles d'aujourd'hui ont passé tristement les années de la guerre, sans aucun des plaisirs de leur âge, sans

cette confiance dans la vie qui leur eût permis de s'épanouir. Combien d'entre elles ont connu ces deuils qui modifient l'avenir, la mort d'un fiancé, d'un père ! Combien d'entre elles ont dû se préparer hâtivement, parfois clandestinement, à une carrière à cause de la transformation des fortunes? Se sont-elles plaintes? Elles peuvent avoir tous les défauts du monde, il faut, du moins, leur reconnaître le courage.

— De mon temps, conclut Mme Albigny, on se préparait autrement au mariage.

Mais le mariage était moins incertain. Un brouhaha s'est produit dans le grand salon. Des applaudissements retentissent, que le bruit du jazz ne parvient pas à couvrir. Tuilette, qui dirige toutes les manœuvres, attentive à n'oublier ni les vieilles dames affamées, ni les jeunes filles négligées par les danseurs faute de présentations ou faute d'agréments personnels, veut connaître la cause de ce tumulte et se précipite. Après de multiples supplications et d'innombrables petites mines, Mme d'Entrève a consenti à danser :

— Une fois. Une seule fois. Et seulement pour voir si je saurai m'en tirer. Parce que, vous savez, les danses nouvelles, je ne les connais pas.

Un jeune danseur a eu raison de toutes ces résis-

tances, Charles de Montbenoît qui est un voisin de Vieux-Moulin. Mais c'est qu'elle danse le tango à merveille ! Avec un art souple, félin, voluptueux, elle glisse, elle s'étire, elle s'allonge, et c'est tout le poème de la femme qui veut qu'on la désire.

On bat des mains, on bisse et déjà le jazz recommence. Mme d'Entrève esquisse un pas devant son danseur qui reprend la mesure quand elle aperçoit dans l'embrasure de la porte le visage crispé de Tuilette. Du coup, son élan est brisé et sa joie gâtée. Non, non, elle ne dansera plus. C'était exceptionnel, pour être agréable, pour ne pas contrarier l'assistance.

— N'insistez pas, je vous en prie...

Le commandant Valeray est, lui aussi, accouru au spectacle. Penché vers la jeune fille, il murmure :

— Comme votre mère est jeune et qu'elle est belle, mademoiselle Tuilette !

— Je m'appelle Sabine, commandant.

Serait-elle fâchée? Que lui a-t-il dit qui l'ait blessée?

— Je le sais. Votre père me l'avait appris.

Du moment qu'il cite son père, elle perd sa raideur.

— Ne viendrez-vous pas un jour — pas un jour

comme aujourd'hui — pour que nous parlions de lui ensemble?

— J'allais vous le demander, mademoiselle Sabine...

— Dites Tuilette. Sabine, personne ne me reconnaîtrait.

— Car j'ai pu élucider toutes les circonstances de son admirable fin. Je m'excuse de n'être pas venu encore. Mais, après l'armistice, j'ai été envoyé en Rhénanie. Ma nomination au ministère est toute récente.

— Ah ! vous savez des choses que je ne sais pas encore?...

— Oui, des choses militaires, très belles.

— Je veux tout savoir, commandant.

— Et votre mère aussi, sans doute.

Ce rappel de sa mère ne lui cause aucun plaisir. Cependant le commandant Valeray, tout en causant avec elle, fixe toujours les yeux dans la même direction. Elle devine ce qu'elle trouvera au bout de ce regard. Elle prolonge pourtant l'entretien :

— Vous avez gentiment répondu tout à l'heure à Mme Albigny.

— Je pensais à vous. Les jeunes filles d'aujourd'hui...

Mais pense-t-il à elle en ce moment? Pourquoi regarde-t-il là-bas?

— Regardez ses filles, reprend Tuilette.

— Les filles de qui?

— De Mme Albigny. Vous m'écoutez mal. Elles n'ont pas l'habitude sans doute. Il faut que j'aille mettre un peu d'ordre dans ce groupe.

Elle s'avance vers le groupe signalé. Les deux anciennes élèves du cours Massillon ont-elles bu un peu trop de porto? Elles sont devenues bien familières avec leurs danseurs qui, visiblement, s'appliquent à exciter ces ingénues. Cette Tuilette est une étonnante maîtresse de maison. Rien ne lui échappe, mais elle-même n'a guère dansé.

Et, quand les invités se retirent, c'est Mme d'Entrève qui reçoit l'expression de leur gratitude avec une grâce exquise qui semble les remercier d'être venus. Quelqu'un, peut-être Charles de Montbenoît qui a dansé le tango avec elle, trouve cette heureuse formule :

— Ce sont vos dix-huit ans que l'on a fêtés, madame.

— Oh ! proteste-t-elle rougissante, plutôt deux fois qu'une.

Deux fois, et même en trichant d'une année. Mais avec ses cheveux coupés elle a vraiment l'air

d'une belle jeune fille d'aujourd'hui — une de ces jeunes filles dont Mme Albigny blâme les façons trop libres.

Dans les salons vides, Mme d'Entrève, radieuse de son succès, s'appuie gentiment sur sa fille :

— T'es-tu bien amusée, Tuilette?...

II

LA DEMANDE EN MARIAGE

— Ma mère est absente, commandant. Mais elle va revenir. Elle avait rendez-vous chez le coiffeur.

— Chez le coiffeur? C'est sacré, mademoiselle Tuilette.

— Ne vous moquez pas. Elle ne pouvait remettre ce rendez-vous.

— Je ne me moque pas. J'aime tant cette mode des cheveux coupés.

— Moi, non.

— Oh ! vous êtes très raisonnable, vous.

— C'est peut-être aussi que j'ai de beaux cheveux longs, riposte Tuilette que rien n'agace plus qu'un tel compliment.

— Mais je préfère qu'elle ne soit pas là, reprend le commandant Valeray.

Tuilette est surprise de ces contradictions. Elle

interroge du regard son visiteur qui s'explique :

— Oui, à cause de tout ce que j'ai à vous dire.

— Sur mon père?

— Sur votre père. Vous le répéterez à votre mère. Sur lui d'abord.

Il parle avec réticence, comme s'il avait une arrière-pensée. Quelle peut être cette arrière-pensée? Tuilette est sur le qui-vive, les nerfs tendus. L'absence de sa mère lui est déjà si pénible ! Que Mme d'Entrève ait quitté sa maison, ne fût-ce qu'un instant, quand le commandant Valeray doit apporter des détails sur la mort de son mari, n'est-ce pas inconcevable? Mais voilà : elle a découvert à Compiègne un coiffeur pour dames qui vaut le meilleur de Paris, celui de la rue Royale ; seulement on s'arrache ce Francis, elle n'a pu l'obtenir qu'à une heure déterminée qui fâcheusement coïncide avec celle de la visite. Comment sortir d'un tel embarras? « Tu recevras Valeray, petite, a-t-elle recommandé à sa fille, et tu le garderas pour le goûter. J'arriverai à temps. Ces militaires sont toujours lents dans leurs récits d'opérations Les opérations, d'ailleurs, c'est ton affaire : tu as vécu dans les communiqués. — Non, maman, a exigé Tuilette, il faut que vous restiez. — Mais puisque je vais revenir... » Il a été impos-

sible de la garder. Le bel oiseau n'a jamais supporté de cage. Et c'est ainsi que Tuilette est seule pour recevoir Valeray,

Celui-ci a étalé sur la table des cartes et le voilà qui entreprend un cours sur la série des offensives allemandes au dernier printemps de la guerre.

— Je sais, l'arrête Tuilette. Le 21 mars, ce fut la rupture du front anglais. Notre IIIe armée a arrêté l'invasion.

— Notre IIIe armée?

— Oui, commandée par le général Humbert. Elle était à l'arrière, elle fut précipitée dans la brèche ouverte. Nous entendions le canon à Compiègne. Presque tout le monde était parti, du moins le monde que nous connaissions, parce que les pauvres gens restent sur place la plupart du temps. Je savais que mon père se battait dans le voisinage, devant chez nous. Il nous défendait.

— Vous le saviez?

— J'en étais sûre. Mon inquiétude était si grande. Pourtant, cette fois, il en est revenu.

— Quel âge aviez-vous alors, mademoiselle Tuilette?

— Presque seize ans. Mais beaucoup plus, à cause de la guerre.

— C'est vrai : on a fêté l'autre jours vos dix-huit ans.

— Les miens? répète la jeune fille avec un peu d'amertume.

Valeray qui devine cette amertume n'en connaît pas la cause. Il reprend en souriant :

— Connaissez-vous la suite de la guerre, après cet arrêt de l'offensive allemande à la fin du mois de mars?

— Peut-être. J'ai rassemblé tout ce que j'ai pu apprendre sur le dernier jour de mon père.

— Je comprends. Laissez-moi vous interroger et je compléterai.

— Eh bien, un soir du mois de mai il est venu nous voir. Son régiment était au repos du côté de Senlis. Il m'a raconté ce qui s'était passé à Guyencourt et au calvaire d'Ugny.

— Vous savez, mademoiselle Tuilette, que le 4e régiment de cuirassiers s'y est couvert d'honneur. Presque sans liaison, resté en pointe, il a pu tenir et rétablir ensuite la ligne. C'était un magnifique régiment, longtemps commandé par le colonel de Galembert que venait de remplacer le colonel Cré, avec des officiers tels que le capitaine de Cambourg et votre père qui furent tués le même jour et qui avaient été à l'école du commandant Meil-

lon, tué à Laffaux en mai 1917, un chef inoubliable que j'ai connu. Ces régiments de cavalerie à pied avaient gardé un esprit de corps comme les bataillons de chasseurs, une âme collective formée par une intimité ancienne entre les officiers et leurs hommes. Oh ! pardonnez-moi, je vous ai interrompue.

Tuilette, qui a bu ses paroles, le conjure de parler encore :

— Ce que j'ai pu savoir, commandant, c'est peu de chose. De nouveau, le 9 juin, Compiègne s'est affolée. On entendait encore le canon qui se rapprochait, du côté de la Petite-Suisse, du côté du Matz. Les Allemands allaient-ils passer cette fois? Mon père devait être là. Cette fois, j'étais avertie. Il m'avait expliqué que son régiment tenait la colline du Plémont et le parc du Plessis-de-Roye. Toute la rumeur de la bataille venait de ce côté. Je crois aux pressentiments. Les miens ne m'ont pas trompée. Cette journée du 9 juin, je l'ai vécue dans la détresse. Mon père était à quelques kilomètres de distance. Je lui tendais les bras et je connaissais d'avance qu'il ne reviendrait pas.

Le commandant Valeray se recueille avant de résumer l'affaire :

— Oui, ce fut une terrible journée. L'ennemi qui, le 27 mai, avait passé l'Aisne et s'était avancé jusqu'à la Marne, visait cette fois Compiègne. Dans la nuit du 8 au 9 juin, le feu de son artillerie a préparé son offensive. Elle s'est déclenchée à trois heures du matin. La 1re division de cavalerie, commandée par le général Brécard, occupait, vous le savez, le Plémont et le Plessis-de-Roye, en liaison avec la 125e division d'infanterie à sa gauche, sur la route de Gury, et la 53e à sa droite, sur Thiescourt. Toute la matinée, les attaques se sont multipliées et renforcées. Il a fallu battre en retraite. Mais le bataillon de votre père n'avait point perdu de terrain. Il avait l'ordre de tenir jusqu'au bout. Il a tenu. Six fois, les Allemands l'ont attaqué. Ne pouvant réussir de face, ils ont essayé des attaques concentriques. Nos cuirassiers ont eu l'audace de contre-attaquer. Ils ont pris des mitrailleuses. Imaginez ce que put être un tel combat dans les bois, avec des infiltrations continuelles, des obus asphyxiants laissant des nuages artificiels, la chaleur croissante, la soif, la fatigue et surtout la sensation d'être coupé du reste de l'armée. J'ai pu recueillir les renseignements que je vous donne de la bouche de camarades à leur retour de captivité. Le téléphone était coupé. On

communiquait encore par radios et par pigeons. Vers dix heures, le colonel a envoyé ce message par T. S. F. : « On pense à vous, vous serez secourus avant ce soir. » Tous ces hommes épuisés se redressèrent, décidés à combattre encore. Et puis, ils virent descendre sur leur droite et leur gauche les colonnes ennemies. Notre artillerie ne réagissait plus. C'était le silence en arrière comme en avant. L'ennemi, autour d'eux, se multipliait. Ils achevèrent bientôt d'épuiser leurs munitions. Vers midi, le commandant du bataillon envoya ce dernier radio, bref et douloureux : « Foutus. » A midi vingt, il fallut se rendre.

— Et mon père? questionne Tuilette. Il était déjà mort?

— Oui, il a été tué par une mitrailleuse ennemie, comme il se rendait compte en personne de l'état de l'une de ses sections désemparées. Ses hommes ont voulu l'emporter au poste de commandement. Il a penché la tête. Il ne vivait plus. Il était calme comme s'il reposait. Je vous amènerai celui qui l'a recueilli et laissé le dernier.

Le commandant Valeray s'est animé pour retracer le sacrifice collectif de ce bataillon. Il a rendu à son camarade, à son ami le plus grand hommage militaire : il ne l'a séparé ni de ses chefs,

ni de ses hommes. Ainsi les morts de la guerre veulent-ils être honorés. Comme pour étouffer toute emphase, toute déclamation, comme pour amortir ce qui, hors la guerre, pourrait passer pour démesuré, il s'est penché sur la carte en parlant. Quand il a terminé son récit, il lève les yeux sur son auditrice, son unique auditrice. Tuilette a les mains appuyées à la table. Elle ne s'est pas aperçue que les larmes coulaient sur ses joues. Elle s'en aperçoit dès qu'elle est regardée et, brusquement, elle en a la pudeur.

— Je vous demande pardon, murmure-t-elle.

— Oh ! mademoiselle Sabine.

Le nom oublié qu'avait relevé le capitaine d'Entrève lui est revenu tout à coup et il l'a prononcé naturellement. Elle-même, d'une voix normale qui contraste avec l'émotion dont elle eût désiré de garder le secret, reprend la conversation pour ne parler que de tous ces morts unis quand, en réalité, elle n'est occupée que d'un seul. Un seul, dont elle a retrouvé tout à coup, avec une surprise ineffable qui dans un pareil moment confine à la joie, le son même de la dernière phrase importante, la musique des dernières paroles devenues testamentaires : « Sois brave toute la vie, petite... » Toute la vie, c'est bien long pour être brave. On

ne l'est qu'à l'occasion, et les occasions sont rares. Sont-elle si rares et ne seraient-elles pas toujours là, au contraire?

— Maman va venir, reprend-elle. Il faut l'attendre. Il faudra lui répéter...

— Non, non, mademoiselle Tuilette, répond le commandant Valeray comme s'il éprouvait une peur soudaine et bien inattendue, je suis obligé de partir. Vous lui répéterez vous-même mon récit. Vous en savez maintenant autant que moi. Cela vaut mieux.

— Elle m'a suppliée de vous garder pour goûter.

— Je préfère ne pas la voir.

La jeune fille s'étonne de cette résistance, de cette fuite. Elle essaie d'en sourire :

— Je croyais que vous aviez de la sympathie pour elle, de l'amitié. Vous la connaissez depuis si longtemps, vous la connaissiez du temps de mon père.

— Sans doute. Et c'est précisément pour cela.

— Vous parlez par énigme, commandant, et je ne vous comprends plus.

Le commandant Valeray se recueille à nouveau quelques secondes qui paraissent interminables à la jeune fille, puis il met ses gants, prend une atti-

tude militaire et, mi-plaisant, mi-sérieux, il prononce cette phrase stupéfiante :

— Mademoiselle Sabine, j'ai l'honneur de vous demander la main de Madame votre mère.

Chose curieuse, au lieu d'en rire ou tout au moins d'en sourire, Tuilette reste grave et pensive. Elle se fige dans une attitude de défense. Sans doute le commandant Valeray, par un jeu d'un goût déplorable, renverse-t-il la proposition. C'est elle-même dont il demande la main... Mais non, on ne joue pas un pareil jeu. Pourquoi se froisser alors d'un procédé bizarre et fantaisiste qui consiste à la désarmer et, mieux encore, à s'assurer son concours, sa complicité? Ne communiait-elle pas tout à l'heure avec lui dans le même élan de piété pour les morts? Serait-elle jalouse par hasard? Allons donc : le commandant n'est point un parti pour elle. Il a vingt ans de plus qu'elle, vingt ans sans compter la lourde épreuve de la guerre. Il n'est point un parti pour elle, mais l'est-il davantage pour sa mère? Celle-ci a-t-elle le droit de se remarier et Tuilette ne doit-elle pas l'en empêcher à tout prix, comme un scandale impossible, une offense à la plus chère mémoire?

— Pourquoi me parler ainsi? répond enfin la jeune fille. Ma mère est libre de ses actes. C'est à

elle qu'il convient de vous adresser. Pourquoi vous moquez-vous ainsi de moi?

— Comme vous me comprenez mal, mademoiselle Tuilette ou plutôt mademoiselle Sabine! Je tâche de faire de vous mon alliée, ma chère alliée, et vous m'accusez de me moquer de vous. Tout à l'heure, nous parlions de votre père avec tant d'émotion...

— Et vous songiez à le remplacer.

— Il était mon frère d'armes, et tant qu'il a vécu j'ai respecté son foyer. J'ai été votre ami et celui de votre mère, un ami loyal et sûr à qui vous rendrez hommage.

— Oui, vous l'étiez alors.

— C'est pourquoi je désire votre approbation et même je l'ai désirée la première. Non, ce que je fais en ce moment n'est point indélicat, ainsi que vous semblez le croire. J'ai voué à votre mère, pour sa beauté, son élan, son charme, un culte lointain et secret. J'ai attendu, pour le lui dire un jour, avec respect la fin de son deuil. L'autre soir, ici même, elle m'a paru se reprendre à la vie avec tant de force que j'ai cru le moment venu. Vous qui avez tant veillé sur elle dans sa douleur, vous qui la connaissez mieux que moi, est-il donc indélicat de vous interroger et de vous confier mon

espoir? Ai-je tort de passer par vous avant d'oser l'aborder directement? Ai-je tort de vous dire : Sabine, aidez-moi si votre mère peut accepter de refaire sa vie? Elle ne trouvera pas un mari plus tendre, et vous-même, Sabine, je vous jure de n'altérer jamais en rien l'image de votre père que vous gardez si fidèlement et qu'il ne faut pas garder jalousement.

Tuilette a laissé tomber les dernières paroles et ne se presse pas de répondre. *Jalousement :* il a dit le mot qui lui peut causer la plus cruelle blessure. Mais tout le reste est juste et légitime. Elle ne peut lui adresser aucun reproche. Il s'est tenu à l'écart pendant toute la durée du deuil. Et c'est vrai que, l'autre jour, à cette matinée donnée pour ses dix-huit ans, sa mère a paru si éclatante de jeunesse, si épanouie qu'elle écartait rien qu'en marchant la pensée d'un veuvage éternel. Mais ne s'agit-il que de cela? Cette bravoure dans la vie quotidienne, qui fut le dernier conseil de son père, serait-ce donc l'occasion de la montrer?

— C'est bien, dit Tuilette d'une voix résolue. Je vous promets de parler à maman.

— Dès ce soir?

— Dès ce soir.

— Et... doucement... sans rien brusquer, sans commentaires défavorables?

— Je ne fais pas les choses à demi, commandant.

— Bien, Tuilette, je n'oublierai jamais cette preuve d'amitié. Et je vais, de mon côté, vous en donner une.

Intriguée, elle attend ce qui doit suivre. Elle épie ses mouvements. Il a retiré de sa poche intérieure une enveloppe et la lui tend, mais elle ne se presse pas de l'ouvrir.

— Voilà, explique-t-il. Vous vous souvenez que le portefeuille de votre père m'avait été remis au Grand Quartier où j'étais alors et que je l'ai envoyé à votre mère.

— Oui, nous l'avons reçu.

— Je m'accuse d'en avoir soustrait ce qui est contenu dans cette enveloppe.

— Et quoi donc?

— Une photographie. La vôtre?

— La mienne? Pourquoi l'aviez-vous gardée? Je ne comprends pas.

Et le ton de la jeune fille est redevenu sévère.

— Parce qu'il n'y avait qu'elle dans le portefeuille. Commencez-vous de comprendre, terrible mademoiselle Tuilette qui soupçonnez si vite? Je ne voulais pas causer de peine à Mme d'Entrève.

Peut-être, sans doute avais-je déjà pour elle un peu plus que de la sympathie. Cependant, vous le voyez, je n'ai rien fait pour la détacher de son cher mort, au contraire. M'approuvez-vous, Tuilette, d'avoir gardé si longtemps votre image et de vous la rapporter seulement aujourd'hui?

— Oui, répond la jeune fille, vous avez bien agi.

Puis elle ajoute :

— Écoutez, maman ne peut plus tarder à rentrer. Attendez-la. Ainsi vous saurez plus tôt.

— Non, non, j'ai remis ma cause entre vos mains.

Le commandant Valeray a pris congé. Tuilette, demeurée seule, retire de l'enveloppe la photographie. Elle y est représentée à cheval, dans une allée de la forêt de Compiègne, du temps où elle se promenait avec son père le matin. Elle se souvient qu'il était descendu de sa monture pour la mettre en joue avec l'appareil et qu'il avait eu beaucoup de peine à la fixer. Déjà, il l'aimait bien, mais ne la connaissait pas encore. Donc, il n'y avait qu'elle dans le portefeuille qui reposait sur son cœur au moment de la mort. *Il n'y avait qu'elle.* Il la préférait même à cette jolie maman idolâtrée dont il satisfaisait avant la guerre tous les caprices. Peu à peu, cette préférence était née

et s'était accentuée. A distance, elle en reconstituait les étapes. Sans pitié, elle en ressentait une joie égoïste et profonde. Mais alors il avait peu à peu vu clair dans le caractère futile de cette trop charmante Micheline incapable d'être au plan des grands événements, créée et mise au monde pour le monde, la vie parisienne, les plaisirs aimables. Aux lueurs tragiques de la guerre, il avait lu sur le visage trop lisse, à travers le petit front étroit. Il s'était peut-être détaché d'elle avant de mourir.

Tuilette va jusqu'au bout de ses déductions, presque avec férocité. C'est la revanche sur l'oubli maternel. Et puis elle a honte de son audace. Elle se reproche sa rigueur. Que signifie une petite photographie d'amateur retrouvée dans un portefeuille? L'autre, celle de sa mère, avait pu être dérobée pour la beauté de l'image. Tout de même, elle a réfléchi : « Oui, songe-t-elle, maman est assez jeune pour se remarier. Elle a besoin d'un appui, et le mien dont elle ne se doute pas n'est pas suffisant. Je serai là pour veiller sur la mémoire de mon père. Moi, je lui demeurerai fidèle. Moi, je souffrirai. Pauvre chère maman aimée, un peu frivole et si séduisante... Mais est-elle bien la femme qui conviendrait au commandant Valeray? Il l'aime depuis longtemps. Ils seront peut-être

heureux. A moins que, lui aussi, un jour... »

Va-t-elle reprendre ses jugements impitoyables? Non, non, elle les écarte. Elle plaidera la cause du commandant. Aussi bien ne lui doit-elle pas cette joie inattendue de la préférence paternelle?

Mme d'Entrève fait une entrée joyeuse comme chaque fois qu'elle revient de chez l'artiste à qui le soin de ses cheveux courts est confié. Mais elle se souvient de l'objet de la visite qui l'attend et se compose ou tente de se composer une figure grave. Au salon, il n'y a que Tuilette.

— Eh bien, et le commandant?

— Parti. Il vous a vainement attendue.

— Quel dommage! Ne t'avais-je pas dit de le garder pour le goûter?

— Son service le réclamait.

— Son service, son service. Il y a temps pour tout. Et tu n'as pas su le retenir.

— Je vais vous expliquer, dit Tuilette.

Elle a étalé la carte à son tour. Elle commence l'histoire du bataillon isolé de l'armée. Sa mère hoche la tête comme si elle suivait passionnément le récit, mais furtivement elle jette des coups d'œil à la glace pour vérifier le travail de Francis et toucher du doigt l'ondulation qui lui cause un plaisir

physique. Tuilette a surpris les gestes. Elle brusque le dénouement.

— Oui, dit Micheline, c'est bien beau. D'Hubert, rien ne m'étonne.

Elle a prononcé le nom d'Hubert sans émotion. Décidément, on peut changer de sujet. Et Tuilette de déclarer négligemment :

— Ah ! maman, j'oubliais. J'ai reçu une demande en mariage.

— Une demande en mariage, et tu ne m'en disais rien? Tu as toujours été un peu cachottière.

La voilà toute réveillée et toute curieuse. Cela offre plus d'intérêt, un intérêt plus précis et plus immédiat que d'anciennes opérations militaires. Elle s'est rapprochée de sa fille et réclame le nom :

— Quel est ce prétendant singulier qui ose te demander ta main à toi-même sans passer par mon intermédiaire? Je ne boude certes pas aux mœurs nouvelles, mais cette absence de protocole me choque un peu, je l'avoue... et je brûle d'être informée.

— Il ne s'agit pas de moi.

— Pas de toi? De qui alors?

— De vous.

Tuilette lui a lancé la riposte comme une balle. Sa mère se renverse en arrière dans un fauteuil

pour rire plus à l'aise et puis se rejette en avant de peur de nuire à l'ondulation :

— De moi? Ah ! que c'est drôle ! On t'a demandé ma main. Voilà qui est amusant, voilà qui est moderne. On ne demande plus la fille à la mère, on demande la mère à la fille. Cet original me plaît fort. Dis-moi vite comment il s'appelle.

— Ne soyez pas si pressée, maman. Devinez. C'est un beau parti.

— Un beau parti? Je pense bien. Et tu l'as encouragé?

— Certainement.

— C'est impayable. Tu ne m'as tout de même pas engagée.

— J'ai réservé votre consentement.

— C'est heureux.

— Mais vous le donnerez, maman, vous le donnerez.

— Enfin, de qui s'agit-il? Tu m'irrites à la longue avec ce jeu de devinette.

— Un ami de papa. Un ami loyal et fidèle. Oui, fidèle, car il a attendu pour se déclarer la fin de notre deuil. Il vous aime dans l'ombre depuis longtemps. Il est délicat et discret. Il a un très bel avenir militaire.

— Ah ! c'est Valeray.

— Vous avez trouvé, maman.

Mme d'Entrève demeure un instant immobile et puis s'agite comme un oiseau secoue ses plumes avant de s'envoler :

— Valeray, eh bien, j'aurais dû m'en douter. A ma matinée, celle que nous avons donnée pour tes dix-huit ans, je voyais bien qu'il me buvait des yeux. Mais j'ai cru que c'était à cause de mes cheveux coupés.

— Il adore les cheveux coupés.

— Oui, c'est un garçon intelligent ; il a du goût, je ne dis pas. Mais il n'est plus jeune.

— Votre âge, maman.

— Pourquoi cette manie de me rappeler mon âge? On a l'âge qu'on porte et c'est un compliment qu'on m'adresse constamment. Mon âge? Mais non, il n'a pas mon âge. Dans tous les cas, il porte beaucoup plus. Il est déjà mûr. Et puis il a une figure triste.

— Dame, comme ceux qui ont fait toute la guerre.

— Ce n'est pas une raison. Tu dis qu'il a un bel avenir. Je goûte peu les officiers d'avenir. Ils ont tout le temps le nez dans l'annuaire. Ton père, du moins, avait donné sa démission. Nous ignorons si le commandant Valeray serait aussi galant.

— Mais il faudrait l'en empêcher si jamais il y pensait.

— Oh ! oh ! Tuilette, je crois entendre mes parents quand je leur ai annoncé qu'Hubert quittait l'armée. Enfin, Valeray a moins de fortune que moi et il n'a pas de titre.

— Nous non plus.

— Comptes-tu pour rien la particule?

— Pour rien. Je n'ai pas de préjugés.

— C'est que tu n'aimes pas encore le monde. Cela te viendra. Décidément non, je refuse ton candidat.

— Vous refusez, maman. Je vous conjure de réfléchir. Jamais vous ne trouverez mieux si vous désirez vous remarier.

— Je refuse, je refuse. Valeray m'ennuie. Il m'ennuie à distance. Que sera-ce de près? Il me parlera encore de la guerre, et je ne veux plus en entendre parler. J'en ai trop souffert.

Tuilette est comme atterrée de tant d'inconscience. Elle ne trouve plus aucun argument pour défendre celui que Mme d'Entrève appelle son candidat. Et celle-ci, dans ce silence, éclate de rire :

— C'est le monde renversé. Tu joues le rôle de la mère de famille qui veut amener sa fille à un

mariage de raison. Eh bien, madame, vous perdez votre temps : je ne serai jamais raisonnable. Et, si je me marie, je ferai un mariage d'amour.

Elle s'amuse sans doute, mais elle a dit : *si je me marie...* Tuilette, de cette conversation si franche et naturelle, a reçu mille blessures. Elle demande encore, timidement, pour s'orienter à l'avenir :

— Vous songez depuis longtemps à vous remarier, maman?

— Je n'y songe jamais. Je me contente de vivre. C'est si bon après tant d'années de réclusion et de douleur. Pourtant, il est bien certain que j'y devrais songer. Mes parents sont âgés. Nous ne pouvons nous éterniser à Compiègne. Paris nous appelle. Tu ne tarderas pas à t'établir. Je ne pense pas assez à moi. Je devrais y penser davantage. Il n'est pas inutile de me le rappeler.

Comme le valet de chambre apporte un plateau, elle ajoute gaiement :

— Nous goûterons mieux sans le commandant Valeray. Non, décidément, sa figure ne me revient pas.

— Il a, prononce pensivement Tuilette, lui aussi, un beau visage tourmenté. Tourmenté à cause de vous.

— Je n'apprécie pas les visages tourmentés. Mais pourquoi dis-tu : *lui aussi?*

— Je pense à d'autres, à Georges Guynemer.

— Ah ! oui, nous l'avons vu ensemble. Quel joli garçon !

— Oh ! non, ce n'était pas un joli garçon. C'était bien mieux. Et je pense aussi à papa.

— Hubert était gai et plein de bonne grâce.

— Je le revois à sa dernière permission. Il se tourmentait, *lui aussi*, à cause de nous.

Elle aurait souhaité de susbtituer au dernier mot : *à cause de moi*. N'en aurait-elle pas eu le droit? Au cours de toute cette discussion a-t-il été une seule fois question du mort et des droits que le souvenir exerce sur un cœur tendre? Ce souvenir, sa mère ne l'écarte pas, mais elle ne le recherche pas davantage. Elle n'en tire ni sa force ni sa direction. L'indifférence est venue, si vite ! L'indifférence non pas, à cause de tant d'années heureuses, les années d'avant guerre, dont elle est reconnaissante, auxquelles elle se reporte avec joie comme on évoque le paradis perdu. Mais, précisément, ce paradis est perdu et il n'y faut plus songer, et la vie qui dure a ses exigences.

Tuilette enveloppe cette pauvre jolie maman d'un regard à la fois sévère et protecteur. Elle

prend sur le guéridon où elle l'avait laissée l'enveloppe qui contient sa photographie et se lève pour remonter dans sa chambre.

— Tu me quittes déjà? réclame Mme d'Entrève qui a horreur de l'isolement. Alors, je vais faire des visites. Quel dommage qu'on ne quitte pas son chapeau ! Je suis si bien coiffée.

Seule, la jeune fille demeurera longtemps immobilisée devant cette image d'elle-même qui lui rappellera les chevauchées matinales de son enfance dans les allées de la forêt. Surtout elle se souviendra des conversations du temps de la guerre, pendant les trop rares permissions. Une photographie peut contenir tant de rêves et tant de passé.

« Il n'y avait qu'elle dans le portefeuille de papa, » se répète-t-elle à elle-même.

Alors, elle peut bien s'occuper de remarier sa trop jeune mère qui avait failli mourir en devenant veuve et qui s'était remise à vivre avec tant d'élan.

III

LES PRÉTENDANTS

Trois ans ont passé depuis la fameuse matinée où furent fêtés les dix-huit ans de Tuilette. Tuilette est maintenant majeure. M. et Mme de Caumont sont décédés à peu d'intervalle : lui le premier devant les vitrines de ses collections, elle empressée de le suivre ainsi qu'elle en avait contracté l'habitude. Mme d'Entrève s'est installée à Paris avec sa fille. Elle avait toujours gardé — le prix de son loyer ne pouvant guère être augmenté en vertu des lois nouvelles — le bel appartement de l'avenue Henri-Martin qui ne rappelle à Tuilette qu'une enfance à demi abandonnée. La fortune de ces dames les autorise à l'existence la plus confortable, sinon la plus luxueuse. Elle a été administrée à merveille, pendant la période d'incertitude et d'instabilité qui a suivi la guerre, par un de ces hommes d'affaires que les chiffres rendent,

par contraste, plus sentimentaux. Celui-ci, à distance respectueuse, a voué un culte secret à Mme d'Entrève. On ne sait jamais tout ce qu'un joli visage peut valoir à une femme de concours désintéressés et inconnus. C'est un peu de bonheur qui passe et, même s'il passe pour un autre, on lui est reconnaissant d'en avoir laissé le parfum. Le parfum laissé par Micheline est exquis. Elle ne se doute de rien, mais profite de tout. Cependant, l'héritage paternel assure à Tuilette une part prépondérante qu'elle ignore.

Après la demi-solitude de Compiègne, si longtemps prolongée, Paris les a saisies et roulées comme les vagues de l'océan font d'une barque légère. C'est un Paris transformé, presque hostile à ceux qui ont connu le Paris aimable et flâneur d'avant guerre, — un Paris trépidant et agité, où toute une cohue s'engouffre, se presse, se bouscule sans ordre. Les boulevards sont livrés à une foule qui court et crie. La profusion d'électricité, le soir, est encore augmentée par les affichages les plus indiscrets et les plus éclatants qui ont réussi à transformer la magnifique promenade des Champs-Élysées au simple double cordon lumineux. On n'entend parler que les langues étrangères et c'est à ne plus se croire en France. Les théâtres

sont devenus des exhibitions, à cause de ce public de nouveaux riches et d'internationaux qui ne comprendrait plus rien à nos finesses et à nos ironies. Les maisons de banque se sont multipliées comme les cinémas livrés au goût américain (détectives et grimpeurs de façade). Dans les restaurants, toute conversation est supprimée tant les jazz font de bruit et provoquent les consommateurs à venir vous danser sous le nez et vous jeter leur poussière dans les assiettes et les plats. La danse, c'est le dieu de la nuit et même du jour. On danse dans les dancings qui sont innombrables, dans les hôtels, dans les cafés, dans les bars et dans les maisons particulières où vous poursuivent les surprise-parties quand vous pensez jouir d'une soirée paisible au coin du feu. Mode significative où le foyer est violé, où l'on pratique le communisme des appartements, de la nourriture et des bouteilles, où l'on supprime les invitations et les maîtresses de maison. La multitude veut jouir de la vie après les privations et les crispations de la guerre. Elle en veut jouir sans retard, sans hygiène, sans goût et sans mesure. Elle ne choisit pas, elle ramasse au hasard et se gave. Elle recouvre de son vacarme grossier la plainte de tous ceux que le deuil ou l'infortune a écrasés, et la rumeur régu-

lière, monotone et ininterrompue de la France en travail qui reconstruit et répare.

Tuilette, les premiers mois, s'est laissé prendre à la grande kermesse. Sa jeunesse, privée de soleil, a confondu ce tumulte avec le plaisir. Sa mère, elle, s'est passionnée tout de suite pour le nouveau Paris. Mme Benoiton ne sortait que pour elle-même ; plus favorisée, Mme d'Entrève sort deux fois, pour elle et pour sa fille. Pour elle d'abord. Elle a retrouvé ses anciennes relations, elle en a rencontré d'autres dans le monde devenu plus ouvert et moins surveillé. Partout bien accueillie, elle a été invitée partout. N'est-elle pas, à une table, ou une soirée, le plus joli motif décoratif? Elle est agréable à regarder, et chacun des convives y prend du plaisir. Elle a un babillage qui ne contient jamais d'idées et n'oblige jamais à la réflexion, mais qui roule des anecdotes pittoresques, des caricatures cocasses, de gentils compliments. Elle est toujours de belle santé et de bonne humeur. Enfin, elle encourage tous les soupirants et n'en écarte aucun.

— Vous n'aimez qu'à montrer vos dents, lui a décoché l'un de ceux qu'elle avait écartés en riant.

— Je peux les montrer toutes en effet, a-t-elle répondu, elles ne sont point d'or.

— Vos paroles ni votre silence non plus.

— Mais je ne mords pas.

— Quel dommage !

Elle s'est acquis sans la chercher une réputation de coquette qui la préserve. On flirte avec elle, mais on est d'avance persuadé qu'il n'y aura pas de dénouement. Et cette persuasion est devenue son meilleur préservatif. Les temps ne sont plus aux cours patientes et aux lents avancements. Les hommes sont de plus en plus indélicats et pressés, les jeunes surtout. Ils paraissent dans le monde, courent les tripots et les filles et épousent des employées. Car ils acceptent tout, sauf de se gêner.

Mme d'Entrève, d'ailleurs, est trop claire et trop gaie pour nouer des intrigues compliquées. Elle est tout en dehors et la passion exige trop de contrainte intérieure. Elle passe au travers des combinaisons et des pièges et saute par-dessus, comme aux chasses à courre elle franchissait les fossés et les haies sans effort, rien qu'en rendant la main à son cheval et sans même s'en douter. Elle est de ces créatures saines et nettes qui répugnent au moindre souci. Enfin, elle aime le monde pour le monde.

Or, par chance, le monde la sollicite encore à la manière d'un devoir. Ne doit-elle pas y conduire

sa fille comme il convient à toute mère qui a une grande fille à marier? Il est vrai qu'aujourd'hui les jeunes filles sortent seules, organisent des parties avec les jeunes gens. Mais — et c'est encore sa chance — elle, on l'accepte. La fameuse mention qui scandalisait Mme Albigny : *s. b. i (sans bouches inutiles)*, ne s'applique pas à elle. Non seulement la jeunesse la tolère, mais la sollicite. Sa présence apporte une certitude de plaisir. Aigrement, Mme Albigny le lui a reproché :

— Vous, vous allez partout. Moi, on ne me veut nulle part.

Ce sont, d'ailleurs, Mlles Albigny qui écartent résolument leur mère, car celle-ci les empêcherait de danser en rond. Et que dirait-elle si elle les voyait boire des cocktails, du porto ou du champagne en compagnie masculine? Que dirait surtout Mme Brocardeau, la directrice du cours Massillon, rue Dumont-d'Urville, qui les a élevées selon les meilleurs principes et leur a appris à ne pas montrer leur épaule quand elles passent leur chemise de nuit et à demeurer vêtues dans leur bain? Les mœurs sont devenues mauvaises tout à coup comme si elles ne l'avaient pas toujours été. Mme Albigny le déplore et Mme Brocardeau l'ignore.

A ces matinées ou ces soirées où triomphe la jeunesse, il arrive plus d'une fois que Tuilette fasse tapisserie, tandis que sa mère ne manque pas une danse. Mais celle-ci ne s'en aperçoit pas et, quand ces dames rentrent ensemble, Mme d'Entrève, dans l'automobile, demande à sa fille de la meilleure foi du monde

— Tu t'es bien amusée, Tuilette?

C'est une phrase quasi sacramentelle. Et Tuilette de répondre :

— Pas autant que vous, maman.

— C'est vrai. J'ai le don de m'amuser.

C'est un don. Elle s'amuse partout. Elle s'amuse follement des déclarations qu'elle reçoit de jeunes gens convoqués pour rencontrer Tuilette et qui auraient pu être pour celle-ci d'excellents prétendants.

— Bientôt, assure-t-elle en riant, je les collectionnerai. C'est une collection oubliée par mon pauvre père.

M. de Caumont, décédé, est devenu, lui aussi, *ce pauvre père*, comme le capitaine *ce pauvre Hubert*. Les morts font ainsi figure de pauvreté. Ils sont réduits à rien, dans un local étroit. Il n'y faut pas trop penser : cela est trop triste.

— Mais enfin, déclare un jour Mme d'Entrève

à sa fille, pourquoi n'es-tu pas encore mariée? Tu marches sur tes vingt-deux ans. Moi, à dix-huit, j'avais déjà épousé ton père. Quel bel officier de cuirassiers ! De tous ces jeunes gens que nous rencontrons un peu partout, il n'y en a donc pas un pour te plaire? Avec ton nom et ta fortune, avec tes yeux — car tu as de très beaux yeux, c'est ce que tu as de mieux — tu devrais être très recherchée, très demandée. Je ne comprends rien à ce qui se passe. Dis-moi pourquoi tu ne te maries pas?

— Et vous, maman? riposte Tuilette exaspérée.

— Il ne s'agit pas de moi.

— Mais c'est vous qui prenez partout ma place. On ne voit que vous, on ne danse qu'avec vous, on n'admire que vous. Qui est-ce qui prêterait attention à votre fille? Je suis tout à fait lasse de la vie que nous menons.

Mme d'Entrève est suffoquée de cette sortie :

— Peut-on être plus injuste? Moi qui me donne tant de peine pour t'accompagner en tous lieux ! Moi qui ne refuse à cause de toi aucune invitation, quand il me serait si facile de sortir seule ! Je m'efface tant que je peux. Est-ce ma faute si l'on me remarque?

— Remariez-vous, maman. Après, je m'occuperai de moi-même.

— Non, non, toi d'abord. J'ai résolu de n'accepter personne avant que tu sois mariée.

— Vous avez résolu, maman?

— Tu ne connais pas mon dévouement.

Elle a protesté de son dévouement avec une telle ingénuité que Tuilette est désarmée. Elle renonce à la lutte, mais par surcroît elle renonce au monde et l'annonce un jour à sa mère :

— Toutes ces sorties, tous ces bals m'ennuient à périr. Je veux me remettre à l'étude.

— A ton âge?

— Oui, à mon âge : vingt-deux ans bientôt. Je vais suivre les cours des Sciences Politiques.

Mme d'Entrève lève les bras au ciel :

— Les Sciences Politiques ! Ah ! çà, tu es folle.

— J'ai étudié le programme. Il est très intéressant : l'histoire diplomatique, l'économie politique, la géographie humaine.

— La géographie humaine?

— Oui. Il paraît qu'on s'écrase au cours de M. Siegfried sur les États-Unis.

— Voilà un endroit où je n'irai pas.

— Je ne vous demande pas de m'y accompagner.

— Quelle fille archaïque j'ai là !

— Archaïque, maman? Comme vous retardez ! Autant que Mme Albigny.

— Je te défends de m'injurier quand personne n'a plus que moi le sens et l'amour de la vie moderne.

— Oh ! maman, qu'est-ce que la vie moderne? Vous n'en apercevez qu'une surface, une société très limitée qui se distrait en remuant, et même parmi ceux qui en font partie, il en est — et combien ! — qui n'y viennent que par un besoin de secousse rapide et retrouvent en sortant une tout autre existence de travail, de curiosité, de passion.

— Où as-tu pris tout cela?

— Je ne suis pas aussi jeune que vous, maman. Quand je ne danse pas, quand vous dansez à ma place, je cause ou j'observe. Vous doutez-vous seulement de l'immense effort d'étude et de volonté qu'accomplit ma génération, la génération féminine? Savez-vous combien d'entre nous doivent gagner leur vie ou aider à la vie commune de leur famille? Elles passent des examens, soignent des malades, donnent des répétitions, entrent en carrière : est-ce pour leur plaisir? Mais il arrive qu'elles y trouvent du plaisir. L'indépendance du travail apporte une sorte de bonheur farouche. Du moins je le crois. L'indépendance qu'on nous reproche tant, en faisons-nous donc un si mauvais usage?

— Oh ! oui, l'autre soir, tes amies, Mlles Albigny...

— Ce ne sont pas mes amies. Des amies? Je n'en ai guère. J'en trouverai peut-être aux cours ou dans les milieux que je me suis mise à visiter. J'en ai même déjà trouvé une.

— Tu me la feras connaître.

— Elle vous déplairait. Elle n'est ni jeune ni jolie. Si elle va dans le monde, c'est pour y recruter du personnel.

— Du personnel?

— Oui, maman. De belles dames qui, entre deux réceptions, apprennent le Braille et copient des livres pour les aveugles ; d'autres qui vont soigner des tuberculeux ou des cancéreux.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— J'ai visité avec elle des appartements ouvriers à Belleville ou à Charonne. Des taudis immondes.

— Je ne veux pas, Tuilette, que tu t'en ailles dans de pareils endroits.

— Avec Mlle Marchal? Elle est connue et aimée dans ces quartiers. On l'y appelle Mme Marthe.

— Cette Mme Marthe est sans doute une bolcheviste ou une communiste. Tu as de jolies fréquentations.

— Elle est la fille d'un ancien ambassadeur

à Rome. Comme famille, il n'y a pas mieux.

— Alors, c'est une dévoyée.

— Écoutez, maman : je m'amuse plus dans ces visites-là qu'aux matinées ou aux soirées où vous me traînez. Pourquoi n'irions-nous pas chacune de son côté?

Mme d'Entrève est excédée d'une conversation aussi sérieuse. Somme toute, puisque cette Mlle Marchal est la fille d'un ancien ambassadeur, Tuilette peut la fréquenter. Elle donnera donc son autorisation : elle la donnera sans plaisir, par bonté maternelle, mais à une condition.

— Laquelle, maman?

— Tu te feras couper les cheveux.

C'est le tour de Tuilette d'être interdite.

— Mais vous m'aviez assuré que cette nouvelle mode ne me conviendrait pas.

— Et pourquoi?

— Parce que j'ai une figure d'autrefois.

— Je t'ai dit cela?

— Le jour même où vous reveniez de chez le coiffeur avec vos cheveux coupés.

— Je ne m'en souviens pas. Il y a si longtemps. En tout cas, j'ai changé d'idée. Quand nous sortons ensemble, tu as trop l'air d'une jeune fille ancienne.

— Je vous fais honte?

— Oh ! voyons, tu emploies des mots... Voilà : nous ne semblons pas appartenir à la même génération. J'aimerais qu'on nous prît pour deux sœurs.

— Ce serait flatteur pour moi. Eh bien, maman, je porterai les cheveux courts, mais vous me rendrez ma liberté.

— Marché conclu. Tu y gagnes deux fois. Et, d'ailleurs, moi aussi je remplirai mon devoir social.

— Vous, maman?

— Parfaitement, petite insolente. Je me suis déjà fait inscrire comme dame patronnesse.

— A quelle œuvre?

— Une pouponnière. J'irai visiter ces marmots une ou deux fois par semaine. Les enfants m'ont toujours intéressée.

Elle a décidément le génie des formules heureuses. A l'hôpital, ne disait-elle pas, durant la guerre : « Mes blessés sont mes enfants? » Cette phrase-là revient aussi à la mémoire de Tuilette. Mme d'Entrève est-elle si différente de tant de ces femmes d'aujourd'hui qui n'aperçoivent plus les devoirs immédiats et se précipitent sur des obligations lointaines qui sont plus reluisantes? Celle-ci

laisse en France une sœur chargée d'enfants pour s'en aller comme infirmière au Maroc ; cette autre n'est plus jamais chez elle où son mari ne trouve que solitude et désordre, mais elle dirige un refuge de filles-mères. Avant toutes choses, il faut sortir, s'agiter, jouer un rôle, même utile, paraître.

Mme d'Entrève a pris, en outre, une nouvelle passion, celle des petits chiens pékinois, charmantes boules graisseuses et poilues. Elle s'en est procuré un — à quel prix ! — qu'elle appelle *chouchou* et qu'elle cajole en tous lieux, au salon, à table, et jusque dans sa chambre. Tuilette se rappelle un déjeuner à Vieux-Moulin où le curé de la paroisse avait été prié. Sa mère, qui, dans toute la ferveur première, n'avait pas voulu se séparer de Chouchou, avait installé celui-ci sur ses genoux et le nourrissait en même temps qu'elle-même. La conversation tomba sur la politique. On s'accorda pour déplorer la déchristianisation de la France. On cita des statistiques navrantes sur la dépopulation des campagnes.

— Oh ! les enfants, déclara Mme d'Entrève sérieusement, cela donne trop de préoccupations et d'ennuis.

— Moins qu'un petit chien, murmura doucement le prêtre.

Tuilette, cependant, n'a pas renoncé au monde. Ce serait bien prématuré. D'où vient même qu'elle se remet à le fréquenter assidûment? Avec les jeunes filles, il faut s'attendre à de changeantes résolutions. Elle y a rencontré ce grand jeune homme qui eut tant de succès au bal de ses dix-huit ans, à Compiègne, quand il y dansa un tango avec Mme d'Entrève, Charles de Montbenoît qui est presque un voisin de campagne à Vieux-Moulin, car ses parents ont acheté ce Prieuré qui donne sur la masse énorme du château de Pierrefonds, en bordure de la forêt. Charles de Montbenoît doit avoir une dizaine d'années de plus qu'elle. Il a fait la guerre, sans éclat, au début dans les services automobiles, puis, à la fin, dans les chars d'assaut. Il est de ces jeunes gens d'aujourd'hui à qui les machines sont familières et qui les manient et les domptent comme des êtres vivants et obéissants. Après quelques années orageuses et fainéantes, il s'est occupé de l'administration de ses terres, un grand domaine entre Pierrefonds et Villers-Cotterets, mais il passe les hivers à Paris. Il est de ces hommes qui exercent tout de suite un attrait sur les femmes et sur les foules. Les unes et les autres sont sensibles aux apparences. La conversation de Tuilette a su le

retenir. Elle lui a raconté ses visites sociales, et il s'est découvert des ambitions politiques.

— Mais voilà, mademoiselle, avec mon titre je ne puis réussir que si je me présente comme candidat d'extrême gauche.

— Il ne faut jamais trahir sa classe, a déclaré Tuilette.

— Alors je ne serais pas élu.

— Il me semble que, si j'étais un homme, je ne m'occuperais pas des partis politiques. Je ferais ma campagne électorale sur des questions d'ordre général, l'habitation par exemple, le vote familial, je ne sais quoi enfin. Mais je n'accepterais pas d'être classée.

— Vous me conseillerez, voulez-vous?

Comment ne serait-elle pas flattée? Elle a pris l'habitude de causer avec lui au lieu de danser. Quand elle parle, ses grands yeux sombres s'animent, prennent une lumière dorée. Elle connaît alors ce prestige qui réduit à rien ses rivales, même les plus jolies. Mais elle ne sait pas que Charles de Montbenoît s'est fait renseigner par son notaire sur la fortune de Mlle d'Entrève. La part paternelle est considérable. Réalisée par Tuilette, elle réduirait le train de Mme d'Entrève. Il faut être riche pour se lancer dans la vie politique.

Les deux jeunes gens se sont rencontrés à ces réunions où les parents ne sont pas conviés. Mais pour Mme d'Entrève, si recherchée, la barrière n'existe pas. Elle peut compter parmi la jeunesse. Tuilette manœuvre habituellement pour l'écarter, elle n'y réussit pas toujours. Et voilà Micheline qui fonce sur M. de Montbenoît :

— Ah ! mon danseur de Compiègne ! Mon premier danseur.

Son *premier danseur* commence par protester gentiment :

— Oh ! le premier, madame, vous me flattez.

— Je veux dire : le premier d'après guerre. Le premier pour les danses nouvelles. Je ne les connaissais pas alors.

— Vous les inventiez à mesure et en mesure.

— Maintenant je suis plus experte.

— Essayons.

Il l'enlace et le couple part sur une valse-hésitation. Cette fois, Micheline est parvenue à une perfection presque déconcertante. On ne peut imaginer une danseuse plus souple, plus collée à la musique et, par surcroît, à son danseur dont elle épouse les mouvements et les pas. Et, phénomène assez rare, les couples voisins qui les observent en tournant se rendent compte de cette beauté du

rythme ainsi interprété, s'arrêtent d'eux-mêmes, l'un, puis l'autre, puis tous, et, dans le vaste salon, il n'y a plus qu'eux dans un cercle de regards et dans un halo d'admiration. Quand ils suspendent leur marche ailée sur la dernière note soupirée par le jazz, les applaudissements crépitent.

— Oh ! fait Micheline tout émue et rougissante comme une jeune fille à son premier bal, quelle surprise ! On nous épiait.

— Je n'ai jamais eu tant de plaisir à danser, accentue Montbenoît. Cela me rappelle l'avion quand il décolle et quitte la terre. Avec vous on a l'impression de s'envoler.

— Vous êtes monté en avion?

— Quelquefois. Mais on nous réclame.

Comme à Compiègne on les a bissés. Et ils recommencent. Ils recommenceraient éternellement. Que sont les conversations de Tuilette auprès de ces pas ailés? Tuilette assiste au triomphe maternel, les lèvres serrées. Et puis Charles de Montbenoît se souvient du but qu'il poursuit et revient lui faire sa cour discrète, mais elle répond à peine et la conversation tombe, puis repart, languissante. Renoncerait-elle d'avance à la lutte? N'a-t-elle pas vingt ans contre quarante? Mais les quarante ans de sa mère composent une éton-

nante maturité. On dirait qu'elle s'est endormie pendant les cinq années de guerre vidées de toute vie mondaine et qu'elle s'est réveillée, comme la Belle au Bois dormant, toute fraîche et reposée. Qui donc prétend que la douleur use? Elle sert de retraite à qui s'usait aux veillées. Ou, du moins, elle a servi de retraite à Micheline d'Entrève.

« Il n'y avait qu'une photographie dans le portefeuille, » songeait Tuilette pendant que Charles de Montbenoît lui parlait, essayant de reprendre avec elle son flirt compromis.

La pensée de son père est son refuge. Quelles étaient donc ses dernières paroles entendues? Elle ne veut pas se les rappeler. Elle a trop envie d'être faible et de se complaire dans sa faiblesse. Elle désirerait de fuir ou de pleurer. Mais elle sait qu'elle se dominera.

La passion est plus forte que l'intérêt et que l'attrait d'une intelligence féminine. M. de Montbenoît s'est brusquement épris de cette belle veuve de quarante ans réapparue dans sa vie. Déjà, à Compiègne, il s'était senti attiré vers elle, puis l'avait oubliée, ne s'étant plus trouvé sur son chemin. Rien n'est plus dangereux que de rattacher un désir présent à un sentiment plus ancien qui

prend tout à coup de l'importance. Leur combinaison nous laisse croire à une durée qui autorise à plus d'audace en attribuant des droits à notre patience et à notre silence prolongé si longtemps. Quelle agréable maîtresse pourrait être une femme si blonde et blanche, langoureuse et souple bien qu'un peu grasse, pareille à l'image que tracent les historiens de cette impératrice Joséphine dont la démarche était une musique !

Montbenoît abandonne les causeries avec Tuilette qui, pourtant, lui mettaient une flamme dans le cerveau et dans le cœur, l'excitaient à exercer un rôle d'autorité et de bienfaisance. Il est maintenant attaché à la poursuite de sa proie qu'il espère tenir bientôt palpitante dans ses bras. Mais quand il déclare presque brutalement sa convoitise qu'il dissimule à peine sous des paroles brûlantes, il reçoit cette réponse qui le stupéfie :

— Alors, vraiment, vous désirez de m'épouser? C'est une grave décision que vous me demandez là.

Il n'a jamais songé à un tel mariage. N'a-t-il pas huit ou neuf ans de moins que Mme d'Entrève? Comment a-t-elle pu se méprendre à ce point? Son langage était assez clair et même hardi. Il ne laissait planer aucun doute sur ses intentions. Mme d'Entrève est une mondaine. Elle est au cou-

rant de toutes les intrigues qui se nouent et se dénouent dans le monde. Un instant, il croit à une habileté voulue, à quelque dessein prémédité. Mais le visage lisse a gardé une sorte de candeur juvénile qui lui fait rejeter cette hypothèse. Il sera donc cynique puisqu'elle l'exige.

— Est-ce nécessaire, Micheline, pour le plaisir que nous cherchons?

Il l'a appelée par son prénom. Elle rit de toutes ses dents et lui riposte :

— J'ai beaucoup de plaisir à danser avec vous, cher monsieur.

Il a bien entendu parler de ce rire. Elle ne serait donc qu'une grande coquette. Elle n'est pas mûre encore pour être conquise. Il faudra se donner beaucoup de mal, se montrer patient, galant, industrieux. Les hommes, surtout les hommes d'aujourd'hui, n'aiment guère les sièges prolongés. Une place investie doit mettre aussitôt bas les armes, ou bien alors mieux vaut renoncer. Ma foi, cette place-ci vaut bien d'être assiégée. Il imagine de se servir de la fille pour attirer la mère par la jalousie et tâche de reprendre auprès de Tuilette son poste de camarade. Parfois une pensée diabolique le traverse : être l'amant de la mère et épouser la fille. Car celle-ci continue d'exercer sur lui un pou-

voir singulier. Mais il n'a pas une telle perversité qu'il s'arrête à un si affreux machiavélisme. Tuilette l'accueille d'abord avec froideur, puis elle renaît à l'espoir. Sans doute s'était-elle trompée et a-t-elle mal interprété le plaisir innocent de la danse. Mais cette manœuvre utilitaire échoue lamentablement. Mme d'Entrève ne tente même pas de le déranger. Elle est toujours tout à son entourage immédiat et vit dans une cour perpétuelle qui paraît lui suffire. En vain multiplie-t-il les mouvements enveloppants et toutes les ressources de cette stratégie dont il a appris les lois changeantes avec d'autres femmes. Celle-ci échappe avec une virtuosité d'autant plus remarquable qu'elle en est elle-même ignorante. Exaspéré, un jour, il lui rend les armes :

— Décidément, Micheline, vous avez raison. Il me faut passer par vos conditions.

— Quelles conditions? demande-t-elle les yeux candides.

— Mais le mariage.

— Ah ! vous y revenez. Est-ce bien nécessaire?

— Je ne le pensais pas.

— Nous nous rencontrons souvent, car vous êtes renseigné et connaissez toutes les maisons où l'on m'invite. Et nous dansons ensemble toutes

les fois que le cœur nous en dit. Le cœur ou les jambes.

— Vous savez bien, Micheline, qu'il ne s'agit plus de danses.

Il la fixe avec des yeux si dévorants qu'elle ne peut pas ne pas comprendre son désir. Ne finira-t-elle pas par lui céder?

— Serez-vous un gentil mari?

— Tout à vos caprices.

— Oui, car j'y suis habituée.

C'est un souvenir donné à Hubert, au cher Hubert d'avant guerre devenu le pauvre Hubert. Elle ajoute plaisamment et déjà ne se dérobe plus :

— Il faut que je demande l'autorisation.

— Vous êtes majeure, lui fait-il observer pesamment.

— A peine.

— Mais de quelle autorisation avez-vous donc besoin?

— Celle de ma fille.

— De Tuilette?

— Sans doute.

Elle jouit de son air étonné. Quand parlera-t-elle sérieusement?

— Voulez-vous que j'aille lui demander votre main?

Aurait-il cette cruauté?

— Je préfère moi-même l'informer.

A-t-elle été prise de remords? De remords, non, mais elle pense vaguement qu'elle n'a pas joué un rôle bien reluisant, dans tous les cas pas joué un rôle de son âge. Après tout, elle n'a pas d'âge : les jeunes gens et même les jeunes filles le lui ont répété à satiété. Le soir même, elle aborde la question avec une certaine timidité embarrassée, mais Tuilette la met tout de suite à l'aise.

— Je devine, maman, ne prenez pas cet air contrit. M. de Montbenoît veut vous épouser. Eh bien, épousez M. de Montbenoît.

— Il est bien un peu jeune, minaude-t-elle.

— Pas autant que vous.

— Tu me flattes, méchante fille. Et puis, je suis attristée de te laisser seule. J'aimerais te marier auparavant.

— Ne vous inquiétez pas de moi, maman : ce serait bien la première fois.

Le mot a échappé à Tuilette. Elle le regrette aussitôt, mais ne peut le rattraper.

— Tu as toujours été injuste, proteste Mme d'Entrève qui, s'attendant à quelque reproche, a la sensation de s'en tirer à bon compte.

— C'est vrai, maman, et je ne pense pas à vous féliciter.

En pareil cas, les femmes s'embrassent avec effusion. Tuilette s'impose, non sans effort sur elle-même, ce baiser filial qui est reçu par une joue fardée et douce, tout émue de la caresse, comme il sied à une nouvelle fiancée. Et Mme d'Entrève explique :

— J'ai hésité longtemps, et tu l'as vu, Tuilette. Il m'en coûtait de remplacer ce pauvre Hubert qui m'a rendue si heureuse. Mais il faut bien céder au courant de la vie.

Le courant de la vie, quand donc entraînera-t-il Tuilette? Elle a supporté cette scène avec une énergie qui l'étonne elle-même. Seul, le rappel du *pauvre Hubert* a failli rompre la digue qu'elle oppose à son besoin de révolte et de larmes. Mais, cette fois, elle entend nettement la voix paternelle : « Sois brave toute la vie, petite... »

Elle aura le courage du silence.

IV

LE TOUR DE TUILETTE

Tuilette, assistant, sous un beau soleil de juin, au second mariage de sa mère — quelle délicieuse robe mauve, ce mauve qui rehausse si bien le teint des blondes, et le chapeau, quel amour de petit chapeau tout en violettes ! — a l'impression d'échapper elle-même à quelque grand danger. M. de Montbenoît attire pourtant l'attention de toutes les femmes : de haute taille, il est si élégant dans la jaquette qui le moule. Mais la jeune fille a appris à interpréter les visages. Elle ne comprend plus comment elle a pu être séduite, ne fût-ce qu'un instant, par ce bellâtre dont les yeux ont un regard dévorant et brutal. Ah ! non, elle n'envie pas sa mère. Et même, dans sa chair filiale, elle tremble presque pour elle. Comment pouvons-nous changer si promptement et devenir si vite indifférents ou hostiles à ce qui nous charmait? Et voici qu'elle a

peur, maintenant, assistant à une messe de mariage, de ces engagements définitifs qui peuvent peser sur toute une vie.

Elle a refusé de cohabiter avec le nouveau couple dans le vaste appartement de l'avenue Henri-Martin, comme le lui offrait sa mère dans son inconscience accoutumée. Pendant le classique voyage de noces, non pas en Italie à cause de la chaleur, mais en Angleterre et en Écosse, dont les jeunes époux ne reviendront qu'au début de juillet, elle prend son diplôme des Sciences Politiques et organise son avenir. Elle passera tous les étés et même les automnes à la maison normande de Vieux-Moulin qui lui vient de son père ; l'hiver et le printemps, elle demeurera à Paris, du côté du Champ-de-Mars, dans une de ces maisons récemment bâties, rue Adrienne-Lecouvreur, en bordure des jardins publics, où elle a acheté un pied-à-terre confortable — sa garçonnière, disent les méchantes langues — qu'elle a meublé à son goût. Là, elle partagera son temps entre ses études, les visites sociales qu'elle a entreprises avec Mlle Marchal et ses relations. Elle est ravie à l'idée de mener enfin une libre existence. Naturellement elle est blâmée dans le monde où l'on essaie même de la calomnier. Mais les calomnies tomberont et bientôt on

louera son indépendance, son intelligence et l'exemple qu'elle donne auprès des malades, des filles-mères, des enfants abandonnés. Il faut toujours passer par diverses étapes avant qu'on vous estime votre prix et qu'on vous rende à peu près justice. Encore personne ne soupçonne-t-il le travail intérieur qui s'accomplit en elle sous l'influence douce et persistante de cette étrange Mlle Marchal — Mme Marthe, comme on l'appelle à Belleville ou à Charonne — qui, sans lui parler jamais de religion, l'amène à sentir à travers la charité une présence invisible, une présence divine.

Cependant, la nouvelle Mme de Montbenoît commence d'entreprendre avec son second mari, grisé de son parfum, de sa langueur jamais lasse, de sa gentillesse gazouillante, et de toute la volupté qu'elle dégage beaucoup plus qu'elle ne l'éprouve elle-même, ce qu'elle avait réalisé sans difficulté avec le premier. Le lieutenant d'Entrève n'avait-il pas renoncé à son avenir militaire pour se consacrer tout entier aux caprices et aux fantaisies de sa jeune femme, alors éprise de la vie parisienne, au sortir de la triste villa des Caumont à Compiègne? Charles de Montbenoît va-t-il maintenant la contraindre à rester à la campagne la plus grande partie de l'année sous le prétexte de s'occuper

d'un domaine agricole considérable et de préparer peut-être une campagne électorale? Elle a mené à bien, sans même s'en douter, d'autres œuvres de désagrégation : elle saura venir à bout de celle-là sans y prendre garde. L'Angleterre et l'Écosse lui ont laissé une telle impression d'humidité et de froidure, même en juin, même au début de juillet, qu'elle en est revenue toute possédée du désir de s'épanouir au soleil. A Holyrood qui est le château des rois d'Écosse à Edimbourg, elle s'est sentie prise d'une pitié passionnée pour l'infortunée Marie Stuart condamnée à y vivre après avoir brillé à la Cour des Valois, et même elle a écouté avec une indulgence attendrie rouler la cascade des meurtres accomplis dans le palais, celui de l'amant de la reine, le joli petit musicien Rizzio, et celui de son mari Darnley, tous deux accomplis sous les yeux de Marie.

— Ne fallait-il pas se distraire? a-t-elle soupiré. Comment pourrait-on vivre dans l'ennui et la brume?

Elle n'est pourtant point cruelle. Mais elle a besoin de joie et de lumière.

— La Côte d'Azur ! La Côte d'Azur ! réclamait-elle en revenant en France.

Son mari a cru tout d'abord à une boutade.

Mais il a dû reconnaître bientôt l'idée fixe. Dans les partages qu'il a fallu régler avec Tuilette, Mme de Montbenoît s'est aperçue que la fortune de son mari était plus considérable que la sienne, malgré la vente impitoyable et immédiate des collections si péniblement rassemblées par le comte de Caumont, son père. Charles — M. de Montbenoît — le savait mieux qu'elle, ayant pris ses renseignements du temps qu'il pensait épouser Tuilette. La jeune fille s'est montrée désintéressée et généreuse, sans se laisser trop dépouiller toutefois, et même elle a coupé court aux demandes réitérées de sa mère dès qu'elle a senti en face d'elle une autre influence.

Il n'a pas fallu un an à Charles de Montbenoît pour céder à une volonté qui ne s'est jamais exprimée que sous la forme de souhaits, de lamentations, de comparaisons, de soupirs et de désirs langoureux. Une femme est si forte qui ne demande rien, mais, hypnotisée par un but, suggère toujours la même pensée. Les circonstances, d'ailleurs, ont favorisé Micheline. Les terres se sont trouvées prendre après la guerre une valeur inattendue, par suite de la baisse du franc et de l'instabilité de la Bourse. Le domaine étalé au sud de l'Aisne entre Villers-Cotterets et Pierrefonds a été l'objet

de surenchères tentantes. Chaque fois que le jeune homme en a fait part à sa femme, il a compris le vœu inexprimé de celle-ci. Ainsi a-t-il fini par y acquiescer. La vente de la propriété a permis l'achat d'une villa somptueuse au-dessus de Cannes, avec les disponibilités nécessaires pour y mener grand train. Et Mme de Montbenoît, triomphante, a pu conquérir à son aise la Côte d'Azur.

L'hiver, Paris la rapproche de sa fille, mais l'appartement de l'avenue Henri-Martin est assez éloigné de celui du Champ-de-Mars pour que leurs deux vies se rencontrent sans se mêler. Et puis leurs relations ne sont plus les mêmes. Tuilette s'est orientée vers le monde qui travaille le jour et, le soir, est volontiers sociable : médecins, avocats, écrivains, diplomates, tandis que Micheline ne recherche que les oisifs. L'été, pourtant, la jeune fille invite le couple à Vieux-Moulin. Charles, son jeune beau-père, a essayé de reprendre avec elle leurs conversations d'autrefois. Sur ses gardes, elle ne s'y est jamais prêtée, et il s'en tient avec elle à un ton de banalité courtoise.

— Quand donc te maries-tu? insiste constamment sa mère.

— Je ne sais même pas si je me marierai.

— Tu as déjà vingt-deux ans.

— Vingt-trois, maman, et même bientôt vingt-quatre.

— Ne crie donc pas ton âge à tue-tête. Je le sais bien. Moi, je me suis mariée à seize ans.

— Dix-huit, maman.

— Dieu ! que les chiffres ont d'importance pour toi ! Mais il faut qu'une jeune fille se marie.

— Est-ce indispensable?

— Sans doute, Vois mon exemple. Je n'ai même pas pu rester veuve.

Elle lui propose divers jeunes gens, des camarades de son mari, des amis de cercle.

— Non, non, refuse Tuilette, je vous en prie, maman, ne cherchez pas. Je choisirai moi-même.

— Tu n'as pas le choix, riposte Micheline qui est méchante sans même s'en apercevoir.

— Dans tous les cas, je n'épouserai qu'un homme en carrière.

— Un homme en carrière? Mais tu passeras au second plan. Un homme en carrière s'occupe de sa carrière d'abord et de sa femme ensuite.

— Nous ne tenons pas, maman, dans ma génération, à ce qu'un homme s'occupe de nous, parce que nous désirons nous en occuper nous-mêmes. Qu'il nous aime, c'est assez, et qu'il respecte notre for intérieur comme nous respecterons le sien.

— Comme nous sommes différentes, Tuilette ! A nous, il nous faut des hommages, des caresses et des fleurs.

Le lendemain, c'est une autre antienne :

— Je gage que tu reçois des jeunes gens dans ta garçonnière du Champ-de-Mars.

— Sans doute.

— Même seule à seul?

— Évidemment.

— C'est bien dangereux. Ils te font la cour?

— Mais non, maman, les jeunes gens ne font plus la cour aux jeunes filles. Ils les estiment assez pour leur parler d'égal à égale.

— Ah ! je goûte peu ce genre d'estime. Nous leur sommes si supérieures qu'il nous les faut à nos pieds.

Les séjours que font M. et Mme de Montbenoît à la maison de Vieux-Moulin réclament de Tuilette une énergie épuisante. Elle doit réprimer sans cesse la méfiance presque injuste que lui inspire son beau-père, trop aimable avec elle, et le babillage maternel la fatigue et l'énerve. Elle ne goûte un peu de repos que lorsqu'ils se sont décidés à partir. Heureusement, ils s'ennuient assez vite chez elle qui ne rassemble pas autour d'eux assez d'invités. Après leur départ, elle retrouve sa solitude avec

joie. Ses chères allées de la forêt sollicitent ses pas. Elle les a tant parcourues à cheval avec son père, elle en connaît les plus beaux arbres. Sa promenade habituelle la conduit à la mare de l'Étau où elle a tant pleuré le soir le plus douloureux de son adolescence et même de toute sa vie. Ou bien elle pousse jusqu'aux étangs Saint-Pierre ou jusqu'au carrefour de la Fontaine-Maître-Jean. Les plus tristes souvenirs lui composent une compagnie plus agréable que celle des têtes vides et des voix sans âme. Qualifie-t-elle donc avec tant de dureté le couple qu'elle s'impose de recevoir annuellement? Elle évite de le juger pour ne pas risquer l'injustice. Mais il lui arrive de se poser cette question avec inquiétude : « Leur accord durera-t-il? Elle a, malgré son étonnante préservation, plus de quarante ans. Un jour ou l'autre, il s'apercevra de la différence d'âge. Il a un air d'oiseau de proie qui m'effraie pour cette pauvre maman. Il est vrai que son inconscience est pour elle un merveilleux arsenal. » Son inconscience : elle a enfin trouvé le mot qui lui permet de ne pas perdre le respect et de sauvegarder la tendresse.

Cependant, si elle veut être franche avec elle-même, elle doit avouer la mélancolie de la solitude. Au bord de l'étang caché au fond des bois,

et dans les allées familières, bordées de jeunes hêtres, de charmes ou de bouleaux aux troncs blancs, elle promène cette mélancolie qui lui devient chère peu à peu. Son chien Stop — un setter irlandais à la robe de feu — lui tient compagnie. Avec lui elle aime à courir parfois dans le vent et sur les feuilles mortes. Octobre est venu, et les arbres ont changé de couleur. Leurs feuilles sont de toutes les nuances de l'or et de la rouille, et le moindre souffle en remplit les chemins. Elles se soulèvent parfois de terre pour danser une ronde, puis se recouchent un peu plus loin comme des danseuses épuisées. Tuilette aime à traîner ses petits pieds dans leurs amas à cause de la musique grêle et triste de ce bruissement sous ses pas.

Les jours raccourcissent et il faut veiller à ne pas se laisser surprendre par les ombres. L'autre soir, Stop a levé une biche et un faon qui, pris de peur, ont remonté l'avenue que la jeune fille suivait, ont fait un écart devant elle et se sont perdus sous bois. Elle a vainement essayé de les appeler pour les rassurer. Mais elle ne rencontre pas qu'une biche et un faon : d'invisibles images passent devant elle, un beau cavalier, une toute jeune amazone qui chevauchent dans le vent du matin. Comment donc se peut-il qu'ils soient encore là quand

elle rentre à la tombée du jour? Les fantômes n'ont point d'heures : ni le temps ni l'espace ne les gênent. L'un est mort pourtant. Et l'autre? La petite amazone a-t-elle donc tant changé que, penchée sur l'eau de la mare, elle ne s'y reconnaisse plus?

Au retour de l'une de ces promenades, à la fin d'octobre, sa femme de chambre lui annonce une visite. Elle lit sur la carte : *Lieutenant-colonel Bertrand Valeray, professeur à l'École de guerre.*

« — Valeray, répète-t-elle tout haut, que je suis contente ! »

Vite elle le rejoint au salon, commande le thé et s'empresse auprès de lui.

— Il y a si longtemps que je ne vous ai vu. Combien d'années? Cinq ans, je crois.

— Oui, cinq ans, mademoiselle Sabine.

— Sabine? C'est vrai, vous êtes seul à m'appeler ainsi.

— Votre père vous avait changé de nom avant de mourir.

— Mais il n'était plus là pour l'imposer. Et je suis restée Tuilette. Tuilette, petite tuile. Mais parlons de vous. Qu'êtes-vous devenu?

— J'ai été envoyé au Maroc, un an à l'état-major, deux ans dans la brousse avec mon batail-

lon. Deux années assez dures, mais belles, et utiles je crois. Au retour, j'ai reçu le cinquième galon.

— Et vous voilà professeur à l'École de guerre.

— J'en étais sorti en 1914 et j'y rentre aujourd'hui.

— Comment avez-vous découvert ma retraite?

— Elle n'était pas malaisée à découvrir. N'y étais-je pas venu du temps de M. et Mme d'Entrève? A mon arrivée en France, je me suis informé de vous. J'avais appris le second mariage de votre mère par les journaux. J'ai pensé que vous deviez être bien seule.

— On s'y habitue.

— Toute l'année ici?

— Oh! non, je passe l'hiver à Paris, l'hiver et le printemps. J'y habite un gentil pied-à-terre où quelques amis viennent me voir. Vous en serez, voulez-vous?

— Très volontiers. Vous souvenez-vous de la matinée de Compiègne donnée pour vos dix-huit ans?

— Pour ceux de ma mère plutôt.

— Elle a dansé le tango avec M. de Montbenoît. J'ai eu le pressentiment qu'il l'épouserait. C'était le genre d'homme qui pouvait lui plaire.

Tuilette laisse tomber la conversation. Est-il

donc revenu de si loin pour lui parler encore de Mme de Montbenoît? Elle éprouve l'envie immédiate de lui être désagréable :

— Vous vous trompez, colonel, puisque mon père lui avait plu. Mon père ne ressemblait pas à Charles de Montbenoît.

A son tour il garde un instant le silence. Et, pendant cet instant de méditation, il regrette d'avoir parlé de Micheline comme s'il y pensait encore ; elle regrette d'avoir comparé son père à son beau-père, se souvenant que la guerre avait tant changé le premier.

Dans leur hâte réciproque de reprendre contact, ils ne s'étaient pas encore observés l'un l'autre. Ils se découvrent mieux à travers ce silence. Valeray a bruni et maigri, mais il n'a pas vieilli. La campagne du Maroc ne l'a pas fatigué comme la grande guerre. Il a pris une expression plus grave, une autorité plus nette. Le chef se devine en lui, sans pose ni affectation, un chef aux manières simples, de l'école des grands, mais un regard exercé ne s'y trompe pas. Ce regard exercé pourrait bien être celui de Tuilette dont les yeux d'or sombre ont une expression qu'il ne lui connaissait pas. A son aisance, à son naturel, il se sent en présence de l'un de ces êtres énigmatiques, trop souvent décriés,

une jeune fille d'aujourd'hui, formée précocement au gouvernement de sa maison et au gouvernement de soi-même, indépendante et personnelle, capable de se tirer d'affaire toute seule dans la vie, mais aussi, peut-être, de s'attacher de cœur, de corps et de pensée avec un libre arbitre plus assuré et une volonté plus tendre. Il n'avait pas deviné qu'elle serait un jour ainsi, fortifiée par le grand air et souple de mouvement, harmonieuse de gestes en même temps qu'attrayante d'esprit. Mais peut-être se trompe-t-il en la jugeant si favorablement. Trop de temps s'est écoulé depuis leur dernière rencontre : mieux vaut attendre et se réserver. Cette liberté des générations nouvelles choque d'anciens préjugés. Ne revient-il pas d'un pays où les femmes vivent cloîtrées et voilées? Il résistera donc à la sympathie qui l'entraînait. Tuilette, de son côté, se rappelle un autre dialogue échangé presque à la même place, quand il lui avait demandé la main de sa mère. Tous les élans de sa jeunesse ont abouti à sa mère, du sourire de Guynemer aux déclarations de ses prétendants. Un seul être au monde a remonté le chemin, s'est détaché peu à peu de sa mère pour venir à elle, celui qui dans son portefeuille, au moment de la mort, n'avait qu'une image, la sienne. Le colonel Valeray

sera toujours séparé d'elle par le souvenir de cette scène. Mais un lien les unit qu'elle ne veut pas rompre :

— Il faut me parler de mon père, reprend-elle au bout de cette longue interruption de parole.

C'est pour lui l'occasion d'une amende honorable et, en même temps, d'une revanche.

— Vous aviez raison tout à l'heure, mademoiselle. On ne peut pas lui comparer un M. de Montbenoît. Les jours d'épreuve l'avaient grandi. Ils ne grandissent que les forts.

Quand l'officier prend congé, elle le remercie de sa visite et ajoute :

— Je vais quitter bientôt Vieux-Moulin. Novembre y est trop humide. Dès mon retour à Paris, je vous ferai signe. J'offre le thé à mes intimes assez souvent. Vous en serez si vous le désirez.

— Sans doute, mademoiselle Sabine.

— Dans le monde, il faudra m'appeler Tuilette. Sans quoi l'on croirait que nous avons un secret.

— Nous en avons un.

— Lequel?

— Le souvenir de votre père.

— C'est vrai.

Par là il est sûr d'être toujours le bienvenu dans le rez-de-chaussée du Champ-de-Mars qu'il com-

mence par critiquer. Est-ce là un appartement pour jeune fille? Mais il y rencontre Mlle Marchal qui est la meilleure amie de Tuilette. Mlle Marchal n'est ni jeune ni jolie : comment donc exerce-t-elle un attrait si extraordinaire sur tous ceux qui la voient et surtout qui l'écoutent? Elle emploie des mots tout simples, mais ils sont comme éclairés au dedans. Ce doit être le regard qui sert de transformateur, un regard d'illuminé qui aperçoit des choses invisibles et en donne le reflet. Elle exerce la même attraction sur les pauvres gens qui viennent à elle, les bras chargés d'enfants ou le corps ravagé d'ulcères, et qui l'appellent Mme Marthe, et sur cette cour de Tuilette composée d'artistes, de savants, de professeurs, de raisonneurs, de sceptiques. Cependant, on peut tenir devant elle les propos les plus hardis, elle ne s'en offusque pas et même elle en sourit. Mais elle a tôt fait de dissiper les nuages.

Le docteur Lebreuil, un soir, attaquait le mariage et le déclarait périmé, car il ne saurait y avoir d'engagements définitifs.

— Pourquoi pas? répliquait l'avocat Desmarets qui a des lettres. Rien n'est plus commode que les engagements définitifs. Rappelez-vous le mot d'Alfred Capus : « De mon temps, quand on épousait

une femme, on savait que c'était pour la vie : on n'avait plus à s'en occuper. »

Que va penser Mme Marthe?

— Oh ! dit-elle, c'est trop court, la vie. Moi, je n'aime que pour toujours.

— Toujours?

— Oui, pour l'éternité.

Personne ne lui demande qui elle aime. N'y a-t-il pas à Assise une fresque de Giotto où le saint prend pour épouse éternelle la pauvreté?

Et, ce soir-là, le colonel Valeray rentre chez lui, avenue de Suffren, en passant devant l'École de guerre aux formes nettes, à l'architecture parfaite sous la lune, rassuré sur Tuilette qui a de telles amies. Pourquoi a-t-il besoin d'être rassuré? Le voilà qui se promène dans les jardins du Champ-de-Mars sans pouvoir se décider à s'aller coucher malgré le cours qu'il doit professer le lendemain matin et qu'il n'a pas achevé de préparer. Oui, pourquoi est-il joyeux que Mlle d'Entrève — Sabine pour lui seul — ait une amie si claire et si religieuse? Pourquoi a-t-il besoin de croire que Tuilette, que Sabine est une jeune fille intacte? N'est-elle pas libre de ses actes et de sa vie? L'aimerait-il par hasard? Tout le sépare d'elle et n'est-il pas le dernier qui ait le droit de l'aimer, lui qui, six

ans auparavant, s'est permis de lui demander son appui auprès de sa mère qu'il désirait d'épouser? Six ans : elle a donc vingt-quatre ans, il en a quarante-deux. Elle est riche, et il n'a qu'une fortune médiocre. Tout les sépare, en effet, et surtout cet amour passé dont il ne se souvient plus qu'avec colère et regret. Comme il traite la pauvre Micheline — la *pauvre* Micheline, n'est-ce pas l'épithète qu'on donne aux morts? — disparue de sa pensée et de son cœur ! Elle lui était apparue dans la guerre comme une image de vie. Il avait transporté sur elle tous ses espoirs de vivre, en ces temps menacés, mais il ne lui avait jamais adressé une parole qui pût lui laisser supposer sa passion, par loyauté envers le capitaine d'Entrève, et par sentiment de l'inutilité, le ménage d'Entrève étant réputé pour son accord — mais plus encore par loyauté, puisqu'il avait attendu la fin du deuil avant d'en entretenir Tuilette. Certes, il n'a rien à se reprocher, aucune perfidie, aucune fourberie. Mais que lui répondra la jeune fille si jamais il ose lui avouer son amour, un de ces amours d'homme mûri qui a éprouvé la valeur des sentiments et ne se jette plus sur les obstacles sans consulter sa raison? Elle lui rappellera sans nul doute le passé. Et, pourtant, il lui semble bien que Tuilette, que Sa-

bine lui manifeste de sa présence un contentement visible sur le visage dont il épie maintenant les moindres expressions.

« Elle va bientôt repartir pour Vieux-Moulin, songe-t-il au bout de sa longue promenade. Le printemps avance et les jours allongent. Eh bien, je cesserai de la voir. Je demanderai mon envoi en Syrie au lieu d'une seconde année de professorat à l'École. Le voyage, l'absence, c'est encore le seul moyen d'oubli. Après la mère, la fille. Mais, cette fois, c'est le dernier sursaut de mon pauvre vieux cœur... »

Son *pauvre* cœur mérite-t-il aussi l'épithète des morts?

Deux semaines plus tard, il reçoit un billet de Tuilette l'invitant à le venir voir avant son départ pour la forêt de Compiègne. Il y répond avec quelques mots d'excuse. Mais elle débarque chez lui, un matin, comme il rentre de cette quotidienne promenade à cheval au Bois de Boulogne par quoi il commence sa journée.

— Oui, lui explique-t-elle, ne vous frappez pas. C'est moi qui viens vous trouver, puisque vous ne voulez pas vous déranger. Un peu austère, votre cabinet de travail, mais pas de faute de goût.

— C'est un campement.

— Avec des tapis du Maroc et des panoplies d'armes arabes. Pourquoi n'avez-vous pas répondu à mon appel?

— Mes cours de l'École de guerre.

— Non, il n'y a que les sots qui sont débordés par leurs travaux et ne les peuvent dominer. Les autres ont toujours du temps. Surtout pour les choses importantes. Vous ne voulez donc plus venir chez moi?

— Oh! pouvez-vous le croire, mademoiselle Tuilette?

— Sabine pour vous. Oui, je le crois, j'en suis sûre et j'en connais la cause.

Et, sans lui donner le temps d'une inspiration, elle lui lance à brûle-pourpoint :

— Pourquoi ne voulez-vous pas m'épouser?

Il ne s'attendait pas à cette offensive brusquée qui, le prenant au dépourvu, a déjà brisé son front et fait brèche dans toutes ses défenses.

— Sabine, petite Sabine, répond-il enfin affectueusement, oui, j'y ai songé, en effet. Mais je suis à l'âge où l'on réfléchit. Je suis déjà presque vieux, je pourrais être votre père.

— Et même mon beau-père, jette-t-elle avec une impétuosité qui ne respecte plus rien. Si vous

me paraissiez trop âgé, serais-je ici et vous dirais-je ce que je vous dis? On a beau être une jeune fille moderne, ce qui n'a pas cessé de vous effrayer, on ne se décide pas sans quelque gêne à la démarche que je fais en ce moment... Voyez-vous une autre objection?

— Sans doute, Sabine, votre fortune.

— Ne jouez pas au *jeune homme pauvre :* c'est archaïque, comme dirait maman. Vous ne manquez de rien ici, pas même d'œuvres d'art qui tenteraient les amateurs millionnaires. Où avez-vous pris ces miniatures d'Isabey que je n'avais pas remarquées en entrant?

— Mais elles viennent de chez moi.

— Vous voyez. Et votre avenir?

— L'avenir d'un officier est toujours précaire.

— Mais pas son passé. Trouvez donc autre chose. Vous ne répondez rien. Comme vous avez l'air ennuyé !

— Pas ennuyé, méchante Sabine. Triste seulement.

— Triste, pourquoi? Il faut donc mettre les points sur les *i*. J'avais cru pouvoir hésiter. Eh bien, allons-y. Mlle Marchal m'a conduite à des salles de chirurgie. J'ai assisté à des opérations.

— Vous?

— Oui, moi. De malheureuses femmes atteintes de cancer. Nous ne sommes pas des chiffes, nous autres, et ne vivons pas dans les chiffons, comme tant de ces femmes d'autrefois si vantées, comme ma chère mère. Est-ce donc elle qui va nous séparer? Vous vous taisez. Il faut pourtant me répondre. Si vous ne me répondez pas, alors j'aurai compris et je me retirerai doucement, sur la pointe des pieds, tandis que vous demeurerez absorbé dans vos réflexions sans me voir partir. Et il sera entendu que je ne suis jamais venue demander un mari qui m'aurait été refusé.

Elle s'apprête à s'en aller, quand il l'arrête :

— Sabine, petite Sabine, écoutez-moi bien. Il n'y avait, souvenez-vous, qu'une photographie dans le portefeuille de votre père lorsqu'il a été tué. Cette photographie que je vous ai rapportée un jour pour ne blesser personne, rendez-la-moi. Je vous jure qu'il n'y aura qu'elle dans mon portefeuille à moi, où que je doive aller. Cette fois, vous ai-je répondu?

— Mal, mon ami. Alors, pourquoi me refuser?

— Mais parce qu'il vous faut plus de jeunesse, plus de gaieté !

— Ah ! la jeunesse, je l'ai trop vue. La gaieté,

nous avons besoin tous deux de la retrouver. Ne vous défendez plus, je vous en prie.

— Avec quoi me défendrais-je? Je n'ai plus d'armes et j'ai peur. Quelle situation pour un officier de carrière !

— Peur de quoi?

— Mais de ne pas vous rendre assez heureuse.

— Ça, nous le verrons. Il n'y a plus qu'un mot à dire.

— Il y en a trois, Sabine. Je vais enfin les dire.

— Non, mon ami, attendez... Je veux les entendre à Vieux-Moulin, au même endroit, puisque nous y habiterons ensemble un jour et qu'il faut une cérémonie...

— D'expiation?

— Non, de désaffection...

Tuilette, qui a annoncé son mariage à sa mère, avec la date, reçoit cette réponse sans enthousiasme : « ...Comme c'est drôle, ma chérie ! Ton mari sera plus âgé que le mien. Tu aurais pu trouver mieux que cet ancien amoureux éconduit, mais tu n'as jamais voulu m'écouter... »

Son ancien amoureux éconduit : Mme de Montbenoît ne pouvait rien trouver de plus blessant et, pourtant, elle ne l'a point cherché. *Tu aurais*

pu trouver mieux : qui? mais qui? Ah! oui, sans doute, un Georges Guynemer, archange au visage tourmenté et fatal, aux yeux surnaturels. Et, sous l'action de sa mère lointaine qui, naguère, intercepta le regard de Guynemer, Tuilette se prend à rêver, à rêver longtemps, loin du temps présent. Y a-t-il donc place en son cœur pour un autre amour inaccessible et les amours peuvent-ils coexister sans mourir?

Il ne faut pas garder le souvenir des héros : ils offrent des comparaisons trop dangereuses, et que seraient-ils dans la vie ordinaire? Tuilette est une fille de la guerre : ne serait-elle pas apte aux travaux de la paix? La dernière parole de son père ne s'applique pas aux circonstances exceptionnelles ; il a dit : « Toute la vie. » Et toute la vie, c'est immense et court à la fois.

LIVRE III

TUILETTE JEUNE FEMME

I

L'OISEAU BLESSÉ

Tuilette est mariée depuis deux ans. Son mari n'a pris un congé qu'après les manœuvres de septembre qu'il a suivies avec le général chargé de l'arbitrage. Ils passeront octobre à Vieux-Moulin. Tous deux se plaisent dans cette solitude de la forêt que l'automne augmente. Après les promenades dans les allées, c'est le retour à la tombée de la nuit et l'heure du thé devant un bon feu. Il semble alors que la campagne tout entière s'entende pour monter la garde autour du bonheur.

L'année précédente, les de Montbenoît sont venus passer quelques jours. Mais ils se sont visiblement ennuyés. On ne fait pas assez de frais pour eux : pas d'invitations, pas de parties organisées, pas de chasses. Micheline n'a même pas pu se procurer ces bains de lait qui assouplissent la peau et qui ont révolté les fermiers à qui elle les a de-

mandés. Elle est toujours aussi langoureuse et vigoureuse ensemble et ne se décide pas à vieillir. Vieillir? Non, vraiment, il n'en saurait être question. Quel âge peut-elle bien avoir? Tuilette a beau s'être épanouie, sa mère est plus belle. Elle sera belle longtemps encore. Elle est devenue avec le temps plus jeune que son mari qui prend des rides et un teint jaune. On prétend qu'il joue. Cela n'est point favorable à sa santé. Précisément, le ménage a prolongé son séjour à Deauville, puis est reparti pour la villa de Cannes. Ils ne viendront pas cette saison à Vieux-Moulin.

« Tant mieux! songe Tuilette que le bonheur rend égoïste. Nous sommes décidément trop différentes. » Quant à Bertrand Valeray, il n'exprime aucune opinion. Il ne parle jamais à sa femme de Mme de Montbenoît et il se montre avec celle-ci d'une déférence presque excessive. Les fausses situations s'arrangent avec un peu de bonne volonté et beaucoup de politesse.

Ce jour-là, Tuilette rentre seule de la promenade. Elle n'accompagne pas son mari quand il monte à cheval, parce qu'elle est enceinte et qu'elle se soumet aux précautions exigées par le vieux docteur Mouret consulté à Paris. Sur les feuilles mortes de

l'allée, elle a ramassé un oiseau à demi mort que l'orage de la veille a sans doute blessé. Elle a pris dans ses deux mains le petit corps palpitant, le réchauffe, le caresse et sent peu à peu la vie revenir. Elle appuie à sa joue le paquet de plumes et, comme elle ouvre les paumes, l'oiseau bat des ailes et s'envole après avoir souillé son refuge.

« Oh ! l'ingrat ! » murmure-t-elle moitié riant, moitié indignée.

Dès son retour, elle se précipite à la toilette, bousculant le valet de chambre qui la cherche et ouvre déjà la bouche pour lui parler.

— Tout à l'heure ! Tout à l'heure !

Lavée et parfumée, elle daigne enfin l'écouter.

— Je venais avertir Madame que Mme de Montbenoît est arrivée,

— Ma mère?

— Oui, Madame.

— Seule?

— Oui, Madame, seule, mais avec beaucoup de bagages. Et avec son petit chien que Stop a failli dévorer..

Sa mère, seule, avec beaucoup de bagages : que signifie cette visite insolite, et pourquoi sa mère n'a-t-elle pas prévenu, pas télégraphié?

— Où est-elle? au salon?

— Sophie l'a conduite dans sa chambre et l'aide à défaire ses malles

Sophie, c'est la femme de chambre.

— Bien, j'y vais.

« Quel ennui ! pense-t-elle en montant l'escalier, nous étions si bien tous les deux, et voici notre paix troublée. » Mais elle se reproche cet égoïsme : « Il y a sans doute un malheur. Charles? Oui, peut-être, une mésentente. Faudra-t-il encore les réconcilier? »

A peine a-t-elle ouvert la porte que Mme de Montbenoît se précipite dans ses bras avec des démonstrations auxquelles Tuilette n'est pas habituée :

— Ah ! mon enfant, mon salut, mon refuge !

Il convient de renvoyer Sophie avant d'entendre la suite et aussi de faire taire Chouchou qui, effrayé et désorienté, jappe à s'étouffer. Mais Tuilette n'a déjà plus besoin de savoir. Un seul regard l'a renseignée, qui lui a montré sa mère — sa *pauvre* mère — lamentablement et subitement déchue de toute jeunesse. Est-ce le voyage qui l'a transformée ainsi et sans doute n'a-t-elle pas eu le temps de se recomposer le visage avec ses pâtes, ses poudres et ses fards? Non, elle l'a trop observée et, depuis trop longtemps, pour s'y méprendre.

Une autre cause plus profonde a ravagé les traits, creusé les joues, terni la peau. Prise de pitié devant un spectacle aussi inattendu et qui lui paraît presque révoltant par comparaison avec la gloire passée, elle s'écrie :

— Mais qu'y a-t-il donc, maman? Vous êtes malheureuse?

— Si je suis malheureuse! Elle demande si je suis malheureuse? Mais c'est-à-dire qu'il n'y a jamais eu, jamais, tu m'entends, de femme aussi malheureuse que moi. Cet homme est un monstre. Tous les hommes sont des monstres. Ils nous flattent pour nous dépouiller. C'est le vol et c'est l'assassinat.

Tout de même elle doit exagérer. Le vol, l'assassinat, c'est beaucoup. Elle n'a pas accoutumé de supporter les heurts de la vie et le premier la trouve sans doute désarmée et désemparée.

— Asseyez-vous là, maman, insiste affectueusement Tuilette la voyant si agitée, calmez-vous, reposez-vous. Je vais vous servir le thé, avec un peu de rhum.

— Non, du citron.

— Eh bien, du citron. Et puis vous me raconterez posément vos ennuis.

— Mes ennuis! Tu veux dire mes tortures.

Le thé la réchauffe, lui rend un peu de couleur aux joues. Elle ouvre sa boîte à poudre, s'épouvante de se voir devant une petite glace :

— Comme me voilà faite ! Heureusement, il n'y a que toi ici. Ton mari?

— Il se promène à cheval dans la forêt.

— Tant mieux.

Vite elle se reconstruit un visage, mais c'est un *pauvre* visage dont les marbrures réapparaissent sous le fard. Tuilette, qui la regarde opérer, se rassure, puis réclame la suite du récit :

— Qu'y a-t-il donc, maman? Votre mari?

— Cet homme est un abominable personnage. Il a joué gros jeu à Deauville et il a perdu. Il a emprunté à court terme pour payer ses différences. A Cannes, il a dû se mettre en mesure de rembourser ses emprunts. C'est alors qu'a éclaté cette scène affreuse.

Le souvenir en est si cruel que Micheline se met à pleurer, ce qui gâte toute sa peinture fraîche. La faut-il atteinte pour qu'elle n'en ait point souci?

— Quelle scène, maman?

— Il voulait ma signature, parce que nous sommes mariés sous le régime de la séparation et qu'il ne peut disposer de ma fortune sans cette signature. Naturellement, j'ai refusé, mais tu me

connais : j'ai refusé de la meilleure grâce du monde, avec toutes sortes de paroles apitoyées et tendres sur son état. Il a insisté. J'ai continué de lui répondre gentiment. Alors il m'a accusée de l'avoir perdu, de lui avoir fait quitter sa carrière — comme s'il en avait une ! — de l'avoir poussé à vendre ses terres de Villers-Cotterets et de Pierrefonds dont il prétendait s'occuper, quand il a spéculé sur la valeur des terrains, de l'avoir acculé au jeu par l'ennui de l'oisiveté, comme si je l'empêchais de travailler. Enfin, il a accumulé tous ces reproches injustes que les hommes nous adressent quand ils sont de mauvaise humeur ou qu'ils n'ont pas de chance. J'ai laissé passer l'orage. Ce n'était pas le premier. Toujours cela finissait par une réconciliation où il se traînait à mes pieds, implorant son pardon et sollicitant mes baisers. Parce qu'il m'aime, comprends-tu, il m'aime à sa manière qui est violente, mais qui n'est pas sans attrait.

Va-t-elle entrer dans les détails d'alcôve et son inconscience ira-t-elle jusqu'à manquer de pudeur devant sa fille? Mais non, elle est repartie dans la bonne direction :

— Cette fois l'orage n'a point passé. L'orage? Une tempête qui secouait toute ma chambre. Il ne demandait plus, il exigeait et, comme je refu-

sais toujours en tâchant de sourire malgré la peur qui me prenait, il m'a menacée.

— Comment, il a osé vous menacer?

— Oui, et même il m'a insultée. Non, je ne puis répéter ce qu'il m'a dit.

— Il le faut, maman, afin de m'éclairer.

— Eh bien, il a levé la main sur moi en m'appelant : la vieille... Oui, il est allé jusque-là.

Et la *pauvre* femme se cache le visage dans les mains. Elle a raison de cacher ce beau visage, maintenant flétri, et qui pourrait justifier l'injure.

— Ma pauvre maman, vous a-t-il frappée?

— Non, il ne m'a pas frappée. Je ne sais s'il l'aurait fait. Joseph, le valet de chambre, qui avait dû ouvrir la porte sans que nous l'entendions, s'est trouvé là.

— Il l'a vu, le bras levé?

— Il a dû le voir. Pourquoi?

— Mais parce qu'il pourrait témoigner dans le cas où vous demanderiez la séparation.

— Sans doute, je demanderai le divorce. Comment revoir un homme qui vous a insulté et presque frappée? Alors, apercevant Joseph, mon mari s'est enfui. J'ai profité de son absence pour emporter ce que j'ai pu, mes bijoux, mes robes,

quelques bibelots, et me voilà. Tu me défendras, n'est-ce pas, Tuilette?

— Reposez-vous sur moi, chère maman.

— Oui, tu me défendras, avec Bertrand. Vous ne serez pas trop de deux. Parce qu'il va venir. J'en suis sûre. Il aura su par le chauffeur quel train j'ai pris. Il veut ma signature. Il me poursuivra jusque chez toi. Rien ne l'arrêtera. Il est déchaîné. Oh ! j'ai peur, j'ai peur.

Tuilette la prend dans ses bras, l'embrasse, la calme, la console et peu à peu la vie reprend, la vie, et le sourire, et l'usage de la boîte à poudre et du rouge. Ainsi a-t-elle réchauffé le petit oiseau blessé par l'orage qu'elle a ramassé tout à l'heure sur les feuilles mortes.

Mme de Montbenoît ne s'est pas trompée. Dès le lendemain, une automobile s'arrête devant le perron de Vieux-Moulin et M. de Montbenoît en descend. Des fenêtres du salon, il a été dévisagé et un conseil de famille se tient aussitôt entre Micheline terrifiée, sa fille et son gendre.

— Je ne veux pas le revoir, je ne veux pas le revoir ! hurle-t-elle dans son épouvante. Je me barricaderai dans ma chambre. Chassez-le, je vous en supplie.

Le colonel Valeray la rassure :

— Madame, calmez-vous. Nous avons pris la charge de vous protéger. Rien ne vous arrivera ici de pénible, je vous en réponds.

— Surtout, maman, qu'il ne vous entende pas, insiste Tuilette que ce manque d'empire sur soi-même énerve. Vous ne verrez pas M. de Montbenoît. Montez en effet dans votre chambre. Enfermez-vous si vous y tenez. Mais vous êtes gardée, et bien gardée.

— Merci, mes enfants, merci.

Faut-il qu'elle soit effrayée pour appeler *mon enfant* le colonel qui est de son âge?

Débarrassés d'elle, Bertrand Valeray et sa femme se consultent :

— J'y vais. C'est une affaire d'homme à homme.

— Allez-y, si vous le désirez, objecte Tuilette. Mais je crois que d'homme à homme, c'est une affaire qui empirera très vite. Les hommes ne sont pas assez patients. N'avez-vous pas confiance en moi?

— Charles de Montbenoît est violent.

— Précisément. A son contact, vous ne manquerez pas de le devenir. Tandis qu'avec moi il sera contraint de se dominer.

— Et que lui direz-vous?

— Qu'il est inutile d'insister. Maman ne reprendra jamais la vie commune.

— En êtes-vous certaine?

— Certaine. J'ai causé avec elle. Je l'ai confessée. Elle ne peut supporter la moindre menace de brutalité. Songez donc qu'elle a toujours été gâtée dans la vie. Mon père ne lui a jamais rien refusé, a cédé à tous ses caprices quand il ne les a pas devancés. Et, plus tard, elle a dansé à ma place.

— C'est vrai, petite Sabine : je me souviens du jour de vos dix-huit ans. Vous devez avoir raison. Je redoutais...

Il n'ose achever sa phrase. Il a failli faire allusion à ces femmes que leur âge affole et qui, mariées à des hommes plus jeunes qu'elles, leur sont attachées par des liens impérieux et tombent en une sorte d'esclavage. Il s'est arrêté à temps, par respect, mais Tuilette a compris :

— Oui, dit-elle, je préfère encore qu'elle veuille à tout prix s'affranchir. Laissez-moi donc recevoir ce monsieur que j'entends marcher au salon et qui va finir par tout casser.

— Bien, mon amie, j'ai confiance en vous. Mais je descends dans votre boudoir. Vous sentirez ma présence à côté de vous. Et, si j'entends du bruit, j'ouvre la porte de communication.

— Je vous appellerai, tranquillisez-vous, si j'ai besoin d'une aide.

Il a consenti à sa demande, mais il n'est pas rassuré et il descend sur les pas de sa femme afin de prendre son poste de vigie.

Tuilette ne s'est jamais sentie plus calme, ni mieux armée pour la bataille. Elle trouve, en ouvrant la porte du salon, un Montbenoît agité qui se retourne brusquement quand elle entre et fonce sur elle, croyant sans doute avoir affaire à Micheline.

— Et votre mère? réclame-t-il immédiatement.

— Vous pourriez commencer par me saluer. C'est l'usage.

— Vous avez raison. Bonjour, Tuilette. Vous allez bien. Voilà. Et, maintenant, je viens chercher votre mère. Elle est ici : je le sais. Inutile de le nier.

— Qui vous parle de le nier? Oui, maman est ici, chez moi. Elle refuse de vous voir. Elle ne veut plus vous voir. C'est son droit. Vous ne la verrez pas.

— Ah! par exemple. Elle est ma femme. Je viens la chercher et ce n'est pas vous qui m'en empêcherez.

— Elle n'est plus votre femme.

— C'est ce que nous allons voir.

Et il marche vers la porte où Tuilette l'a devancé :

— Écoutez, Charles, cette scène est grotesque et inutile. Si j'appelle, mon mari viendra.

— Je me moque de votre mari.

— Oh ! ne dites pas de sottises. C'est assez d'en faire. Il ne s'agit pas de duel, Dieu merci. Il s'agit simplement de vous jeter à la porte. Mon mari s'y emploiera, mais avec le chauffeur, le valet de chambre et l'ordonnance qui sont solides. Vous avez beau être vigoureux : on y parviendra. Ce sera parfaitement ridicule. Donc, un mot encore et je sonne. Vous ne pouvez pas m'en empêcher. Je tiens le cordon. Vous avez compris? Bien. Alors, causons.

Charles de Montbenoît, pendant cette algarade, a réussi à se dominer. Il se heurte à une résistance imprévue, et mieux vaut tourner l'obstacle. Il s'engage aussitôt dans cette manœuvre.

— Oui, la colère est mauvaise conseillère, Tuilette. Mais cette colère même vous montre à quel point le départ de Micheline m'a bouleversé. Nous avons fait un mariage d'amour, Tuilette, vous vous souvenez, et les années n'ont pas atteint cet amour. Je suis plus jeune qu'elle, mais je l'ai dans le sang.

Va-t-il à son tour dépasser l'impudeur permise?

Elle l'arrête, écœurée, d'un geste qui signifie : assez. Il achève :

— Je l'aime et je la veux.

— Seulement, répond-elle avec une sorte de douceur, en ce monde chacun tue ce qu'il aime, comme dit une ballade anglaise.

Montbenoît n'est pas sensible à ce rappel. Il comprend qu'il est nécessaire de plaider sa cause :

— J'ai eu des torts envers votre mère. J'en conviens et je les regrette. Je désire précisément les réparer. Je venais pour les réparer.

— Avec cette fureur?

— Ma fureur est tombée, ne le voyez-vous pas! Laissez-moi voir Micheline. Laissez-moi la voir seule à seul. Je vous promets de lui parler avec douceur. Vous demeurerez dans la chambre à côté et, si j'élève la voix, vous entrerez. Puis-je vous accorder meilleur gage de mes résolutions?

— Non, déclare Tuilette, elle m'a donné mandat de vous écarter, de vous écarter pour toujours. Vous avez levé la main sur elle et vous l'avez insultée.

— Insultée?

— Oui, avec la plus cruelle injure pour elle, le rappel de son âge. Elle est maintenant butée. Elle exige le divorce.

— Mais, laisse-t-il échapper, j'ai besoin de sa signature.

Tuilette sourit de l'aveu :

— Nous y voilà. Eh bien, elle ne veut pas se laisser dépouiller.

— Et moi, répète Montbenoît, ne m'a-t-elle pas dépouillé? Ne m'a-t-elle pas ruiné en faisant de moi un oisif, quand elle a exigé que je me débarrasse de mes terres afin d'aller vivre sur la Côte d'Azur? Souvenez-vous de nos conversations, Tuilette : vous les avez peut-être oubliées, elles me sont revenues bien souvent. Vous me poussiez, vous, à l'activité, la direction agricole, la politique. Vous eussiez tiré de moi un homme utile et peut-être bienfaisant. Pourquoi ne m'avez-vous pas épousé?

Tuilette sourit de nouveau :

— Le Dieu de Mlle Marchal m'a protégée.

Déjà il poursuit sans l'entendre :

— Tandis que Micheline m'a dévoyé. Elle m'a communiqué un éternel besoin de distraction. Mais les distractions des hommes sont plus violentes et plus coûteuses. Oui, j'ai joué et j'ai perdu. Il me faut vendre la villa de Cannes et la vendre à perte, si elle me refuse cette signature qui me permettrait de liquider ma situation avec ses valeurs et de remonter ensuite le courant. Ne m'aiderez-

vous pas à l'obtenir, Tuilette, en souvenir du temps où j'étais amoureux de vous?

Il va d'aberration en aberration puisqu'il espère se faire d'elle une alliée avec ce rappel. Mais la jeune femme coupe court à ses manèges. Mme de Montbenoît veut redevenir sinon Mme d'Entrève, du moins Mme de Caumont. Elle achèvera sa vie sous son nom de jeune fille. Quant à sa fortune, elle désire la conserver intacte. Elle ne sait pas se priver et n'en abandonnera pas la moindre parcelle.

— Oui, conclut Montbenoît, elle est plus forte que nous tous. Elle m'a eu, Tuilette, elle vous aura. Que vais-je devenir alors? Je n'ai plus rien.

— Vous travaillerez.

— A quoi serai-je bon? Je connaissais les travaux de la terre et je n'ai plus de terres.

— Ne connaissez-vous pas les machines, les automobiles, les tanks, les avions?

— Ah ! oui, je sais les démonter et les remonter. A quoi cela m'avance-t-il?

— Eh bien, ouvrez un garage à Cannes. Tous les garagistes font fortune. Il suffit d'avoir affaire à eux pour le savoir.

— Avec mon nom?

— Justement, votre nom vous servira. Le ga-

rage de Montbenoît : tous les snobs de la Côte d'Azur iront chez vous, et vos pairs vous loueront d'avoir osé travailler. Le travail, aujourd'hui, c'est la vraie noblesse.

— Comme vous parlez bien, Tuilette, mais, pour fonder un garage, il faut de l'argent.

— Nous vous l'avancerons, Bertrand et moi.

— Quelle femme étrange vous êtes ! Et que j'ai donc été sot de vous préférer votre mère !

— N'abordez jamais plus ce sujet.

— C'est bien : je m'en vais. Alors, elle est en haut? Dans notre chambre? Barricadée? Tout de même, je ne renonce pas. Je la retrouverai tôt ou tard.

— Nous ne vous sortirons d'embarras, Bertrand et moi, que si vous nous donnez votre parole de ne jamais chercher à la revoir.

— Et si elle m'appelle?

— Si elle vous appelle, oui. Mais elle ne vous appellera pas. Elle a eu peur : c'est fini.

— Bien. C'est possible, après tout. Je suis obligé de passer par vos conditions. Je suis à bout. Il faut vivre. Elle me regrettera. Elle se vengera. Elle se vengera sur vous, Tuilette : prenez garde.

Il est parti sur cette menace indirecte. Bertrand Valeray, inquiet, s'est hâté de rejoindre sa femme.

Elle lui explique que tout s'est passé pour le mieux. Il l'admire et l'embrasse tendrement. Puis ils vont délivrer Micheline qui tombe dans les bras de sa fille :

— Je te dois tout ! Je te dois tout !

Et Tuilette a l'impression qu'elle caresse encore l'oiseau blessé cueilli dans l'allée sur un lit de feuilles mortes. L'oiseau l'a mal récompensée. Serait-ce un présage? Elle rit en pensant à la récompense.

II

LA RÉCOMPENSE

On ne dîne jamais mieux que lorsqu'on vient d'échapper à un grand danger. Après un choc nerveux, suite d'une tragédie domestique, si l'on se découvre intact, comme la vie paraît douce à vivre ! Mme de Montbenoît n'a pas tardé à se remettre de la scène de Cannes où son mari avait levé la main sur elle en l'appelant... Non, décidément, il lui est impossible de s'arrêter au mot qu'il a prononcé et que, pourtant, elle devra répéter, le rouge au front, à son avoué. Car son gendre, le colonel Valeray, l'a conduite à Paris en automobile afin que, sans retard, elle engageât l'instance en divorce qui la doit libérer à tout jamais du malotru. Elle a dû insister au sujet de ce voyage : Tuilette et surtout son mari ont essayé d'une suprême tentative de réconciliation :

— Charles de Montbenoît est violent, mais il vous aime. Il pourrait s'amender.

— Non, non, je ne puis supporter ses manières. Je n'ai jamais été traitée ainsi. Et, d'ailleurs, de quoi vivrions-nous?

— De votre fortune, maman.

— C'est à peine si elle me suffit.

Elle est hors d'état de s'imposer la moindre gêne, la moindre privation, hors d'état de subir la mauvaise humeur d'un mari inoccupé. Il lui faut des hommages, des compliments et des fleurs. Son égoïsme inconscient est charmant ensemble et féroce. Elle écarte donc tous les conseils de patience et d'indulgence. Elle a toujours suivi la voie droite qui la conduit à elle-même inévitablement. Son avoué lui a donné raison et lui a promis de se montrer diligent. Quand il lui a demandé de faire élection de domicile, elle n'a pas hésité une minute :

— Chez ma fille, à la villa de Vieux-Moulin et, ensuite, à Paris.

Elle a besoin de compagnie : la solitude dans cette épreuve lui serait pénible. Quoi de plus naturel que de s'installer chez sa fille? En pareil cas, les filles ne demandent-elles pas asile à leurs mamans? C'est le monde renversé, mais à son profit.

A la maison normande de Vieux-Moulin, l'exis-rence a donc repris son cours monotone avec cet hôte supplémentaire. Monotone? Elle a cessé de l'être. Elle est devenue différente. Adieu, les lentes promenades de Tuilette et de son mari sous les allées dont les feuilles changent de couleur — car la jeune femme doit se ménager et éviter la fatigue — adieu, ces retours au soir tombant, à l'heure du thé, dans le salon à demi obscur ; adieu, ces longues causeries à deux où les silences mêmes sont chargés de secret, où l'on se comprend sans paroles, où les cœurs entendent une musique intérieure, la même ! C'est maintenant le mouvement perpétuel, l'agitation permanente. Micheline, sans doute pour témoigner sa gratitude — comme ces hommes d'esprit qui paient leur écot en bons mots — déploie une grâce incomparable. Elle raconte les anecdotes les plus divertissantes sur le monde de Cannes ou de Deauville, imite des personnages connus, mime des scènes de casino.

— Ta mère a vraiment beaucoup de verve, ne peut s'empêcher de remarquer Bertrand Valeray quand il remonte le soir avec sa femme.

Tuilette regrette les conversations où il y avait moins de cocasseries et plus d'idées, où passait quelquefois le souvenir un peu grave de la guerre.

Et même elle se demande comment une femme qui a perdu un mari adoré et qui en perd un autre, tout vivant, après une rupture fatalement cruelle, peut garder une telle frivolité et un tel goût de plaire. Tout de même, elle convient que les soirées d'automne, aisément mélancoliques à la campagne, se peuplent d'ombres chinoises dont le défilé est amusant.

Voici, maintenant, que Micheline, faisant un grand saut d'obstacles par-dessus les cinq années moroses de la guerre, remonte aux temps heureux de sa jeunesse, — de sa jeunesse éternelle. Bertrand Valeray est à peu près de sa génération, bien qu'elle le fasse volontiers passer pour son aîné quand il est en réalité son cadet. Ils se rejoignent dans ces rappels d'une vie insouciante au bord de la catastrophe. Talleyrand a parlé de la douceur de vivre à la veille de la Révolution. Quel historien peindra cette même douceur de vivre au cours des années qui ont précédé la date fatidique du 1er août 1914? Ils échangent à qui mieux mieux descriptions de soirées, évocations de plaisirs, de pièces et d'acteurs, — et le bal persan de la marquise d'Azeglio, et le dîner d'Armenonville donné par le plus grand raffineur du monde, et telle comédie de Capus, de Maurice Donnay, de Robert de Flers et Gaston

de Caillavet, et tel drame d'Henry Bataille ou d'Henry Bernstein...

— Vous avez vu Jeanne Granier dans *le Roi?*

— Sans doute, Bertrand. Mais vous souvenez-vous de Mme Daynes-Grassot dans la vieille grand'-mère de *la Bonne Aventure?* Elle avait bien quatre-vingts ans et elle jouait avec tant de naturel qu'on se serait cru à la ville.

— Et Le Bargy dans *les Flambeaux?*

— Oh ! je n'ai pas beaucoup aimé *les Flambeaux* : il y a trop d'idées. Ces conflits scientifiques ne me passionnent pas. Vous rappelez-vous *le Secret*, et Simone dans la femme menteuse? Peut-il se rencontrer des femmes aussi perverses?

— On fait souvent le mal sans le vouloir et même sans le savoir, intervient Tuilette qui, maintenant, se mêle rarement au dialogue.

Elle s'y mêle si rarement qu'on la regarde presque comme une intruse. Va-t-elle rompre le charme de ces retours au passé, un passé qu'elle n'a pas connu et dont, par conséquent, elle se trouve exclue?

— Ne jouait-on pas *l'Habit vert* à cette même époque? reprend Micheline sans daigner répondre à sa fille. *L'Habit vert :* quel éclat de rire et quelle troupe ! La meilleure de Paris. On ne retrouvera

jamais un tel ensemble : Max Dearly, Brasseur, Jeanne Granier...

— Et Prince que vous oubliez, et Ève Lavallière?

— Ah ! oui, Lavallière. Il paraît qu'elle est entrée au Carmel, comme l'autre.

— Pas tout à fait. Elle s'est contentée du Tiers-Ordre.

— Ce n'est déjà pas mal au sortir des Variétés.

— On change donc, intervient encore Tuilette.

— Rarement, riposte sa mère impitoyable. La vie crée de telles habitudes et il est si doux de n'en point changer. Ou bien, alors, il faut, je suppose, des cataclysmes, des chagrins d'amour.

— Pas même, soupire Tuilette qui songe à la mort de son père.

Elle a parlé presque bas, pour ne pas interrompre le feu d'artifice tiré de tous ces éclatants succès de théâtre. Et peu à peu, quand son mari et sa mère recommencent leurs incursions dans les souvenirs d'avant guerre, elle ne tente plus de s'y mêler. Elle reste en dehors, comme à l'entrée d'un parc fermé dont elle n'a pas la clé. Eux s'ébattent au dedans sur les pelouses ou jouent à cache-cache derrière les arbres. C'est bien inoffensif, et n'est-il pas heureux que Micheline oublie ses ennuis conjugaux

et toute la procédure d'une instance en divorce? Sans doute, mais, pour une jeune femme, cette complicité n'a rien d'agréable, et Tuilette regrette d'autant plus la solitude antérieure, la solitude à deux, que la permission de son mari va bientôt prendre fin et qu'il retrouvera ses occupations absorbantes avec la rentrée à Paris. Qu'elle eût aimé jouir de ces derniers beaux jours d'automne et les cueillir dans les bois comme de beaux fruits mûrs dans un verger ! Ses allées l'appellent, toutes jonchées de feuilles mortes qui bruissent sous les pas. Mais elle doit s'y promener seule, car un nouveau passe-temps réunit son mari et sa mère.

— Pourquoi ne montes-tu plus à cheval? lui a demandé celle-ci.

— Le médecin me le défend.

— Quel médecin?

— Le docteur Mouret.

— Comment? Il vit encore? C'est vrai que je ne l'ai plus consulté depuis des années. Je ne suis jamais malade. C'est lui que j'avais appelé quand je suis devenue enceinte, enceinte de toi. Heureusement, je ne l'ai été qu'une fois. J'étais furieuse, je ne voulais pas que ce fût vrai. Il m'a presque grondée. Je crois bien que je l'avais scandalisé. Et déjà il m'avait interdit le cheval, l'automobile,

les dîners en ville, les soirées, le théâtre, enfin tout ce qui rend la vie supportable. Mais je n'en ai tenu aucun compte.

— Déjà? murmure Tuilette dont l'exclamation n'est pas comprise.

— Aucun. Je t'ai menée partout. Tu as fait du cent vingt sur la route de Rambouillet : une nouvelle marque d'automobile que ton père essayait.

— Et papa ne disait rien?

— Au début, si, parce qu'il s'inquiétait de ma santé. Il ne me contrariait jamais. Ce n'est pas comme l'autre. Peu à peu il s'est habitué. Il s'est rendu compte que le médecin avait tort. Où ne t'ai-je pas conduite? Dans les restaurants de nuit, dans les bars, dans les petits théâtres. Au fait, ces pièces dont nous parlons, Bertrand et moi, tu as peut-être assisté à l'une ou l'autre, cachée dans ta loge capitonnée. Aujourd'hui, c'est ton tour. Pourquoi ne pas m'imiter?

— Vous imiter?

— Oui, promener ton héritier futur en tous lieux, sans rien changer à tes habitudes.

— Je n'ai pas les mêmes que vous, maman. Et puis une grossesse, pour moi, n'est pas une tuile.

— Plains-toi : cela t'a valu le plus joli surnom du monde. Tuilette, tout le monde m'en a complimentée.

— Sauf moi.

— Tu n'avais pas l'âge. Je te défie de trouver un si joli nom pour ton enfant.

— Il aura du moins un vrai nom.

— Et lequel?

— Hubert, si c'est un garçon, Huberte, si c'est une fille.

— Tu ne t'es pas fatiguée les méninges à chercher. Hubert, Huberte : c'est bien. Ton père serait satisfait. Mais tu n'as même pas songé à Micheline. Les enfants sont toujours ingrats. Tu l'apprendras un jour à tes dépens. Alors, vraiment, tu renonces à monter à cheval avec Bertrand?

— Sans doute, dans mon état. Bertrand, d'ailleurs, ne monte presque plus.

— C'est que je te remplacerai, Tuilette. Je ne montais pas mal autrefois, et il paraît que ta jument est facile. J'ai demandé à ton mari de me remettre en selle.

— Et il a accepté?

— Un gendre ne refuse rien à sa belle-mère, surtout quand elle est plus jeune que lui. Nous commençons demain.

Cette révélation, cette complicité nouvelle énerve Tuilette. Pourquoi son mari n'a-t-il pas refusé ce rôle d'écuyer servant? Sa mère va-t-elle le lui prendre le jour, après le lui avoir pris le soir avec des pièges de conversation? Quand donc celle-ci partira-t-elle et les rendra-t-elle à leur cher tête-à-tête? Elle ne peut se tenir, dans son agacement, de lui poser la question :

— Nous allons bientôt quitter Vieux-Moulin, maman. Avez-vous pensé à votre installation d'hiver?

— Pas encore, Tuilette, pas encore. Je me trouve si bien chez vous.

— Retournerez-vous sur la Côte d'Azur? Pas à Cannes évidemment. A Juan-les-Pins, à Nice, à Beaulieu?

— Non, non, c'est trop près. Je ne veux pas risquer de revoir cet individu.

— Je vous comprends, maman. Vous choisirez sans doute la Côte d'Argent, Arcachon ou Biarritz, ou peut-être Pau dont le climat est si doux.

— Je n'ai pas réfléchi à tout cela. Je désire n'y pas réfléchir encore. Il est agréable de s'abandonner au fil de l'eau, après avoir traversé une si dure épreuve. Je préfère vous suivre à Paris quand vous irez. Votre appartement est grand.

— Pas très grand, maman.

— Il me faut peu de place : une chambre à coucher, une salle de bains, un petit salon. Tu pourrais très bien me réserver cette part. Il n'y aurait guère qu'une pièce à transformer. Tu sais que ma femme de chambre vient me rejoindre.

Tuilette essaie en vain d'endiguer cette invasion. Elle ne va pourtant pas supporter le voisinage de Mme de Montbenoît, ou plutôt de la nouvelle Mme de Caumont, tout le reste de ses jours. Il serait bon d'envisager dès maintenant une séparation, sans quoi, plus tard, ce serait trop tard. On s'accoutume si vite à gêner autrui.

— Écoutez, maman, déclare résolument Tuilette. Je ferai mon possible pour vous aider dans vos difficultés actuelles. Mais, quand le moment sera venu de ma délivrance, nous serons accaparés, mon mari et moi, par le nouveau-né et n'aurons plus le loisir de nous occuper de vous avec l'attention et la vigilance nécessaires. Vous devriez prévoir dès maintenant cette obligation.

— Comme tu as raison, Tuilette, de m'avertir ! En effet, une naissance apporte un dérangement considérable dans une maison et la rend quasi inhabitable pour ceux qui n'y ont pas de part. Je ne me soucie pas beaucoup d'être grand'mère.

Grand'mère, quel affreux titre ! Pire que belle-mère ! Je te promets que tu seras débarrassée de ma présence dès que l'événement sera prochain. Mais nous avons le temps.

— Quelques mois.

— Quelques mois. Tout l'hiver, ou à peu près. Je me serai reprise alors et j'arrangerai ma vie. Jusque-là, laisse-moi souffler, respirer. Je respire si bien ici.

Elle y respire si bien, en effet, qu'elle y prend une recrudescence de santé et de force. Elle s'y épanouit comme une de ces roses d'automne célébrées par le vieil Agrippa d'Aubigné :

Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.

Et Bertrand Valeray, qui est lettré, lui a cité le vers fameux. L'air des bois lui convient, et l'exercice, et la paix de l'esprit et du cœur. Est-ce à la valeur des fards et à l'habileté du peintre qu'elle doit ce teint rose sans ride et sans bouton, uni comme un pétale? Tuilette l'a surprise un matin à sa toilette avant la composition savante du visage. Elle a été étonnée de lui voir une joue si lisse et fraîche et, quoique moins colorée, d'un ton pur et presque adolescent, au lieu de la *pauvre* figure terreuse qu'elle avait rapportée de Cannes et qui

accusait impitoyablement la décadence. Le sang courait encore si vite dans ce corps laiteux qu'il réparait les désastres et refaisait les tissus.

La jeune femme aurait dû, certes, se réjouir de la bonne mine de sa mère. Mais, par un de ces instincts secrets qui nous avertissent à distance des changements et des dangers sans que nous ayons pu en découvrir, en analyser les causes, elle s'était aperçue peu à peu, maintenant qu'elle vivait à côté d'elle, de transformations inattendues dont elle s'effrayait et auxquelles, par respect filial, elle ne voulait pas croire tout d'abord. Ces transformations n'étaient pas physiques, puisque l'âge n'atteignait Mme de Montbenoît, ou plutôt la nouvelle Mme de Caumont, que par intermittences, et seulement dans les ennuis qu'elle évitait avec soin. Elles se révélaient à des expressions plus triviales et plus crues, employées sous couleur de modernité, à des gestes plus hardis et plus vulgaires. L'influence de Charles de Montbenoît avait dû être malfaisante et malsaine. Tuilette a vaguement l'impression que, de ce second mariage, sa mère est revenue moralement diminuée. C'est même une des raisons pour lesquelles elle ne l'a détournée du divorce que pour la forme. Sans doute tout paraît glisser sur Micheline, mais quelle femme a totale-

ment résisté à l'empreinte d'un mari ou d'un amant, et plutôt encore d'un mari à cause de la vie quotidienne?

Tuilette a été lente à s'avouer à elle-même de tels soupçons. Une fille bien née hésite longtemps à juger sa mère. Elle s'interdit longtemps la vision directe. Tuilette y a été amenée un peu plus vite par la sorte de complicité qui s'est établie entre sa mère et son mari soit dans les conversations, soit dans les promenades à cheval, et ce n'est pas sans appréhension qu'elle a vu croître leur familiarité.

Doit-elle avertir Bertrand? Il est si franc, si net, si noble de cœur. Il n'a point changé avec elle, et surtout dès qu'ils se retrouvent seuls, dans leur chambre conjugale, et le matin parce que Micheline se repose. Il lui témoigne la même amitié, la même tendresse. Le même amour? Cet amour est devenu plus attentif, mais aussi plus condescendant et timoré depuis qu'elle attend un enfant, leur enfant, comme si elle avait besoin de plus de protection, comme s'il la sentait plus fragile et devait la soutenir davantage. Elle ne lui en demanderait pas tant et préférerait même les privautés d'autrefois qu'elle n'ose prendre l'initiative de lui demander. Ce respect nouveau, cette réserve, cette timidité ne sont-ils pas les avant-coureurs du sen-

timent paternel qui, déjà, se prépare à s'éveiller et dans la femme s'inquiète à l'avance de l'être à venir? Elle est toute tremblante à l'idée que, déjà, lui aussi est envahi par cette petite existence invisible et dominatrice. Comment ne lui serait-il pas dès lors plus attaché? Non, non, toutes ses craintes sont vaines, absurdes et même abominables. Presque monstrueuses. Un tel crime contre elle et contre les obligations les plus naturelles et les plus sacrées ne se peut même pas supposer sans une imagination déréglée. Et Tuilette, qui écarte ces fantômes, s'adresse à elle-même de violents reproches en s'accusant d'une perversité qu'elle ne s'était jamais connue.

Mais les craintes reviennent, comme un vol de corbeaux chassés qui ne sont pas allés se poser bien loin et font entendre à distance leurs croassements lugubres. Sans doute, Bertrand est-il un mari délicat et fidèle. Mais les maris les plus délicats et les plus fidèles ne sont pas exempts des tentations. Aucun homme n'en est exempt, si les femmes à leur foyer y sont moins exposées. Elle a trop vu de près la vie, elle a trop observé autour d'elle — ses yeux ayant été débrouillés de bonne heure — pour ignorer comment ces tentations naissent et croissent dans un rapprochement con-

tinu et qu'elles ne sont le plus souvent écartées que par la fuite. Chez elle, l'intimité est de tous les instants entre sa trop jeune mère et son mari. Cette intimité ne serait sûrement pas à redouter si elle ne se reliait à une ancienne passion que le temps a recouverte, mais qu'ils n'ignorent ni l'un ni l'autre. Bertrand Valeray a aimé Micheline d'Entrève pendant la guerre. C'était un culte secret et lointain, jamais dévoilé. Il ne voulait pas convoiter la femme d'un ami, d'un camarade de combat. Et, d'ailleurs, il savait qu'il n'avait aucune chance de réussir auprès d'une femme idolâtrée et heureuse. Il a attendu la fin de son veuvage pour se déclarer et même il ne s'est pas déclaré ouvertement ; il a prié Tuilette, dans ce salon de Vieux-Moulin, où s'échangent tant de conversations familières aujourd'hui, d'être son interprète et de plaider sa cause. De tout cela, Micheline a été avertie. Les années n'ont pas accompli sur elle leur œuvre accoutumée. Elles ne l'ont ni fanée ni flétrie. Du moins, elle résiste encore et sauvegarde toutes les apparences. Comment Bertrand ne se souviendrait-il jamais du passé? Comment ne respirerait-il pas par instants les effluves d'un amour irréalisé et abandonné? Comment Micheline elle-même ne regretterait-elle pas, par intermittences,

d'avoir refusé sa main à un homme si supérieur à Charles de Montbenoît et qui aurait pu lui donner le bonheur? Tout ce passé qu'ils pouvaient de bonne foi croire aboli flottait dans l'air, s'insinuait sournoisement dans les paroles, les allusions, les regards. Ils ne s'en doutaient peut-être point eux-mêmes. Ils étaient environnés de dangers. Ils côtoyaient des abîmes qu'ils ne voyaient pas.

Mais non : on ne remonte pas de la fille à la mère, si le contraire est arrivé parfois en de sombres tragédies familiales. Tuilette se refuse à l'admettre et, pourtant, ne peut se tenir de comparer et d'observer. Sa grossesse lui tire les traits, lui plombe le teint, la rend plus lourde, moins agile, moins svelte et gracieuse. Elle interroge, chaque matin, chaque soir, sa psyché pour examiner son visage à la lumière du jour et à la lumière électrique, et tout son corps charmant et bien fait, mais dont la déformation commence. Certes, elle a de quoi plaire et retenir, et ses yeux, ses grands yeux qui lui mangent la figure et dont l'or assombri a tant d'éclat, révèlent une intelligence lucide et une sensibilité si tendre qu'elle-même se plaît à leur parler à travers la glace. Mais l'autre? L'autre, sa mère : comme elle est plus épanouie, un peu grasse, mais blanche et plaisante, si saine et robuste, si chargée de vie et,

depuis son second mariage, de sensualité ! Tuilette, en y pensant, est toute confuse et éprouve pour elle-même une sorte de répulsion. Est-il possible de considérer sa mère sous cet angle? Et n'est-ce pas une honte de la supposer coupable d'une telle dépravation? Est-ce par une faiblesse nerveuse, venue de son état, qu'elle en est arrivée à concevoir ces aberrations comme possibles?

Et, d'ailleurs, comment Bertrand, dont la clairvoyance est si rarement en défaut, ne se rendrait-il pas bientôt compte de la frivolité, de la futilité de cette Micheline qu'il avait pu aimer de loin pour sa beauté, mais qui ne résistait pas à un examen un peu minutieux? Il n'y avait qu'à les laisser ensemble. Peu à peu, bientôt, il passerait par le chemin où Hubert d'Entrève s'était engagé à la faveur de la guerre qui prenait dans son terrible réflecteur les valeurs, les caractères, les âmes. Hubert d'Entrève avait pu vivre, les yeux bandés, aux côtés de sa femme trop gâtée et dont la gentillesse recouvrait l'égoïsme inconscient : séparé d'elle, il l'avait comprise et il s'en était détaché. Il n'y avait qu'une image dans son portefeuille au moment de la mort. Cette image, Bertrand lui-même l'avait rapportée comme si, d'avance, cette image l'avertissait. *Séparé d'elle :* Bertrand, main-

tenant, subit chaque jour la présence amollissante. Il respire la rose d'automne.

Livrée à ces contradictions qui la soumettent à leur balancement, Tuilette en vient à guetter les deux ignorants complices qui ne se savent pas observés. Rien, dans leurs relations quotidiennes, ne dépasse l'amitié permise, sinon entre un gendre et une belle-mère dont l'âge commande le respect, du moins entre frère et belle-sœur qui prennent l'habitude de jouer ensemble et de plaisanter. C'est le même genre de familiarité. Quand il prend le pied de Micheline pour la mettre en selle, s'il s'exclame sur sa jolie jambe, le ton d'aimable ironie rend l'exclamation innocente. Et il en est ainsi de toutes leurs paroles sans conséquence. Il en est ainsi sans nul doute, et Tuilette en demeure alarmée.

A cause de son état, elle a pris le parti de refuser les invitations des châteaux voisins et Bertrand s'était réjoui de leur solitude. Mais la présence de Mme de Montbenoît a été éventée. Elle a la réputation bien établie d'apporter de l'entrain et de la gaieté dans toutes les réunions mondaines. On la sollicite, on la souhaite, on la désire et, après avoir beaucoup minaudé, elle se laisse fléchir.

— Vous ne pouvez dîner dehors, maman, ni prendre part à ces chasses et à ces fêtes, intervient Tuilette exaspérée.

— Et pourquoi donc? interroge Micheline avec candeur comme un enfant à qui l'on adresse un reproche injuste.

— Mais parce que vous êtes en instance de divorce et que cela vous oblige à la plus grande réserve.

— Oh ! un divorce n'est pas un veuvage.

On ne peut tout de même pas la laisser rentrer seule à travers la forêt de Compiègne. Il convient de l'accompagner. Bertrand, timidement d'abord, s'est offert. Il a été accepté d'enthousiasme. Tuilette n'a pas été consultée. Bientôt il y a trouvé son agrément. N'est-il pas le meilleur des gendres? Il devient par voie d'avancement le chevalier servant de sa jeune belle-mère. C'est un couple qu'on plaisante dans le monde, mais qu'on reçoit avec allégresse. Tuilette ne s'endort pas tant qu'ils ne sont pas rentrés. Elle se rappelle son temps de jeune fille où elle faisait tapisserie pendant que sa mère dansait. Elle continue, jeune femme, de faire tapisserie. Elle est avertie du retour nocturne par les phares de l'automobile qui, brusquement, au virage, éclairent toute la façade de la maison. Souvent, elle entend des rires étouffés dans l'escalier.

Les deux invités ne se sont pas ennuyés. Son mari vient la rejoindre dans sa chambre. Ils font encore chambre commune, lit commun.

— Nous t'avons réveillée, pauvre Tuilette.

Elle est devenue la *pauvre* Tuilette. Il ne l'appelle plus Sabine, à force d'entendre sa belle-mère appeler Tuilette. Par fierté, elle répond à peine comme si elle se rendormait.

Elle a plus d'une fois pensé à déposer cette fierté, à causer franchement avec son mari. La franchise n'est-elle pas dans la vie conjugale, dans la vie amoureuse la meilleure diplomatie, elle qui avertit des écueils et écarte les tempêtes, elle qui clarifie les situations fausses et chasse les équivoques? La franchise est l'arme que préfère Tuilette, celle dont elle s'est toujours servie. Mais que dire à Bertrand sans risquer de lui adresser la plus cruelle injure ou sans risquer, ce qui serait pire encore, d'introduire dans l'existence familiale un trouble inutile? Les jeux innocents ne dégénèrent que lorsque l'un des partenaires perd son ignorance. Là est le danger d'un avertissement.

Cette permission de son mari dont elle se promettait tant de joie est empoisonnée. Elle souhaite maintenant sa fin la plus prompte. Elle attend impatiemment le retour à Paris, où les cours de

l'École de guerre absorberont à nouveau le lieutenant-colonel Valeray. A Paris, elle saura bien manœuvrer pour que sa mère mène une existence à part. L'élégant petit rez-de-chaussée du Champ-de-Mars qu'elle occupait jeune fille est toujours à sa disposition. Elle ne l'a pas loué parce que le locataire qui s'était présenté avait donné un faux nom et voulait s'en servir pour des rendez-vous. Pourquoi sa mère ne s'y installerait-elle pas? Une installation provisoire évidemment, indigne d'elle, mais qui lui procurerait le loisir soit de choisir à Paris un autre appartement, soit de se décider à élire domicile sur la Côte d'Argent où elle ne rencontrerait pas M. de Montbenoît. Elle compte les jours. Dans quelques jours, elle dira adieu à ce Vieux-Moulin où elle se plaisait tant, à ses chères allées, aux feuilles mortes, à l'étang caché dans les bois. Comme la nature change avec notre humeur ! Nous ne lui sommes attachés que par des liens humains et, si ces liens se dénouent, elle-même se trouve injustement dépossédée de notre amitié jusqu'au jour où nous venons lui confier nos peines qu'elle n'entendra pas.

Pourquoi son mari et sa mère ne sont-ils pas encore rentrés? Conviés à une chasse à courre du

côté du bois de Cuise et du Mont-Berny, presque hors de la forêt, ils sont partis à cheval dès le matin. Les chevreuils ont dû être forcés avant midi. Après, c'est la curée chaude, puis le déjeuner sur l'herbe au carrefour de la Fontaine-Maître-Jean où s'effectuera la dislocation. Sans doute les invités se sont-ils attardés. Elle connaît la longueur de ces repas sur l'herbe et leur gaieté venue de la course au grand air et de l'animation de la poursuite. Cependant la nuit va venir : ils devraient être là. Elle se décide à marcher à leur rencontre et s'engage, sans chapeau, loin des étangs, dans l'allée des Nonnes qu'ils ont accoutumé de suivre pour le retour, — une allée où les arbres forment voûte, déjà jonchée de feuilles mortes et qui est bordée d'une futaie épaisse encore, bien que les branches commencent de se dégarnir : il y a place, aisément, pour deux chevaux de front. C'est un de ces soirs d'octobre où la lumière, d'ordinaire voilée, de l'Ile-de-France semble recouvrir de son or tout l'horizon à travers les arbres à demi dévêtus qui se détachent en relief noir sur ce fond éclatant et dont les feuillages sont allégés de tous les amas rouges qui tapissent les chemins.

Tuilette adore cette saison, cette heure, cette beauté des bois menacés. Elle offre avec joie son

visage aux caresses du vent frais qui agite comme des grelots tremblants les feuilles des charmes et des fayards et parfois les emporte. Mais bientôt son inquiétude la reprend. Pourquoi ne sont-ils pas encore rentrés? Elle s'arrête, elle écoute. C'est bien cela : des pas assourdis de chevaux, des voix. Elle se jette hors de l'avenue avant d'avoir été remarquée et se dissimule derrière un hêtre qu'entourent des buissons. Pourquoi se cache-t-elle? C'est un mouvement spontané dont elle n'a pas été maîtresse, dont elle est la première victime. Car elle sera obligée de les laisser passer sans se montrer. Si, par hasard, l'un des deux l'apercevait, elle aurait l'air d'une espionne. Mais il est trop tard pour changer d'attitude.

Bertrand et Micheline apparaissent en effet au pas de leurs montures plus rapprochées que ne le comporte la largeur de l'allée. Ils causent joyeusement, familièrement. Ils ne se doutent pas qu'ils sont vus. Tout à coup la jument de Micheline fait un écart : sans doute a-t-elle flairé la présence de la jeune femme cachée et s'en est-elle effrayée. L'amazone qui ne s'y attendait pas a failli choir, et Bertrand qui la touchait presque n'a pas eu de peine à la consolider sur sa selle. Ils ont arrêté les chevaux. Toute la scène

n'a duré qu'un instant, et Micheline en a ri :

— J'ai cru que vous vouliez m'embrasser.

— Ce serait la première fois.

— Autrefois, vous l'eussiez tant souhaité, je le sais.

— Autrefois? Oui, autrefois. Est-ce autrefois? Qui sait?

— Vous n'auriez qu'à vous pencher. Mais vous ne vous pencherez pas.

Elle a ri de nouveau, mais d'un rire un peu fêlé. Il s'est penché, par bravade ou par fantaisie. Elle-même a avancé le visage pour faciliter son geste. Leurs lèvres se rapprochent. N'est-ce qu'un jeu? Un cri étouffé les sépare, un cri suivi d'une fuite dans les bois. Du coup, Bertrand s'est redressé et, du coup, il a pâli.

— Sabine nous a vus.

— Sabine? Tuilette? Quelle absurdité !

— J'en suis sûr.

— Elle ne peut être là. C'était un jeu innocent.

— Le croyez-vous, Micheline?

Elle n'est pas rassurée, elle essaie de prendre les choses à la légère. Que cherchaient-ils au juste? Une compensation au passé, un amusement sans importance ou le témoignage d'une passion plus profonde et irrésistible? Toutes les passions com-

mencent par une caresse et parfois c'est à peine si cette première caresse a été voulue. Bertrand a recouvré, avec la raison, la clairvoyance et il se condamne sans pitié :

— Je suis très coupable. Je suis un criminel. Il faut que je la rejoigne, tout de suite. Il pourrait nous arriver malheur.

— Mais non, voyons.

— Je vous laisse rentrer. Je cours à sa recherche. Pouvez-vous ramener mon cheval? Non? Bien. Je l'attacherai à un arbre. Au revoir.

Déjà il a sauté à terre, il a fixé la bête à un baliveau, il s'élance sous bois. La nuit va bientôt venir. Il faut qu'il retrouve Sabine auparavant. Ce sont les environs mêmes de Vieux-Moulin : il la retrouvera. Où donc la retrouvera-t-il? Cependant il a peur. Il n'avait pas si peur à la guerre.

L'oiseau blessé par l'orage, que Tuilette avait recueilli dans ses mains, réchauffé et rendu à la vie, a souillé son refuge.

III

LA PRÉSENCE INVISIBLE

Son cheval attaché, Bertrand a hésité dans la poursuite. Bien que gêné par ses houseaux et ses éperons, il a bondi tout droit à travers les buissons, les halliers, guidé par les lueurs encore vives du crépuscule. Puis il s'est orienté dans la direction de la mare de l'Étau qui est la promenade favorite de sa femme. Il sait l'attrait qu'exerce l'eau sur elle. Cette eau représente le suprême danger, la tentation offerte au désespoir. Il faut à tout prix qu'il rejoigne Tuilette et lui coupe le chemin. Il eût mieux fait de suivre à cheval l'allée des Nonnes jusqu'à l'étang afin de la devancer. Mais il a réfléchi trop tard.

Tuilette est légère, accoutumée aux bois dès l'enfance et ne se laisse pas distancer. Elle est arrivée la première au bord de la mare. L'eau noire et immobile reçoit à travers les arbres l'or rouge du cou-

chant et le réfléchit avec les troncs des bouleaux et des hêtres. Elle se colore pour mieux séduire, comme une tombe disparaît sous les fleurs au printemps.

Quand Bertrand, essoufflé par la course, débouche hors des arbres, d'un seul regard il prend le mince tour des rives. Personne. Aucun remous ne brise la surface polie et lumineuse. Déjà le cœur lui défaut, quand il aperçoit Tuilette assise sur la pelouse, repliée sur elle-même, recroquevillée et la tête dans les mains, si réduite et menue, si mêlée aux touffes d'herbe et aux choses qu'elle avait échappé aisément à sa première investigation. Elle est vivante, elle est sauvée : il respire, c'est l'essentiel. Maintenant, il faut la reconquérir. Maintenant, il faut lui rendre le goût de vivre. Maintenant, il faut regagner son amour perdu. Se peut-il qu'un instant de folie suffise à rompre le bonheur? N'y a-t-il pas de pardon pour ces folies éphémères? Mais quelles folies sont éphémères? Il a été infidèle jusqu'à l'inceste. Le crime monstrueux n'a pas été commis : ne l'aurait-il pas été si l'existence commune avait continué? Dans quel abîme allait-il choir? Il ose se regarder en face, dans le miroir de cette eau où déjà le couchant se décolore et qui va redevenir ténébreuse, avant

d'aborder sa femme échouée là-bas comme une épave.

Sans doute n'a-t-il pas voulu devenir l'amant de Micheline. Pourquoi, alors, n'a-t-il pas mieux surveillé leurs relations? Pourquoi ne s'est-il pas appliqué à éviter entre eux toute familiarité, et avec d'autant plus de soin qu'autrefois il s'était senti attiré vers elle et que, de loin, respectueusement, il l'avait aimée? Ou plutôt, il avait cru l'aimer, s'étant fait de son idole une image erronée si différente de la réalité, si supérieure à la réalité. Rapproché d'elle, il n'avait pu se tromper sur la médiocrité de son caractère, ce caractère dont Tuilette avait tant souffert et dont la compréhension aurait dû le rapprocher précisément de Tuilette en lui faisant mieux deviner l'enfance et la jeunesse de celle qui maintenant possédait son cœur. Pourquoi donc avait-il joué un jeu si dangereux et qui le menait si loin? Malgré lui? Allons donc ! N'avait-il pas une part dans la faute menaçante dont l'ombre le recouvrait? Une part, et la principale. Micheline ne l'avait plus attiré seulement par la beauté persistante de son visage, mais par les attitudes indolentes et voluptueuses de son corps, par cette chair trop blanche, trop lisse et grasse dont l'épanouissement se parait d'une sorte de fragilité

comme ces roses trop ouvertes dont les pétales vont tomber en pluie odorante. Peut-être sa vanité blessée l'avait-elle aussi désarmé. Un homme supporte toujours mal d'avoir échoué auprès d'une femme. Toutes les bassesses de sa nature s'étaient liguées, comme elles se liguent si aisément, pour le faire tomber dans le piège qui lui était tendu par cette complice qu'il se prenait à détester. Son cœur n'avait pas été touché. Il fallait que son cœur lui valût le pardon.

Tuilette, depuis qu'il l'a enveloppée du regard tandis qu'il se livrait à ce cruel examen intérieur, n'a pas encore fait le moindre mouvement. Elle est comme pliée en deux, la tête dans les mains qui s'appuient sur les genoux. Il s'approche d'elle à pas feutrés et l'herbe amortit le bruit de ses pas. Le voici tout près d'elle. Sans doute ne l'a-t-elle pas entendu, car elle ne remue pas davantage.

— Sabine, soupire-t-il, penché sur son cou.

Elle ne relève pas la tête, elle demeure immobile, comme insensible. Il répète son nom et il ajoute :

— Sabine, mon seul amour.

Elle abandonne alors sa position humiliée et montre un visage tout marbré par les marques des paumes et des doigts. Elle regarde Bertrand et se met à rire. Serait-elle devenue folle? Ce rire est

pour son mari plus douloureux que la vue des larmes à quoi il s'attendait. Et, d'une voix limpide, tranquille, elle dit :

— Il a bougé. Il m'a parlé.

Plus de doute : la folie est venue. Il n'avait pas prévu la folie et cet accès le bouleverse. La démente s'est-elle rendu compte de l'effet qu'elle produisait sur lui? Voici qu'elle le rassure :

— N'ayez pas d'inquiétude, Bertrand, je ne me tuerai pas.

— Ah ! s'écrie-t-il, mon amour, je te retrouve enfin.

Elle n'a pas pris garde à cette exclamation et continue d'une voix qui est pareille à une musique tant elle a de douceur et de suavité, comme si elle s'adressait à quelqu'un de caché et de mystérieux qu'il faut amadouer et cajoler :

— Il m'a donné des coups de pieds, je crois. Ce sont des pieds si petits qu'ils ne peuvent faire aucun mal. Leurs coups sont comme des caresses. Que j'aimerais les voir, les voir et les embrasser !

Bertrand n'ose pas l'interrompre. Mieux vaut la laisser divaguer à son aise. Peut-être, après avoir erré quelques instants encore, recouvrera-t-elle d'elle-même la raison. Mais il expie en ce moment sa faute dans l'indicible effroi que lui cause l'égarée.

Voici qu'elle parle encore, plus familièrement, plus intimement :

— Il m'a sauvé de toi, Bertrand, de toi et de la mort. Parce que j'ai voulu mourir, et tu l'avais bien deviné puisque tu es venu tout droit ici.

Mais non, elle n'est pas folle. De qui parle-t-elle donc? Qui l'a sauvée de la mort? Quel est ce personnage invisible? Comment n'a-t-il pas deviné encore la présence d'un nouveau venu, la présence de leur enfant à venir?

— Il ne s'appellera pas Tuilette, reprend-elle. Tuilette, petite tuile. J'ai été maudite dès ma naissance. Comment s'appellera-t-il? N'y a-t-il pas un nom qui signifie bonheur et clarté? Il portera le nom de mon père, Hubert.

— Ah ! murmure Bertrand qui a compris enfin et qui essaie de la prendre dans ses bras, au nom de ce petit Hubert, Sabine, pardonne-moi.

Elle ne le repousse pas, elle ne se défend pas. C'est pire : elle est indifférente.

— Mon père aussi m'a parlé. Je l'ai revu quand il s'est retourné au virage.

A-t-elle, à défaut de folie, des hallucinations? Mais les hallucinations se précisent :

— Au virage où les phares de l'auto m'annoncent le soir votre retour, votre retour ensemble.

Parce que je ne dors pas. Je ne dors plus. C'est là que je l'ai vu pour la dernière fois. Il nous regardait. Il me regardait. Ce même jour de son départ, il m'avait dit, oh ! presque en riant, comme une chose sans importance, dans une allée : « Petite, sois brave, toute la vie. » Je ne savais pas qu'il ne me parlerait plus. Ces paroles-là sont comme des revenants. Je les ai réentendues quand il est mort. C'est par vous que j'ai connu sa mort. Comme c'est difficile d'être brave, et toute la vie !

Tantôt elle le tutoie et tantôt lui dit : *vous*, comme si elle hésitait. Il entre dans ce rappel du passé afin de se rapprocher d'elle :

— Sabine, mon amour, il n'y avait que ton image dans le portefeuille de ton père mourant et c'est moi aussi qui te l'ai rapportée.

— Vous aviez peut-être gardé l'autre.

— Quelle autre?

— L'autre image.

— Oh ! peux-tu le penser?

Comme il s'est révolté ! Comme il a protesté violemment ! C'est le premier mot qui les rapproche. L'injustice appelle l'injustice. Tuilette s'est montrée injuste en ajoutant au mal. Par là même elle a révélé sa faiblesse de femme. Peut-être va-t-elle cesser d'être dure et impitoyable. Un vague ins-

tinct en avertit son mari qui s'est assis à côté d'elle et lui entoure la taille avec précaution, sans la serrer.

— Sur moi, sur mon cœur, Sabine, j'ai ton image aussi, murmure-t-il à son oreille. Pour moi, quoi que tu puisses penser, il n'y a que toi. Il faut me pardonner parce que je t'aime.

Cette fois, elle l'a regardé bien en face ; un moment il a espéré lire dans ses yeux l'indulgence ou la tendresse, et puis elle a ri de nouveau. Ah ! ce rire qu'il déteste, qui le rejette si loin !

— Tu m'aimes? répète-t-elle. Ah ! oui, tu m'aimes, et tu me trahis, et avec qui? L'amour, c'est donc ça? Mais non, tu ne m'aimes pas, tu ne sais pas ce que c'est que l'amour. Moi, j'ai aimé quelqu'un.

Il s'est rejeté en arrière. Que va-t-il apprendre? La voix changée, il demande, il réclame à son tour :

— Tu as aimé quelqu'un, Sabine?

— Oui. Quelqu'un au-dessus de la terre, un archange.

— Un archange?

Déjà il se rassure.

— Oh ! un archange vivant parmi les hommes, et de quelle vie ! Une vie surnaturelle, au-dessus des gouffres. Il avait un visage tourmenté et fatal.

Je n'en ai pas rencontré de plus beau, à cause des yeux qui brisaient les obstacles, qui brûlaient à distance comme du feu. J'ai su la première qu'un jour il ne descendrait plus du ciel.

Est-elle encore reprise d'un accès de démence? De qui donc parle-t-elle? Il va le savoir :

— Il s'appelait, achève-t-elle, Georges Guynemer. J'avais quinze ans. Je l'ai aimé. J'ai vu la mort sur lui. L'amour, c'est cela. Un éblouissement qui nous cache à peine un spectre. Lui ne m'a pas même regardée. Son unique regard, ma mère me l'a volé. Elle m'a tout volé.

— Non, Sabine, non, pardonne-moi, je t'en conjure.

— Pardonner? Comme s'il s'agissait de pardon ! C'est d'amour que nous parlons. Tais-toi. Écoute...

Elle s'est redressée à demi, comme en extase, comme si elle écoutait une voix intérieure. Et c'est bien une voix intérieure qu'elle écoute en effet :

— Il a recommencé. Comme il est fort ! Je l'aime déjà. Il n'avait pas bougé avant tout à l'heure, quand j'ai couru pour aller me jeter dans la mare. Son mari, sa mère, tu comprends bien que c'était impossible à supporter. Il y faudrait la foi de Chantal Marchal et je ne l'ai pas encore. Ma course a dû le secouer. Il s'est éveillé en moi, il s'est mis à me

frapper le ventre, comme il le fait maintenant. Non, il s'est arrêté. Je me suis arrêté ainsi de courir quand je l'ai senti. Tout d'abord je ne devinais pas, je ne savais pas. Et puis j'ai compris. J'ai marché doucement, lentement, j'ai cherché une herbe épaisse et je me suis assise. Je n'étais plus seule. Je ne pouvais plus mourir du moment que je n'étais plus seule.

— Nous l'aimerons tous deux, Sabine.

— Oh ! pour le moment il n'est qu'à moi.

Elle semble se recueillir et achève le récit de sa fuite :

— Alors, après avoir écarté la mort, j'ai écarté la plainte. Pourquoi me plaindre? Mon père ne m'a pas tout de suite comprise. Il avait les yeux bandés. Mais, plus tard, il m'a préférée. J'ai été son trésor et son espérance. J'ai rencontré moi-même un homme surnaturel et je l'ai aimé comme on aime, sans rien demander, sans rien recevoir, afin que l'amour ne soit jamais atteint et qu'il reste intact dans sa pureté première. Dès qu'on y touche, c'est fini. Et, maintenant, je suis déjà toute à celui que je porte en moi. Ah ! comme je serai différente de maman ! *Maman :* un jour je serai appelée maman. Et moi j'ai tant de fois prononcé ce mot en vain. Le reste, ah ! oui, le

reste, eh bien, c'est peu de chose ; le reste, c'est la vie.

Bertrand Valeray est atterré. Il s'attendait, il pouvait s'attendre à une juste révolte, même à l'horreur et à la répulsion. Mais cette absence de plainte, cette résignation, cette acceptation même, il ne s'y attendait pas, et c'est pire que tout ce qu'il attendait. Elle lui pardonne en le supprimant. Son père, son enfant, un rêve d'amour impossible et qui n'a pas dépassé les régions du rêve : avec ces trois éléments elle s'est recomposé un refuge afin de remplacer son foyer détruit. A-t-il à tout jamais perdu sa tendresse? Les plus durs jours de la guerre ne lui ont pas apporté d'épreuve plus décourageante. Il tâchera de résister à celle-ci, comme aux autres, par la patience, le calme, l'endurance et par la foi dans la victoire finale.

— Le reste, reprend-il avec mélancolie en se rapprochant de sa femme, est-ce donc si peu de chose? Le reste, c'est la vie. Le reste, c'est moi. Suis-je donc pour toi si peu? Rappelle-toi, Sabine, le temps de la guerre. Tu étais alors une enfant. Les enfants de ce temps-là ont connu beaucoup de privations.

Elle rit encore, de ce rire qui le glace :

— Oui, nous n'avions pas de sucre.

— C'est cela même Sabine, que je cherchais. Tu es de la génération qui n'a pas eu de sucre. Alors il vous a peut-être manqué un peu de douceur. Un peu de douceur et un peu de gaieté : cela est si nécessaire dans la vie de tous les jours. Nous autres, nous en manquions plus encore dans nos trous de taupe ou dans nos cellules de moine, troupe ou état-major. Il a fallu attendre le soleil pendant quatre ans et demi de nuit. Cette longue obscurité nous a laissé des morceaux de brume sur la joie et sur la volonté. La victoire nous a à peine réchauffés. Et nous sommes sortis de la guerre avec de la tristesse, de l'inquiétude, de l'incertitude, tout ce qui rend inapte au bonheur. Je m'étais composé de loin une image absolument fausse de ta mère.

— Chut ! Ne parlons pas d'elle.

— Il faut bien que nous en parlions. Quand, plus tard, je t'ai enfin comprise et me suis senti en paix dès que tu paraissais, je n'osais pas aller à toi. Je ne me sentais plus capable de faire le bonheur de personne, et moins encore de moi-même.

— Oui, je vous ai demandé en mariage.

— Chère Sabine, tu vois aujourd'hui ton imprudence. Comme tu dois la regretter?

— Non, je ne regrette rien. Tout le monde est

irresponsable. Et la guerre ajoute encore à cette irresponsabilité.

— Sabine, petite Sabine, ne sois pas si désenchantée. Je n'accepte pas ton pardon sous cette forme. Je sais que je suis coupable et que tu dois me condamner comme je me condamne moi-même. J'ai seulement cherché à t'expliquer afin de t'apitoyer. Nous ne sommes pas sortis de la guerre avec le caractère mieux trempé, nous en sommes sortis avec une dépression qui nous désarme contre les tentations et les folies — une folie d'une seconde si tu as entendu nos paroles. Alors il faut vivre tout près de nous et même nous surveiller, comme des enfants ou comme de pauvres hommes fatigués. Ou bien, peut-être, nous donner l'illusion que nous sommes encore forts et résistants en ayant l'air de s'appuyer à nous quand, en réalité, c'est un soutien qu'il nous faut. Toi, Sabine, tu es de cette génération de femmes qui a dû apprendre à se suffire à elle-même, à se débrouiller par elle-même, qui sait se décider et commander. Tu ne m'as pas laissé d'illusion. Au fond, tu n'avais pas besoin de mon assistance. Une femme doit peut-être laisser croire à son mari qu'elle a besoin de sa protection.

— Je n'ai jamais pensé à cela, confesse Tuilette surprise.

Pour la première fois, il n'a pas manqué le but. Pour la première fois, il a obtenu son attention, sa réflexion, ce doute sur les droits qui est la grande défense des coupables. Encouragé, il reprend :

— Maintenant que tu es devenue plus fragile, puisque tu n'es plus seule, comme tu dis si durement pour moi, il me semble que je reprends un peu d'avantage. Ne m'appartiendra-t-il pas de veiller sur ta santé, de vous protéger tous les deux? Ce petit être que tu portes, avant de t'accaparer va te rapprocher de ton mari. A cause de lui, tu ne t'es pas séparée de moi, tu ne m'as pas rejeté de ta vie. A cause de lui, ne veux-tu pas que je reste?

— Oh ! tu peux rester.

— Il joue déjà son rôle entre nous. Tu as senti ses petits pieds qui battaient. Moi, je sens ses petites mains qui joignent les nôtres.

Il a pris les mains de Sabine qui ne cherche pas à les dégager. Ainsi rapproché d'elle, il murmure :

— A cause de lui, pardonne-moi.

Il a baisé sa joue sans qu'elle l'ait écarté, mais elle n'a pas répondu. C'est lui qui l'écarte doucement, et voici qu'elle en ressent comme un malaise. Est-il si vite las de solliciter l'oubli? Il a trouvé cette joue si froide qu'il s'est hâté de quitter sa

veste et de la poser sur les épaules de sa femme. L'étang est redevenu tout noir et les lueurs du couchant se sont effacées. Avec la chute du jour, la fraîcheur est tombée subitement.

— Que fais-tu? demande-t-elle. Non, non, je n'ai pas froid. Je ne veux pas. Et toi-même, après la chasse, tu ne vas pas rester ainsi.

Mais, d'autorité, il l'oblige à passer les manches :

— Là, mon petit homme, maintenant que tu es deux, tu ne vas pas me désobéir.

— Alors, rentrons.

Il l'aide à se relever, il la tient par la taille, elle ne résiste plus, il sent qu'elle a, cette fois, repris un peu de confiance et qu'à la longue cette confiance reviendra peut-être. Elle a dit : *rentrons*. Ils vont rentrer ensemble, chez eux, seuls tous deux.

Seuls tous deux? Et Micheline qui sans doute les attend, qu'ils vont retrouver? Il est impossible qu'ils reprennent, ce soir même, leur vie à trois. Sabine ne s'en rend-elle pas compte? Elle ne paraît pas s'en rendre compte. Elle a oublié. Faudra-t-il qu'il lui rappelle la présence de sa mère?

— Dis-moi, Bertrand, gazouille-t-elle comme s'ils étaient loin de tout danger ou comme s'il n'y avait plus entre eux qu'un sujet possible de conversation, tu t'efforceras de le comprendre tout de suite.

— Qui donc?

— Mais lui, voyons. Tu n'y penses pas assez. Mon père a mis trop de temps. Il est vrai qu'il a rattrapé ce temps perdu puisqu'il m'a préférée. C'est égal : les enfants réfléchissent bien plus tôt qu'on ne le croit. On risque d'être devancé par eux. Il faut se hâter.

Toutes les douleurs de son enfance l'ont renseignée sur la maternité :

— Et moi, reprend-elle, mais elle s'arrête !...

— Et toi?

— Et moi je serai sa maman.

Quelle importance bénie, sainte, sacrée elle attribue à ce titre ! Mais ne songe-t-elle pas à l'autre, celle à qui, précisément, elle donne ce nom, et qui les attend, et qui est peut-être désespérée en les attendant?

Il leur faut reprendre l'allée où il la guide, le bras passé sous le sien, afin d'aller délivrer le cheval.

— Veux-tu que je t'assoie sur la selle? Je te tiendrai.

— Non, mais n'as-tu pas un manteau plié?

— Je n'en avais pas emporté.

— Imprudent. Alors, reprends ta veste.

Il refuse, il passe la bride dans son bras et le

cheval les suit dans l'allée qui aboutit à la maison. Là, d'un commun accord, ils s'arrêtent.

— Je vais rentrer Sultan à l'écurie. Attends-moi une minute, implore-t-il.

— Pourquoi?

— J'ai peur de te laisser seule.

Elle lui a rendu son vêtement. Puis, d'un geste inattendu, elle lui a posé les mains sur les épaules et l'a regardé bien en face sous la lanterne électrique de l'entrée, comme si elle désirait de lire au fond de ses yeux :

— Écoute, dit-elle, tu vas rentrer Sultan, puis tu iras dans ton cabinet de travail où Jean t'allumera du feu. Là, c'est toi qui m'attendras.

— Petite Sabine, j'ai tant de tristesse pour toi. J'ai peur.

— Moi, je n'ai pas peur. Mon père me l'a recommandé. Toute la vie.

— Que vas-tu faire?

— Oh ! ce qu'il faut faire. J'irai te rejoindre après qu'elle sera partie.

— Partie?

Ne doit-il pas implorer la clémence de sa femme? Celle-ci va-t-elle chasser la coupable, sa mère? Il ne peut la laisser accomplir un tel geste. Il doit prendre sur lui la faute, même si le pardon lui était retiré.

— Mon amie, dit-il tout bas en essayant de retenir les mains qui retombent, c'est moi seul... Ne veux-tu pas que je t'emmène à Paris ce soir?

Elle l'arrête avec un sourire douloureux et, le doigt sur la bouche :

— Chut ! Il a encore bougé. Il sera là pendant que je parlerai à maman. Ne comprends-tu pas que, puisqu'il sera là, il n'y a rien à craindre?...

IV

L'APPEL DANS LA NUIT

Tuilette s'est jetée sur un fauteuil de l'antichambre. Elle est anéantie et désirerait tout oublier. Ne revient-elle pas de la contrée de la mort? Cependant il lui faut agir sans retard, agir quand elle se sent toute faible et épuisée. Pourquoi ne s'est-elle pas noyée dans la mare? Ah! oui, elle sait pourquoi. Mais comment imagine-que la vue de sa mère peut lui devenir intolér rable? Tous les infanticides ne sont pas punis par la loi : il en est d'obscurs et de secrets, à longue échéance.

Va-t-elle prier comme Chantal Marchal qui se recommande toujours à Dieu avant d'entreprendre quoi que ce soit? Elle s'est affranchie de la prière et en comprend tout à coup l'efficace. Du moins entend-elle l'appel de son père. Il a aimé cette femme, il la lui recommande comme il lui a re-

commandé d'être brave. Mais il n'y avait qu'une image dans le portefeuille. Elle a besoin de se sentir préférée. Elle a tant besoin d'amour. Là, c'est fini d'être lâche. Elle ira au but avant même d'en connaître exactement le chemin.

Sa décision est prise. Elle se tamponne les yeux, se remet un peu de poudre et de rouge pour paraître devant les domestiques et sonne le chauffeur. Le premier, il recevra ses ordres :

— Mme de Montbenoît est obligée de partir subitement pour Paris où l'appellent ses affaires. Vous la conduirez. Tenez la voiture prête. Elle partira dans une heure. Vous dînerez à Paris et reviendrez dans la soirée. Envoyez-moi la femme de chambre.

A Sophie elle donne la même explication et lui commande de faire la valise de sa mère :

— Ce qui est nécessaire pour quelques jours. Si Mme de Montbenoît doit prolonger son absence, nous lui enverrons ses malles. Il est probable que vous l'accompagnerez ce soir si je ne puis l'accompagner moi-même.

Jean, le valet de chambre, est prié de demander au bureau de Paris le numéro de téléphone de l'immeuble où elle a gardé son petit appartement de jeune fille :

— A la sonnerie, vous m'appellerez. Je monte chez ma mère.

Elle monte en effet l'escalier, hésite un instant, reprend son souffle, hésite encore et frappe. Elle va la revoir.

La chambre est en désordre. Les pièces du costume d'amazone sont jetées sur les fauteuils. Mme de Montbenoît achève de se rhabiller : un costume tailleur, de couleur foncée, élégant et simple. Le visage a été refait, sans trop de rouge, avec une sorte de modestie. Elle s'est assortie à l'événement. Jamais elle ne perdra le sens de cet accord et les pires catastrophes ne réussiront pas à le lui ôter.

Aux coups frappés, elle a deviné la venue de sa fille. Comme elle aurait souhaité d'éviter cette entrevue ! N'a-t-elle pas horreur des scènes et n'en a-t-elle pas déjà subi, de M. de Montbenoît, d'assez cruelles? Elle avait pensé dîner ce soir dans son petit salon en prétextant la fatigue de la chasse, et demain la vie aurait repris son cours. Ou bien elle aurait préparé un petit voyage. En somme, il ne s'est rien passé du tout. Bertrand ne l'a même pas embrassée. Aucun acte ne peut lui être reproché, seulement un accès de coquetterie et peut-être un excès de familiarité avec son gendre.

Elle ne sait même pas si Tuilette les a surpris. Bertrand aurait dû trouver le moyen de la renseigner afin qu'ils s'entendissent, en cas de doute, pour donner la même version. La même version? Donc ils sont complices et coupables. Non, non, elle ne l'entend pas ainsi : pour rassurer une femme jalouse, absurdement jalouse. Est-ce leur faute si Tuilette, contrainte au repos, ne peut les accompagner et doit garder le logis? Est-ce leur faute s'ils vont ensemble dans le monde, chassent ensemble et reviennent ensemble? Tout cela est bien innocent. Elle n'acceptera pas le rôle d'accusée, elle se défendra. Ou plutôt elle éludera la question. Entre une mère et sa fille, une discussion est impossible. Tuilette est intelligente. Elle saura arranger les choses.

Arranger les choses : Micheline n'a jamais fait qu'arranger les choses. Et même les choses se sont toujours arrangées sans son intervention. Elle a confiance dans les destins favorables auxquels elle s'est toujours abandonnée. Surtout pas de grands mots, pas d'exagérations. Il y a des gens qui, en pareille occasion, prononceraient le mot d'inceste. Quoi de plus ridicule? Un inceste, c'est un crime préparé. On en voit dans les pièces de théâtre et dans les faits divers. Mais, dans la vie — la vie

mondaine — il n'y en a pas. Ou alors ce sont des incestes qui ne comptent pas, qui ne sont pas volontaires, qui sont dus à des circonstances fatales, impossibles à prévoir et à éviter. Ce sont de petits incestes sans importance et sans consistance. Qu'on la laisse donc tranquille avec de telles interprétations ! Un baiser qui n'a même pas été donné, comment pourrait-il prendre une signification pareille? Elle ne sait même pas le goût des lèvres de ce Bertrand qui l'avait aimé autrefois. Car il l'avait aimée avant sa fille. Elle avait un droit de priorité. Non, non, depuis qu'elle est rentrée, elle a beaucoup réfléchi et toutes ses réflexions l'ont rassurée.

Pourtant sa voix s'étrangle un peu quand elle souhaite la bienvenue à l'intruse qu'elle regarde à peine, comme si elle était occupée à ranger son amazone :

— Ah ! Tuilette, c'est toi.

— Ma mère, commence Tuilette qui ne s'est pas servie de l'autre appellation comme si elle renonçait à s'en servir désormais et qui s'efforce de prendre le ton le plus naturel. Bertrand m'a appris que vous désiriez nous quitter dès ce soir. Je mets à votre disposition, puisque votre procès vous ramène à Paris, mon appartement du

Champ-de-Mars. Il est petit, mais confortable.

Micheline ne s'attendait pas à cette solution. Elle est poliment renvoyée. On lui donne à entendre qu'elle est indésirable. Ne l'est-elle pas en effet? Mais elle ne veut pas en convenir et n'en conviendra jamais. Va-t-elle accepter son congé? Elle essaie de gagner du temps, mais en entrant dans le jeu, afin qu'on n'en vienne pas à des précisions bien inutiles.

— Ce soir, non, Tuilette, je me sens lasse après la chasse. Je dînerai dans ma chambre.

— Ma mère ! tout est prêt, reprend Tuilette d'une voix dont l'autorité s'impose. La voiture sera devant la porte dans une heure. La femme de chambre va faire votre valise. Vous lui indiquerez vous-même ce que vous souhaitez emporter pour quelques jours. Vos malles vous rejoindront demain.

— Non, non, c'est impossible. Cet appartement sera glacial. J'y aurais peur toute seule.

— Attendez : voici, justement, la sonnerie.

Tuilette sort en hâte de la pièce afin d'aller répondre au téléphone. Sa mère a profité de cette absence pour se préparer à lui résister. Mais, à son retour, comme elle la regarde pour la première fois depuis la scène de l'allée, elle est surprise d'une

expression de tristesse et de résolution qui ne rendra pas cette résistance aisée.

— Voilà, continue la jeune femme. Vous êtes attendue. Les feux seront allumés. Vous y trouverez de belles flambées et le froid n'est pas venu encore. Ma femme de chambre vous accompagnera jusqu'à ce que la vôtre vous ait rejointe. Le dîner sera préparé. Rien ne vous manquera.

Ce calme dans la décision impressionne Micheline. Certes, elle est satisfaite que, d'un commun accord, on passe l'éponge sur un épisode désagréable. Mais elle se cramponne à l'idée de profiter encore du bien-être de Vieux-Moulin. Et, surtout, elle ne peut accepter cet état d'infériorité vis-à-vis de sa fille où elle se sent descendre. L'humiliation lui est intolérable. Elle cherche une revanche qui lui restitue la domination où elle s'est toujours complu :

— Tu as tout prévu, déclare-t-elle, tout calculé. Quelle admirable caissière tu aurais faite !

Comme la réplique serait facile? Qu'aurait donc à inscrire Tuilette dans la colonne des *avoir?* Mais Tuilette ne songe pas à répliquer. Elle avait espéré que sa mère comprendrait à demi-mot, lui saurait gré de son silence, de sa délicatesse, s'inclinerait de bonne grâce devant une demande de

départ si légitime et même lui témoignerait, sans parler de regret, un peu d'affection dont elle se serait contentée, dont elle a faim et soif depuis si longtemps. Elle pouvait apparaître en justicière. Le respect filial lui a clos la bouche. Mais la coupable ne témoignera-t-elle d'aucun remords? Aurait-elle accepté dans son inconscience de briser la vie de sa fille? Tuilette est désespérée de se heurter à ce mur d'indifférence. Elle cherche en vain l'ouverture par où s'introduire dans la place fermée. La honte que devrait éprouver sa mère, c'est elle qui la sent monter à son front.

— Bien, dit encore Micheline qui s'incline devant l'inévitable, mais qui envisage son avenir immédiat et désire l'arranger au mieux, que feraije à Paris?

A cela aussi Tuilette a pensé durant sa courte méditation sur le fauteuil de l'antichambre, — une de ces courtes méditations où passe la vie dans un éclair aveuglant.

— Ne chercherez-vous pas, en effet, une occupation? répond-elle. Il est si précieux d'être occupé, de se reconnaître utile, de meubler ses heures. Vous avez été infirmière pendant la guerre. La Croix-Rouge réclame des infirmières pour le Maroc. Un de ces postes lointains, difficiles mais

intéressants, ne vous attirerait-il pas, ma mère?

— Lointains, en effet. J'ai visité le Maroc, mais en touriste, et du temps du maréchal Lyautey qui savait recevoir. Aujourd'hui, il n'y a plus de Maroc.

Sa fille lui offre en vain une occasion de rachat. Elle ne pense nullement à se racheter. Déjà, elle ne se souvient plus de sa faute. Quelle faute d'ailleurs? Il ne s'est rien passé entre elle et Bertrand Valeray. Seul, un esprit pervers peut soupçonner des jeux innocents. Frappée injustement, pourquoi s'exilerait-elle?

Tuilette ajoute :

— Papa eût été content.

Elle se met à l'abri du souvenir paternel, mais, depuis la mort d'Hubert d'Entrève, tant de jours se sont écoulés que sa veuve a grand'peine à en remonter le cours.

— Ton père ne me contrariait jamais, riposte Micheline.

S'est-elle même doutée qu'il avait changé durant la guerre à son endroit et qu'il lui avait préféré sa fille? Elle l'a soupçonné, elle en a pris ombrage et s'en est offusquée, et puis cette impression a glissé comme toutes celles qui ne lui sont pas agréables.

— Eh bien, reprend Tuilette, vous pourriez passer l'hiver sur la Côte basque. Grand-père avait

acheté un terrain à Guéthary où nous étions au début de la guerre. Il avait l'intention d'y bâtir une villa au bord de l'Océan. Les plans ont été commandés. Vous les pourriez retrouver et diriger les travaux avec l'architecte. Bâtir, c'est amusant, c'est même passionnant.

— Merci bien ! refuse péremptoirement Micheline. Bâtir, c'est se précipiter dans les embarras, dans les difficultés sans nombre. Les devis des architectes sont toujours dépassés et les entrepreneurs sont toujours en retard. Je tiens davantage à ma tranquillité.

L'échec de Tuilette est complet. Sa mère ne renoncera jamais au monde, et comment y renoncerait-elle après avoir vécu pour lui? Avoir côtoyé l'abîme ne l'a donc pas rendue plus sage. Que sera-t-il d'elle plus tard? Quel avenir lui réserve la vieillesse? Mais se décidera-t-elle jamais à vieillir? Tuilette contemple avec hostilité, puis avec une infinie mélancolie, ces restes de jeunesse qui ne sauraient plus tarder longtemps à se faner et qui jettent un dernier éclat d'automne avant le proche hiver. Laissera-t-elle s'éloigner à jamais cette enfant gâtée que guettera bientôt la cinquantaine? Ne continuera-t-elle pas de veiller sur elle, en souvenir de son père? Alors lui revient la vision sur-

prise dans l'allée. Le mal fait par inconscience ne cause pas moins de dégâts.

Tandis que les deux femmes s'observent à la dérobée et ne trouvent plus que des propos insignifiants, la femme de chambre vient se mettre au service de Mme de Montbenoît pour préparer la valise. Tuilette, découragée, sort de la pièce. Que pourrait-elle dire encore? Cependant elle ne se décide pas à s'éloigner. Elle demeure à l'affût devant la porte. Elle attend. Elle attendra. Va-t-elle mendier, comme un morceau de pain, un morceau d'amour maternel et sa mère s'en ira-t-elle sans le lui donner?

Les préparatifs doivent s'achever. L'heure avance. Elle frappe à nouveau, elle rentre. Mme de Montbenoît sera prête après quelques gestes. Son manteau, dont Tuilette vérifie l'épaisseur, est déposé sur le lit, avec le chapeau.

— Si vous avez besoin de moi, ma mère, sur un signe de vous je viendrai.

— Oh! je n'en aurai pas besoin. Ma santé est excellente. Peut-être irai-je, en effet, sur la Côte d'Argent. A Biarritz, pas à Guéthary. A Biarritz, il y a plus de monde. Peut-être irai-je en Égypte avec des amis qui préparent ce voyage. Mais c'est très coûteux.

— Nous vous avancerons les fonds, ma mère.

— Oui, ton père t'a laissé une belle fortune.

— Vous en avez votre part en usufruit.

Pourquoi le rappeler? Elle a déjà rendu à sa mère tant de services financiers, et celle-ci n'y a jamais prêté attention. Tuilette regrette aussitôt sa réponse et, soit parce qu'elle la regrette, soit pour tenter le suprême assaut, elle reprend :

— Vous savez bien que vous pouvez nous demander tout ce qui vous serait utile ou agréable. Quand vous reviendrez d'un si grand voyage, maman, vous serez grand'mère. Vous savez qu'*il* a bougé, aujourd'hui, tout à l'heure. Cela est émouvant. Vous trouverez au retour un petit-fils ou une petite-fille.

Elle a dit : maman, cette fois, sans pouvoir s'en empêcher. Elle n'a pas osé préciser dans quelles circonstances elle a entendu l'appel intérieur de celui qu'elle porte en elle.

— Grand'mère? répète Micheline. Ai-je l'air d'une grand'mère?

— Vous serez toujours jeune, mais il y a de jeunes grand'mères.

Cette flatterie désarme la mère de Tuilette. Elle voudrait faire des concessions, montrer quelque amabilité :

— J'ai toujours aimé les enfants, surtout les garçons.

— Et j'étais une fille, murmure Tuilette.

L'automobile s'est rangée devant le perron. Les bagages sont chargés. Tuilette descend l'escalier avec sa mère. Elle est toute tendue, toute vibrante dans l'attente, dans l'espoir d'un mot, d'une caresse, Micheline s'installe tranquillement, installe à côté d'elle, avec le plus grand soin, Chouchou le petit pékinois. La portière est demeurée ouverte.

— Au revoir, ma mère, au revoir.

— Oui, au revoir, mais tu me renvoies.

— Voulez-vous rester? murmure Tuilette à bout de forces.

— Il est trop tard. Adieu.

— Ne m'embrassez-vous pas?

Comment? C'est elle qui sollicite ce baiser, après ce qu'elle a surpris dans l'allée il y a quelques heures? N'a-t-elle donc plus ni dignité, ni pudeur, ni jalousie? Ne voit-elle plus les lèvres qui se cherchaient?

Micheline tend à sa fille sa joue fardée et parfumée que Tuilette effleure, mais le contact de cette chair la bouleverse sans lui apporter la détente qu'elle désirait de connaître.

C'est fini. Les phares brillent et semblent incen-

dier les ombres, ces phares dont la jeune femme a guetté si souvent les feux au virage quand l'automobile ramenait, dans la nuit, son mari et sa mère. Le moteur est mis en mouvement. La voiture démarre. Tuilette marche à côté de la portière fermée. Elle frappe à la vitre qui peut s'ouvrir de l'intérieur et qui ne s'ouvre pas. Mais pourquoi frapper à la vitre? Il lui faut courir pour rester à la hauteur de cette vitre. Puis elle est distancée. Elle court encore après la machine en criant :

— Maman ! Maman !

Au virage son père s'était arrêté, lors de sa dernière permission, et il leur avait fait encore des signes, les derniers, puisqu'il allait à la mort. Peut-être sa mère s'arrêtera-t-elle? Peut-être ouvrira-t-elle enfin la vitre pour agiter la main? Rien que cela : agiter la main. L'automobile dépasse le virage et disparaît, tandis que Bertrand, inquiet de sa femme et la cherchant, entend dans l'ombre Tuilette jeter encore le cri de toute sa vie :

— Maman ! Maman !

Paris, mai — Le Maupas, 1er octobre 1930.

TABLE

LIVRE I

Tuilette enfant.

Pages.

I. — Le baptême 3
II. — L'enfance de Tuilette 17
III. — L'absent 37
IV. — La découverte du cœur 63
V. — La fin de l'enfance 87

LIVRE II

Tuilette jeune fille.

I. — Les cheveux courts 107
II. — La demande en mariage 127
III. — Les prétendants 151
IV. — Le tour de Tuilette 177

LIVRE III

Tuilette jeune femme.

I. — L'oiseau blessé 203
II. — La récompense 221
III. — La présence invisible 247
IV. — L'appel dans la nuit 265

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1930. 39421.

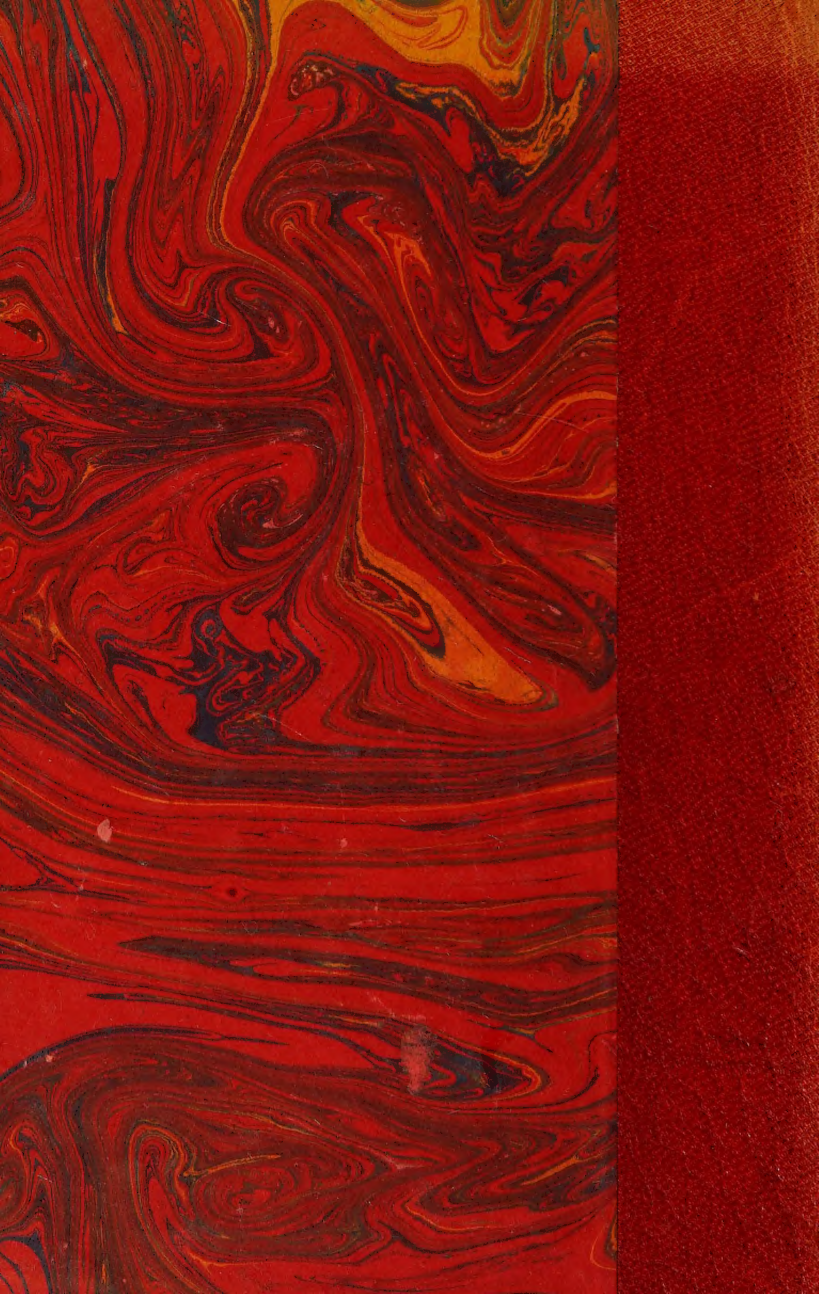
9192

PQ
2603
06
T8
1930

Bordeaux, H.
Tuilette.

Date Due

JAN 1 6 1980			

A FINE WILL BE IMPOSED FOR
ANY ... ERTIME.
ANY ... T BOOKS
SHA ... Y THE
BO...

PRINTED IN U.S.A.